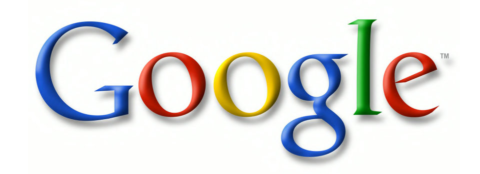
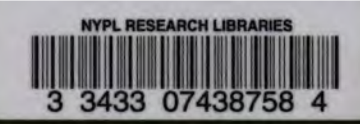
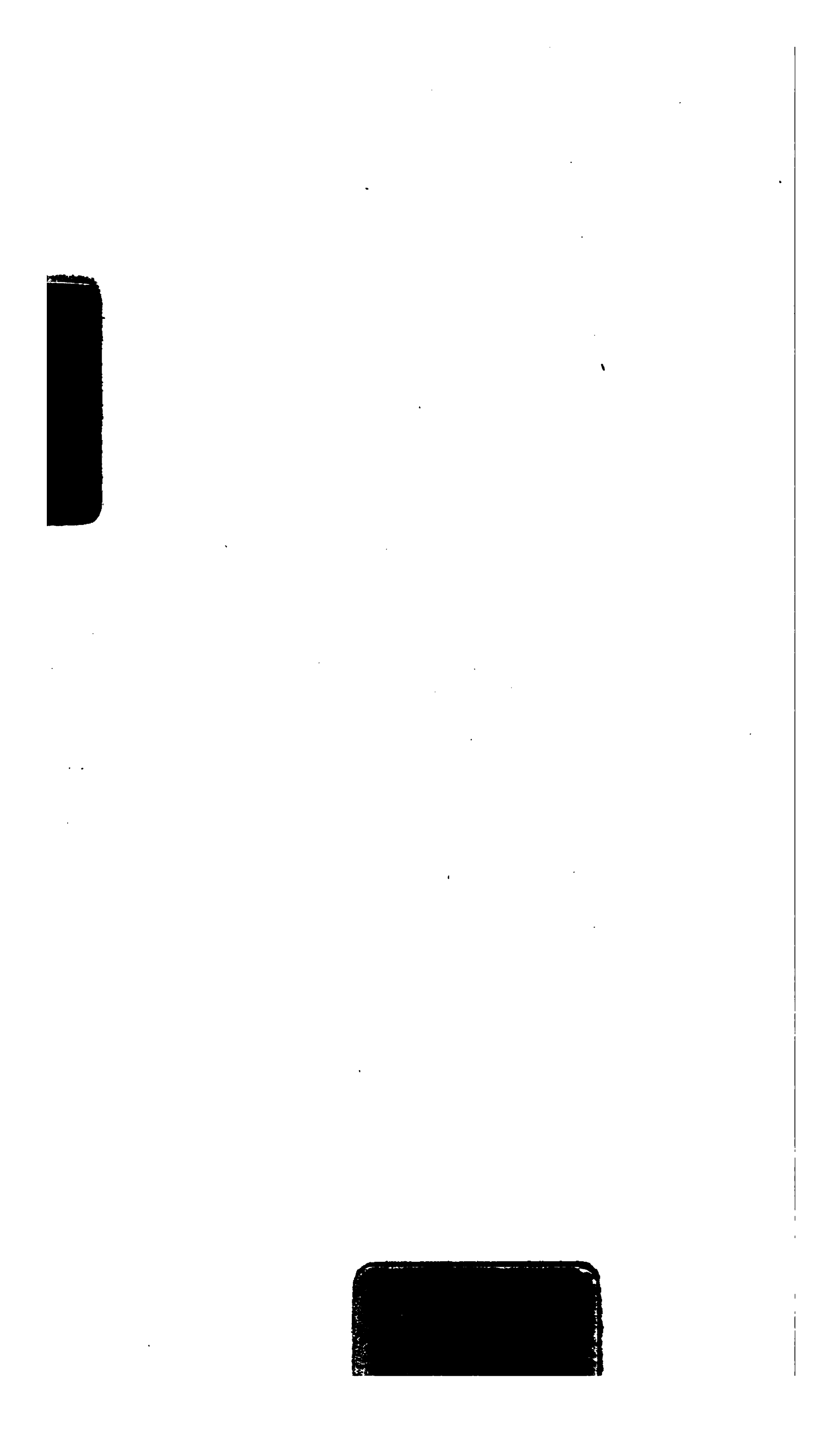
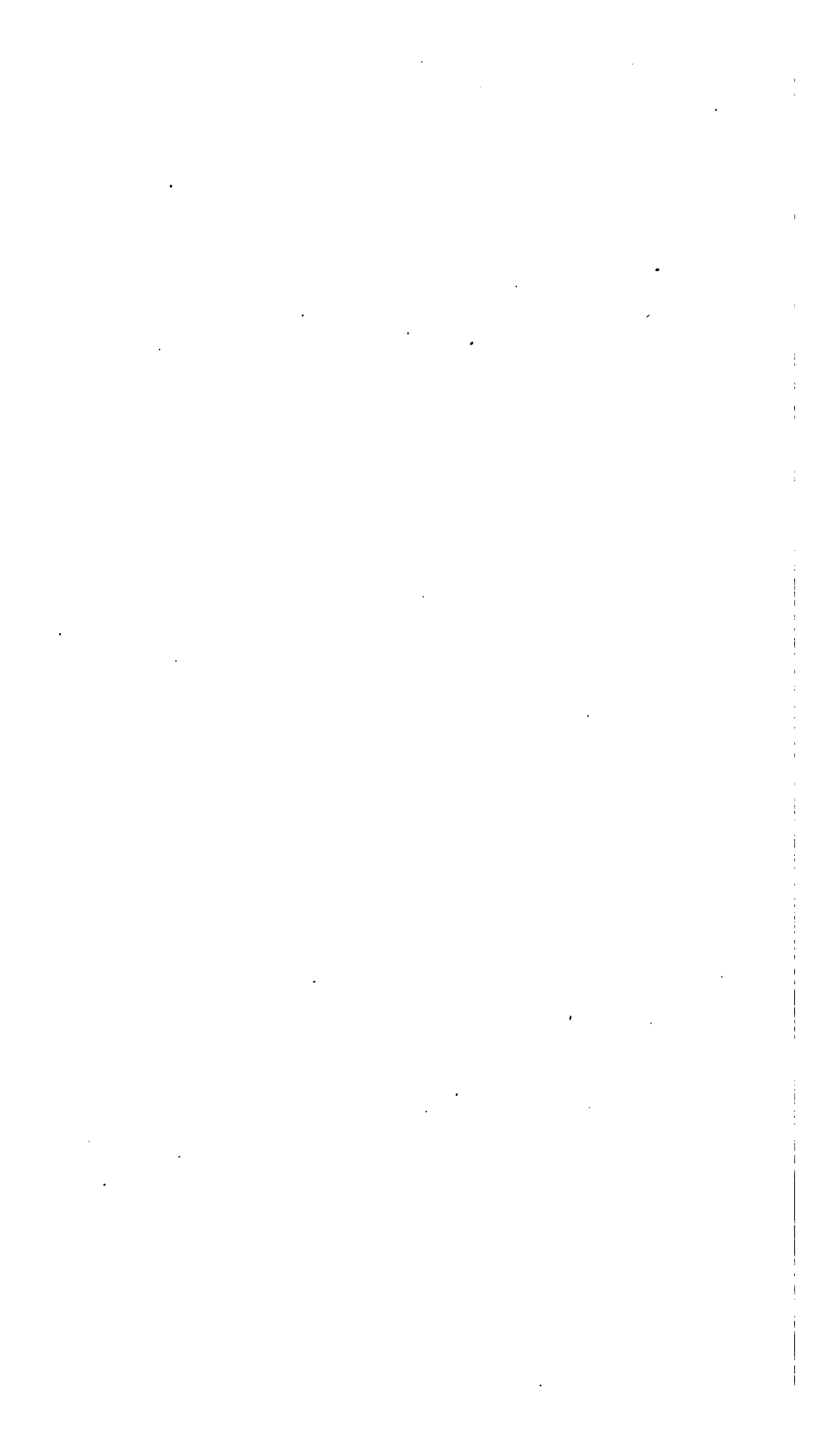



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438758 4









S

)RIQUES

:RAIRES

OEUVRES POSTHUME URDZA.

.IGIEUSES, HISTOR

IE.

PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIR

ATKA.

LAIS-ROYAL,

13.



ŒUVRES POSTHUMES

RELIGIEUSES, HISTORIQUES,

PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

Paris. — Imprimerie de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

OEUVRES

POSTHUMES

RELIGIEUSES, HISTORIQUES

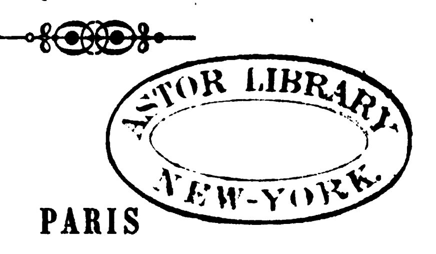
PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES

D'ALEXANDRE DE STOURDZA.

NOTIONS SUR LA RUSSIE.

—

MISSIONS DU KAMTCHATKA.



PARIS
DENTU, ÉDITEUR, AU PALAIS-ROYAL,
Galerie d'Orléans, 13.

—

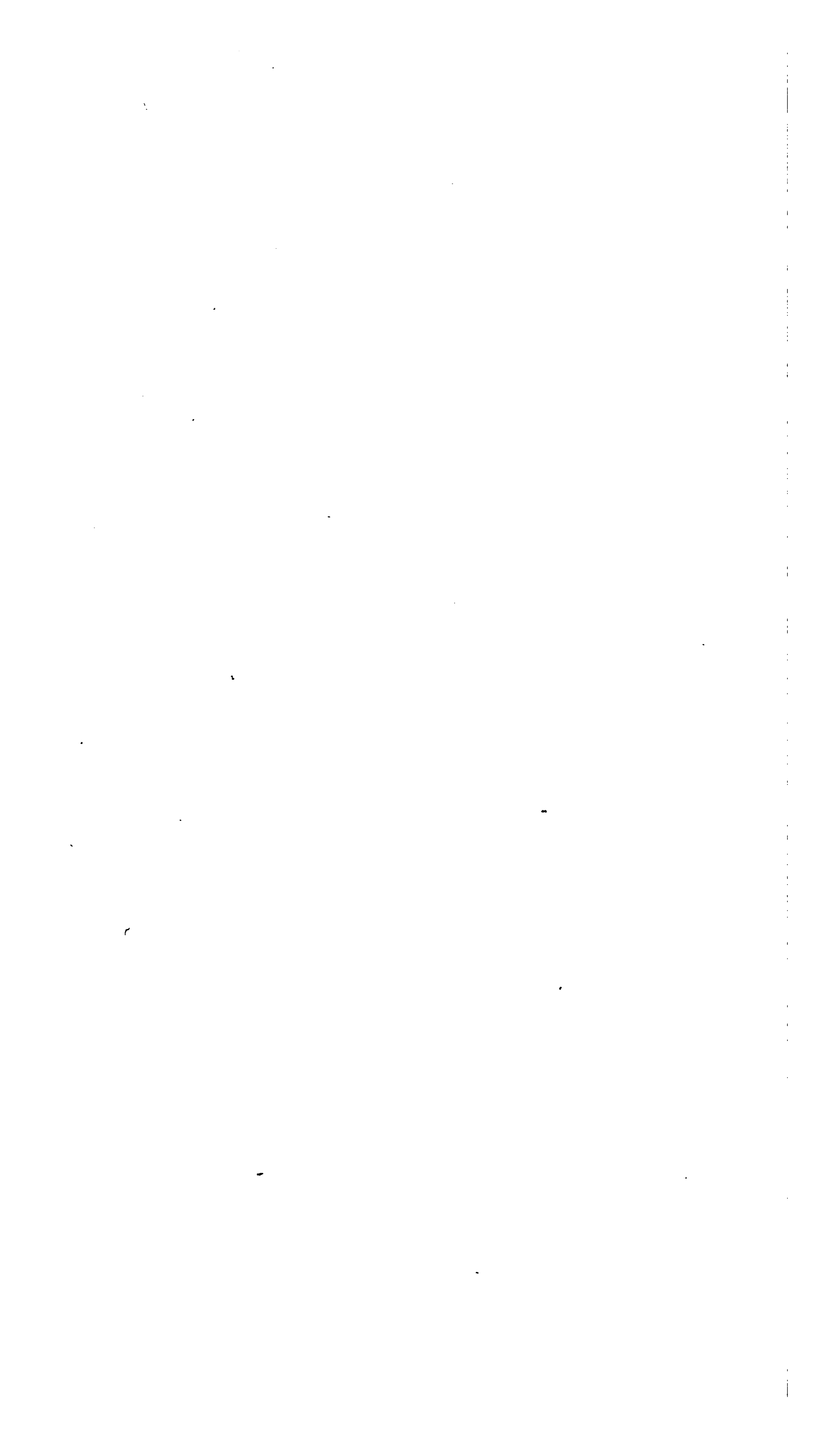
1858.



INTRODUCTION.

L'auteur des *Notions sur la Russie*, ouvrage que nous livrons pour la première fois à la publicité, n'étant plus de ce monde, n'a pu voir poindre l'aurore de la grande transformation qui s'opère maintenant sous nos yeux.

C'est en 1835 qu'elles ont été écrites, à la prière d'un ami qui, venant habiter notre patrie, désirait se former d'avance une idée juste de tout ce qui la concerne. Or, depuis vingt-deux ans, la Russie a marché en avant, quoique, pour nous servir d'une image de l'auteur, frappante de vérité, « *le vaisseau ensablé entre deux écueils* »





NG

ŒUVRES POSTHUMES

RELIGIEUSES, HISTORIQUES,

PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

CHAPITRE II.

Des institutions secondaires en Russie.

Depuis 1612, époque de l'avénement au trône de la dynastie Romanof, le pouvoir souverain n'a cessé de s'accroître, celui de l'aristocratie tend constamment à s'affaiblir ; le peuple y gagne peu en liberté, beaucoup en sécurité et en espérance de progrès et d'instruction. Depuis Michel Romanof jusqu'à Pierre le Grand, le patriarcat tempérait doucement l'autorité des tsars, sans jamais toutefois lui résister ouvertement. D'ailleurs il était naturel que l'influence de l'Eglise fût chère et sacrée à une nation chrétienne qui longtemps n'avait eu qu'elle seule pour bouclier, durant la domination des Tartares. Jamais le clergé russe n'avait séparé ses intérêts de ceux de la patrie ; seul dépositaire des traditions et des lumières empruntées à l'Eglise grecque d'Orient, il avait vu sortir de son sein des hommes d'une éminente sainteté, les Pierre, les Job, les Alexis, évêques de Moscou ; Etienne, apôtre de la Permie ; plus tard Philarète Nikititch Romanof, père du tsar Michel, et le patriarche Hermogène, furent les vrais défenseurs de la Russie, envahie par les Polonais, les colonnes de l'Etat ébranlé et les flambeaux de l'Eglise militante.

Néanmoins, Pierre le Grand, induit en erreur par les doctrines réformatrices de son siècle, entraîné peut-être par cet instinct du commandement absolu

qui était comme le cachet de son génie impérieusement créateur, crut bien faire en dépouillant l'Eglise de son indépendance, laissa le siége patriarcal vacant à la mort du dernier titulaire, institua un synode permanent pour gouverner le spirituel, et colora cette innovation de motifs plausibles; car, jusqu'en 1560, l'Eglise de Russie s'était gouvernée sans le secours du patriarcat. A côté du synode, Pierre plaça le sénat qui devait tenir lieu de la *Douma* ou conseil des boyards. Il y présidait souvent lui-même, et fit aboutir à ce corps toutes les branches de l'administration et de la justice. —En un mot, Pierre le Grand légua à la Russie des ébauches d'institutions, toutes décelant la touche du maître, mais informes, incomplètes et stériles sans lui. Le synode, le sénat, l'Académie des sciences, une armée, une marine improvisée, des *voévodes* dans les provinces; un système de servage solidement rivé et *perfectionné* pour le peuple, des travestissements à l'européenne pour la noblesse, dépouillée de tout privilége, à *tous* la permission de *vivre* par l'obéissance et le présage d'un avenir de grandeur, à force d'unité et de cohésion dans l'Etat. Ainsi remuée et métamorphosée par cette main rude et puissante, la Russie se traîna dans l'ornière que Pierre avait tracée, jusqu'au règne de Catherine II. Ici commence une nouvelle ère; ce fut le premier règne viril depuis celui de Pierre le Grand. Catherine protesta toute sa vie par le fait contre la méprise de la nature qui l'avait fait naître femme, et tint les rênes de l'Etat d'une main ferme, pendant trente-deux ans. Habile à voguer

avec le souffle de l'intelligence humaine, sans lui rien céder de son pouvoir, cette femme prodigieuse, tantôt pilote intrépide dans les tourmentes politiques, tantôt sirène couronnée, enchaînant la Russie entière à sa parole et à son regard, Catherine s'appliqua sérieusement à développer les institutions du pays dont elle étendait glorieusement les limites. Elle créa les écoles élémentaires que Pierre avait oubliées, les administrations provinciales, l'université de Moscou, l'académie russe; elle médita un code, sut adoucir et même effacer les aspérités de l'autocratie; éblouit tous les sophistes de son temps, en conférant aux nobles et aux bourgeois de nos villes le droit d'élire, tous les trois ans, leurs juges et leurs magistrats; parvint à polir la langue et les mœurs nationales, et s'efforça de revêtir d'une auréole de gloire les faiblesses de sa vie privée et la contagion de son exemple. Voltaire et le sultan étaient à ses pieds. L'empereur Joseph II, Frédéric le Grand, Gustave de Suède et Poniatowski furent tour à tour ses admirateurs.

Catherine assistait à toutes les solennités du culte orthodoxe avec un recueillement plein de dignité; mais elle ne comprit jamais assez la religion pour discerner *qu'elle est l'âme du corps social*, et non-seulement un appui, mais un levier pour le trône. Avide de l'encens que lui prodiguaient les Diderot, les Voltaire et leurs pareils, elle s'aperçut trop tard, lorsque la révolution française éclata, qu'on ne fait jamais impunément *l'esprit fort*, et qu'il y va du salut des individus et des nations. Elle mourut après avoir vu déborder

en tous sens le torrent révolutionnaire, laissant l'empire à un fils incapable de lui tenir tête, malgré l'impétuosité de son caractère. Paul I[er] n'ajouta rien aux institutions de la Russie; il rompit brusquement le fil des traditions gouvernementales, déploya le pouvoir absolu dans toute sa rudesse, et légua un chaos à son successeur. Les grands qui conspirèrent contre lui étaient tous enfants du dix-huitième siècle et par la licence de leurs opinions et par la dépravation de leurs mœurs.

Alexandre I[er], élevé par un démagogue borné, mais de bonne foi, s'entoura à son avénement de jeunes seigneurs qui pensaient comme leur souverain, et ne rêvaient que réformes et garanties. Pleins d'une foi aveugle en l'efficacité magique des formes modernes, ils n'eurent rien de plus pressé que d'organiser huit ministères, de faire à tout propos des déclarations de principes, et de remuer toutes les bases du régime social, sans oser toutefois les déplacer ni les rajeunir. On sonda l'opinion, quant à l'affranchissement du peuple, par des publications semi-officielles; l'accueil que leur firent ceux qui savaient lire en Russie ne parut pas encourageant; on recula. L'empereur Alexandre, jugeant à fond la portée de ses ministres, ajourna dès lors ce projet, si cher à son cœur magnanime, et se contenta de gouverner avec une douceur paternelle, sans rien réformer dans l'État, que ce qui trahissait la barbarie.

Partout il restreignit l'arbitraire par son exemple, se montra *homme* en toute occasion, avant d'être Russe,

et heurta peut-être trop souvent les préjugés nationaux. Les universités, les gymnases, de nombreux canaux, des routes superbes, des voyages de découverte, tous les arts de la paix, une fleur d'urbanité exquise signalèrent les cinq premières années de son règne. Des lois sages furent promulguées dans l'intérêt du peuple des campagnes; les négociants et les bourgeois des villes obtinrent de nouvelles garanties d'existence. C'est de cette mémorable époque que date la limitation spontanée et intime du despotime qui s'environna de toutes les formes de la légalité. Dix années de vraie gloire répandirent leur doux éclat sur la Russie. Mais Alexandre ne reprit plus que faiblement le fil de ses travaux législatifs. Animé de la foi des élus, ce prince se méprit néanmoins dans le choix des mesures par lesquelles il se flattait de régénérer le christianisme dans sa patrie. Trop souvent ébloui par des hypocrites et des sectaires ennemis de l'Eglise, il ne servit point assez puissamment la cause du Dieu qui s'était manifesté à lui. C'est en retraçant l'état de la religion en Russie que nous prouverons notre assertion. Les étrangers ignorent entièrement la statistique religieuse, intellectuelle et morale du grand empire qu'ils ne mesurent que par ses armées, ses produits bruts, ses forêts et son linceul de frimas.

Le conseil de l'empire, créé en 1810, le sénat, le synode, les chambres des finances, les régences provinciales, les assemblées électorales de la noblesse, les municipalités des villes, les consistoires ou tribunaux ecclésiatiques, le régime communal des paysans de

la grande Russie, le système des grades militaires et civils intimement liés à l'acquisition des droits de noblesse personnelle et transmissible, tel est le sommaire de nos institutions jusqu'en 1835.

Nous allons essayer de les passer en revue une à une, et de les caractériser avec soin. C'est à quoi nous consacrerons le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Analyse plus détaillée de chaque institution en particulier.

Plus le pouvoir suprême est concentré et comme incarné dans un seul homme, plus cet homme-pouvoir a besoin d'être éclairé par un conseil d'Etat, mis en garde contre les surprises et les embûches dressées à sa religion et à sa bonne foi. La spontanéité lui reste tout entière, mais la discussion des antécédents, des faits, des convenances sociales, en un mot l'opération rationnelle qui doit accompagner tout acte de volonté souveraine, tout ceci est évidemment du ressort des conseillers du trône. Cette nécessité inhérente à toute monarchie s'est fait sentir dans tous les temps et dans tous les pays. Soit que les despostes de la Perse, appelés les rois des rois, délibèrent avec leurs mages et leurs grands, accroupis sous le poids de leurs énormes tiares, soit que les fléaux de Dieu conduisant d'innombrables populations nomades à la dévastation du monde, confèrent à cheval avec leurs frères d'armes et datent leurs édits de l'étrier impérial, partout où existe la souveraine *puissance*, il y a *conseil*, *pluralité* dans le conseil et *unité* d'action. Il en fut de même en Russie. Mais depuis Pierre le Grand, la foule des boyards de premier rang passa aux fonctions de sénateurs ou administrateurs-juges; et le conseil privé du prince ne se composa que

d'un petit nombre d'élus. Cet état des choses dura jusqu'au règne d'Alexandre Ier, et notamment jusqu'en 1810. Alors, selon le plan de réorganisation générale conçu par M. Speransky, le conseil de l'empire fut publiquement institué. Les membres de ce conseil, désignés par l'empereur, formèrent une assemblée de plus de trente personnes, subdivisée en bureaux ou commissions permanentes, entre lesquelles on partagea les diverses branches de la législation, des finances et même de la justice. Les projets de loi ou de réforme partielle, les brevets d'invention, les questions de droit indécises sont préalablement discutés dans les bureaux ou sections respectives, puis communiqués au plénum du conseil, qui prononce à la pluralité des voix, sauf le bon plaisir de l'empereur. Les questions d'expropriation forcée pour cause d'utilité publique sont jugées par le conseil de l'empire en dernier ressort. Les ministres siégent au conseil, les uns comme membres permanents de l'assemblée, les autres du chef de leurs fonctions ministérielles, en vertu d'un ordre exprès du souverain. Immédiatement après cette institution culminante, vient le conseil ou comité des ministres, où l'on discute et concerte les mesures purement administratives, avant de les porter à la connaissance du monarque. Ce qui dénature les attributions du conseil, c'est que souvent les causes litigieuses lui sont renvoyées; et voici comment :

Le sénat étant investi de tous les pouvoirs de cour suprême, d'appel et de cassation pour tout l'empire, les procès y sont jugés en dernière instance, mais avec

certaines gradations. Toutes les fois que le département compétent du sénat (car il y en a huit, dont trois siégent à Moscou, et chacun avec une juridiction spéciale) prononce une sentence à l'unanimité, et que cette sentence obtient l'adhésion du ministre de la justice ou procureur général, l'arrêt demeure sans appel. S'il y a divergence d'opinion parmi les membres de la section, ou si le ministère allègue des motifs légaux contre la sentence, le procès passe à la connaissance de l'assemblée générale du sénat qui prononce en dernier ressort. En pareil cas, souvent il advient que la partie qui se croit lésée porte plainte à l'empereur par la commission des requêtes, laquelle forme une succursale du conseil de l'empire, de même que la commission de rédaction des projets de lois.

Sur l'avis de la commission des requêtes, l'empereur rejette la plainte ou décrète la révision du procès au conseil. Telle est la source de ses attributions judiciaires éventuelles, selon que les questions litigieuses lui sont renvoyées par l'autorité souveraine. Au premier coup d'œil, une telle anomalie doit paraître choquante aux esprits imbus des principes de la législation moderne; elle a de plus le grave inconvénient d'allonger les procès de plusieurs années. Mais, en y regardant de plus près, on découvre aisément ce qui a pu rendre cette disposition nécessaire. Le souverain en Russie est *juge;* ce n'est point là une simple prétention du pouvoir, mais bien une conviction unanime de la masse du peuple. A l'instar des nations les plus célèbres de l'antiquité, le Russe ne concevrait point un

tsar qui ne rend point la justicc, ou qui du moins s'interdit la faculté de prononcer en dernier ressort. De cette conviction populaire, fondée sur une analogie mentale, déroule naturellement la nécessité des appels à l'empereur et de l'intervention d'un conseil chargé d'éclairer sa religion en pareille conjoncture. Personne n'ignore les abus et les difficultés de ce système primitif ou oriental; mais, à examiner les choses sans prévention, l'appel au souverain est-il plus insoutenable en théorie que la *fiction légale* des monarchies représentatives qui établit que toute *justice émane du roi*, est administrée en son nom et par son autorité, bien que le roi soit *inhabile à rendre la justice ?...* Quoi qu'il en soit, je me borne à remplir la tâche d'historien que je me suis imposée. La politique extérieure et le gouvernement des armées ne sont point du ressort du conseil de l'empire. L'empereur se les réserve personnellement et ne consulte ce corps politique, en matière de guerre ou de négociations, que lorsqu'il le juge opportun. Mais, afin d'éviter toute incohérence dans la marche des affaires publiques, les ministres préposés aux relations extérieures et à la force armée, font partie du conseil de l'empire et sont censés y porter leur contingent de lumières et de notions officielles pour toutes les questions qui touchent à la guerre ou à la paix avec l'étranger.

Le sénat, créé par Pierre le Grand, fut de son temps comme le centre et le premier moteur de cette vaste administration collégiale que le monarque réformateur introduisit dans toutes les branches du système

social par un instinct de domination absolue. Se réservant *l'unité* à lui seul, il subordonna à cette force *unique* la *pluralité* délibérative. La justice et l'administration eurent leur sénat, la guerre son collége, la marine le sien, sous le nom de collége de l'amirauté; la gestion des affaires des cultes étrangers leur collége de justice; partout, nous le répétons, les formes collégiales sous des présidents responsables au monarque, et néanmoins limités dans l'exercice de leur pouvoir par le concours de leurs assesseurs. Jusqu'au règne d'Elisabeth, fille de Pierre Ier, le sénat s'était arrogé plus d'une fois une influence politique; mais il la perdit sans retour sous Catherine, et demeura depuis, ce qu'il est encore de nos jours, une cour suprême de cassation, d'enregistrement et de promulgation des lois. Ce n'est pas que l'administration et la justice y soient confondues; non, le premier département du sénat est seul administratif. Il enregistre et publie les oukazes, pourvoit au recensement de la population, rend exécutoires les levées de recrues, assermente les fonctionnaires de l'Etat, expédie les lettres patentes pour tous les emplois civils, décrète la mise en accusation des délinquants en service public et juge les conflits de juridiction entre les autorités locales.

Quant aux autres départements du sénat, ils ont tous des fonctions judiciaires relatives à la sphère de compétence assignée à chacun d'eux. Nous avons vu ci-dessus comment les causes litigieuses subissent deux degrés d'examen dans le sein même du sénat, pour passer ensuite au conseil de l'empire, non de droit,

mais seulement dans le cas de plainte accueillie par l'empereur. Le sénat a seul survécu aux réformes commencées sous le règne d'Alexandre.

Et, bien qu'il n'ait aucune consistance politique définie par la loi, le sénat existe dans l'opinion du peuple, qui voit en lui un corps représentatif de la souveraineté du tsar. L'épithète *de gouvernant* qu'on lui décerne comme au synode, rehausse sa considération extérieure; car la puissance magique *des mots* n'est pas toujours une *duperie;* loin de là, c'est le plus souvent un capital *fictif* qui produit des résultats *réels* dans le monde moral. On vit en 1818 un exemple frappant de cette propension du peuple pour le sénat, non comme tel, mais comme pour une institution antique et permanente.

Plusieurs gros villages de la province de Novgorod avaient obstinément refusé de se soumettre au nouveau régime *colonial militaire* qu'on voulait y introduire d'après les bizarres conceptions d'Araktchéeff, alors président du conseil des ministres. La résistance fut considérée comme une rébellion; on assiégea les villages réfractaires. L'empereur Alexandre, désirant réussir par la persuasion, fit venir à Moscou plusieurs notables paysans du canton, leur reprocha d'avoir désobéi à un oukaze impérial et réitéra l'expression de sa volonté. Que répondirent ces hommes que, dans le reste de l'Europe, on considère comme des sauvages : *gosoudar batiouchka*—souverain et père, nous sommes toujours prêts à obéir à tes oukazes, mais pourvu que nous sachions qu'ils émanent de ta volonté. — Or, l'ou-

kaze qui nous enjoint de devenir colons militaires ne nous a pas été signifié légalement *par le sénat*. Que savions nous si ce n'était pas une pièce controuvée, une vexation de tes généraux ? Ruse ou conviction, la défaite était bonne et prenait sa source dans une doctrine populaire sur la promulgation des lois !

Jusqu'au règne de Catherine II, la Russie était divisée en préfectures ou juridictions militaires nommées *boebodcmba* (littéralement duchés, dans l'acception du mot latin *dux*), et de plus les villes du premier ordre et les places fortes étaient confiées à des lieutenants du tsar, *namestniki tzarskïé*, tirés de la classe des grands ou boyards du conseil, *doumnye boyaré*. Catherine, occupée à continuer l'édifice dont Pierre avait posé le faîte sans autre centre de gravité que son génie, semblable à ces aigles de Plamide qui portaient en l'air des matériaux ; Catherine, disons-nous, redescendit prudemment l'échelle sociale, de l'Académie des sciences aux écoles élémentaires, du sénat à l'organisation des provinces. Elle promulga et mit partout en vigueur *son institution des gouvernements locaux, outchrèjdénié goubernïi*, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. — En voici les principaux linéaments. L'empire fut divisé en quarante-deux gouvernements ou provinces (il y en a cinquante maintenant), chaque province en districts ou cercles, dont le nombre varie d'après les convenances locales.

Les cercles se subdivisent en *volosti* ou arrondissements. Chaque village ou commune rurale a son centenier, *sotskïi* et ses décurions, *désiatskïi* qui

forment la police rurale et sont subordonnés aux doyens, *starosty volostnye*, lesquels relèvent immédiatement des commissaires exécutifs ou capitaines de cercle, *ispravniki*. Ceux-ci sont revêtus du pouvoir exécutif, mais ne l'exercent qu'avec le concours de deux assesseurs et d'un secrétaire responsable constituant par leur réunion le tribunal de police correctionnelle et d'instruction en matière de pénalité. Dans tous les chefs-lieux de cercle ou districts résident : 1° ledit *tribunal inférieur municipal*, *nijnïi zemskïi soud*, présidé par l'ispravnik; 2° le tribunal civil de première instance, appelé *tribunal de district*, *ouyezdnyi soud*, dont les membres sont électifs, tout comme ceux du tribunal de police; 3° *la trésorerie du cercle* où se verse l'impôt des contribuables; 4° *le maréchal du district*, ou représentant électif des propriétaires nobles, lequel, indépendamment de ses fonctions représentatives, remplit celles de tuteur en chef des mineurs ou orphelins de la classe nobiliaire, restés en bas âge; 5° *l'avocat du fisc*, *kazennykh dèl striaptchïi*, qui veille aux intérêts de la couronne, surveille l'exécution des lois et relève du procureur impérial, résidant au chef-lieu de la province. En voilà assez, je pense, pour un premier échelon.

L'administration supérieure ou provinciale se compose des autorités suivantes : 1° *le gouverneur civil* nommé par l'empereur. La police de la province lui est exclusivement confiée; il préside *la régence provinciale*, *goubernskoe pravlènie*, à laquelle aboutissent toutes les affaires de police, d'entretien des routes, ponts et relais

de poste. De ce centre émanent toutes les mesures de sûreté publique, les règlements coercitifs, les séquestres, mainlevées, et tout ce qui est du ressort des tribunaux inférieurs de police correctionnelle. Le gouverneur y prononce sur toutes ces matières avec ses conseillers. En outre il exerce une surveillance sur la police médicale, sur les bureaux de tutelle générale, *prikaz obchtchestvennago prizrénia*, et par lui sur les maisons de santé, de détention et de correction de sa province, y compris les hospices pour les infirmes et les orphelins. 2° *Le vice-gouverneur*, préside la *chambre des finances, kazennaïa palata*, assisté de plusieurs conseillers; il veille à la perception des impôts, dirige les opérations des trésoriers de district, administre les domaines de la couronne, paye tous les fonctionnaires publics et ne relève que du ministère des finances, auquel seul il est comptable de ses actions. Maintenant les chambres des finances sont présidées par un autre que le vice-gouverneur, et l'administration des domaines de l'Etat leur a été ôtée. En cas d'absence du gouverneur, c'est le vice-gouverneur qui le remplace de droit. 3° *Le maréchal en chef de la noblesse du pays, goubernskoï predvoditel verianstva*, est un personnage électif pour trois ans, duquel relèvent les maréchaux de district. Nous parlerons plus amplement de ses attributions politiques en développant le système électoral.

L'administration de la justice est confiée à deux tribunaux supérieurs, *civil* et *criminel;* les membres en sont nommés par le gouvernement central;

les présidents sont éligibles pour six ans. Ce sont ces tribunaux qui connaissent des causes litigieuses en seconde instance, d'après les errements tracés par le code civil et le code pénal de l'empire, sauf les provinces où des législations spéciales sont encore en vigueur. De ce nombre sont le grand-duché de Finlande, les quatre provinces de la Baltique, quelques provinces de l'ouest ci-devant polonaises et la Bessarabie. Le *procureur impérial* a son siége dans tous les tribunaux ou départements, s'enquiert de droit de la marche de toutes les affaires, veille à ce qu'elle soit conforme aux lois, et peut en arrêter le cours pour cause d'illégalité. Le procureur envoie sa protestation au ministre de la justice et proteste éventuellement contre les opérations du tribunal, qui passe outre, jusqu'à ordre ultérieur. C'est l'*œil du souverain*, ainsi que les lois de Catherine le désignent ; c'est le censeur public de toutes les autorités judiciaires; il ne relève que du ministre de la justice. Tel est l'échafaudage des gouvernements locaux ; les bureaux de poste et les établissements d'instruction publique sont entièrement soustraits à leur autorité.

La garde intérieure, composée du rebut des troupes de ligne, et la gendarmerie, ont également leurs chefs militaires à part, mais sont tenues de prêter main-forte aux autorités civiles, toutes les fois qu'elles croient devoir le demander. On voit par cet exposé que l'édifice administratif et judiciaire se compose de deux éléments : la nomination d'en haut et l'élection. Pour bien caractériser le système électoral, dans ses deux

branches, savoir les assemblées de la noblesse foncière et les municipalités, il sera nécessaire de remonter ici à quelques principes du droit russe ; de même qu'en médecine, on comprend mieux la conformation des organes du corps, lorsqu'on l'explique par les fonctions vitales que chacun d'eux est destiné à remplir. Tout Russe est sujet de l'empereur ; les hommes de condition libre sont, ou nobles, ou marchands, ou bourgeois des villes, ou cultivateurs affranchis.

Les serfs ou paysans attachés à la glèbe sont également sujets de l'empereur, quoique dépendants, à titre féodal, de la couronne ou des particuliers nobles. Nul autre qu'un noble héréditaire n'a le droit d'acquérir et de posséder des terres habitées par des serfs. Les autres classes libres peuvent posséder des biens-fonds, mais non à titre féodal.

Catherine II conçut le projet de donner aux droits, aux besoins et aux intérêts des classes libres une représentation légale et permanente, réservant au pouvoir souverain la protection des serfs contre leurs seigneurs. De cette pensée naquit le système électoral, perfectionné de nos jours par Nicolas Ier. Il se compose, comme il a été dit ci-dessus, de deux branches distinctes : les assemblées de la noblesse et celles des marchands et bourgeois des villes. Les unes et les autres exercent régulièrement, tous les trois ans, le droit qui leur fut octroyé par Catherine d'élire leurs magistrats et leurs juges ; ce qui leur procure l'avantage, tant vanté de nos jours, d'*être administrés et jugés par leurs pairs*. Néanmoins, cet ordre de choses, si libéral à

tous égards, entraîne deux inconvénients majeurs et irrémédiables : le service de la couronne attire à lui presque toutes les capacités et toutes les ambitions. Malgré les encouragements et les récompenses que l'empereur régnant décerne à tous ceux qui embrassent la carrière électorale, il est difficile de bien remplir dignement les places réservées aux élections ; car ces charges n'étant point rétribuées, les citadins industriels tâchent de s'y soustraire par calcul, les nobles par économie ou par ambition. Il est un second inconvénient inhérent à ce système : c'est que les juges amovibles n'apprennent à connaître les lois qu'aux dépens des justiciables, et qu'étant le plus souvent des novices dans leurs fonctions, ils subissent forcément le joug des secrétaires, vieux routiers, initiés aux mystères de la chicane, étoiles fixes et fascinantes au milieu de ces astres errants du barreau.

Les nobles, jusqu'au règne de Pierre III, en retour de leurs priviléges et de l'immunité personnelle et territoriale dont ils jouissent, étaient privés de la faculté de donner leur démission du service de l'Etat. Sous ce règne, une charte leur fut octroyée, en vertu de laquelle ils sont déclarés *libres*, aptes à ne point servir l'Etat, si bon leur semble, exempts du service militaire par contrainte et de toute peine corporelle ou infamante, pour cause de délit. A ces prérogatives personnelles se joint la franchise de leurs *propriétés rurales* dont les habitants serfs sont soumis à l'impôt, ou *capitation*. Or l'impôt se compose : 1° de la capitation proprement dite, payable par tous les mâles, selon le dé-

nombrement servant de règle pendant quinze années consécutives ; 2° de l'impôt additionnel, *zemskaïa povinnost*, ou *redevance communale*, destinée à l'entretien des routes et des postes et autres frais d'administration locale. Les propriétaires nobles, pour prix de l'immunité de leurs terres, sont obligés de veiller à la perception de l'impôt et responsables en cas d'arriéré. L'autorité met la main sur leurs possessions et se rembourse par caution légale : cautionnement onéreux et permanent qui vaut bien l'immunité pour le propriétaire et rapporte moins à l'Etat qu'une taxe territoriale, répartie équitablement.

Quant aux marchands et bourgeois des villes, les premiers sont exempts du recrutement, et payent un droit sur les capitaux dont ils font la déclaration ; d'où résultent les trois *guildes* ou catégories, déterminées par le montant du capital déclaré, et par la faculté de faire le commerce intérieur ou extérieur, eu égard aux capitaux. Les marchands de première guilde ont seuls le droit de faire le commerce extérieur en leur propre nom. Les bourgeois ou artisans, non compris dans les guildes, sont astreints aux peines corporelles et au service militaire, à l'égal du peuple des campagnes, payent la capitation, l'impôt sur les maisons, et jouissent en échange de la liberté individuelle et locomotive, attendu qu'ils ne sont point attachés à la glèbe : *glebæ non adscripti*.

L'ensemble de ces droits et prérogatives donna naissance en Russie au double système électoral. Il était nécessaire de créer un contre-poids à l'ascendant des

autorités locales; et ce contre-poids est encore bien faible, parce qu'il réside dans *la loi* et dans *les chartes* impériales, sans avoir pris place dans *l'opinion* et *les mœurs*. Tous les trois ans, la noblesse s'assemble dans le chef-lieu de chaque province, non par députés, mais en masse. Le cens électoral établi par la loi est de deux espèces, toujours combiné à d'autres conditions légales. On exige un cens moindre des éligibles et plus considérable des électeurs. L'assemblée se partage en bureaux ou commissions, d'après le nombre des districts. Là se font les élections de district, savoir celle du maréchal en second, des juges, assesseurs, et du capitaine de cercle, avec autant de suppléants que de titulaires nommés. Puis, l'assemblée générale s'occupe à remplir les charges supérieures provinciales, et désigne pour chacune deux candidats, au choix de l'empereur. Les nominations inférieures n'ont besoin que de la confirmation du gouverneur, lequel n'a pas le droit d'assister aux séances. Le procureur impérial est seul présent pour veiller à l'observation des lois. Les choix se font au scrutin secret. Indépendamment des élections, l'assemblée triennale délibère sur le taux de la *redevance communale*, propose des réductions à l'autorité, énonce ses griefs ou ses vœux par l'organe du maréchal, se fait rendre compte de la gestion du bien des mineurs, et se sépare ordinairement au bout d'un mois de session. — Dans les intervalles d'une session à une autre, les maréchaux en fonctions jouissent du droit de remontrance, et peuvent adresser immédiatement leurs demandes ou leurs plaintes au ministère

compétent. Quant au système d'élection des cités, il repose sur les mêmes principes. — Le *glava*, ou premier bourgmestre électif, préside l'assemblée électorale des marchands et bourgeois. — On y élit les conseillers et bourgmestres, les magistrats juges en première instance. Les membres des tribunaux de commerce sont élus par les marchands des deux premières guildes, et les artisans immatriculés choisissent les assesseurs du tribunal des maîtrises, *rémeslennaïa ouprava*. Les fonds communs de la ville sont administrés par *une junte urbaine élective*, désignée sous le nom de *douma*. Ainsi se complète le système électoral.

Mais, dira-t-on, voilà qui est bien pour tout le monde, excepté pour le peuple des campagnes. Quelles sont ses garanties contre l'abus du pouvoir?... Le pouvoir lui-même personnifié dans l'empereur. Soit que, propriétaire, il fasse administrer les vastes domaines de la couronne par le ministre de sa maison; soit que, souverain, il protége les paysans contre les vexations de leurs maîtres ou maintienne les serfs dans les bornes du vasselage légal, c'est de son trône qu'émanent les garanties dont le peuple peut avoir besoin. Alexandre Ier fit beaucoup pour améliorer la condition du paysan, mais pas autant qu'il eût désiré. Il statua que les biens des nobles qui abuseraient de leur pouvoir seraient mis en tutelle, et donna de fréquents exemples d'une juste sévérité. Au surplus, nous nous réservons de fournir de plus amples notions sur les rapports mutuels des paysans et des propriétaires, au chapitre qui traitera du peuple en particulier. On y verra les

développements progressifs du servage, les restrictions qu'il a subies, son influence sur le caractère national, ainsi que les chances périlleuses auxquelles il expose l'avenir de la Russie. Il nous resterait encore à traiter ici de l'organisation des bureaux de tutelle générale, institution éminemment utile dont l'idée appartient à Catherine II. Mais, attendu que ces bureaux de bienfaisance publique sont en même temps des établissements de crédit, nous croyons pouvoir leur assigner une place dans le chapitre consacré aux finances et au système du crédit de l'empire russe.

CHAPITRE IV.

Du système des grades militaires, civils, hiérarchiques et des charges de la cour. — Parallélisme introduit par Pierre le Grand.

La nomenclature introduite en Russie par Pierre le Grand fut tout allemande ou hollandaise. C'est, pour ainsi dire, à force de barbarisme que ce géant du Nord fit brusquement sortir ses sujets de la barbarie. Vrai *misopogon* (1), ennemi des barbes et du costume national, Pierre ne respecta pas davantage la pureté native de la langue, malgré sa flexibilité et sa richesse qui se fussent prêtées merveilleusement aux dénominations nouvelles pour peu qu'on eût voulu puiser à la source jaillissante de l'antiquité slave. Mais *le fiat* impérieux du grand homme s'accordait mal avec les méditations et les recherches. Peut-être aussi pensait-il que des termes nouveaux feraient plus vite oublier le passé. Quoi qu'il en soit, il demeure certain que depuis la réforme universelle imposée par l'autocrate, le dictionnaire russe s'enrichit de tout ce qui appauvrissait la langue en altérant sa pureté. On emprunta tous les termes de marine aux Hollandais, tous ceux de tactique militaire et d'administration aux Allemands : les rangs, titres et dignités de cour, d'épée et de robe, présentèrent à l'observateur étonné une série de tra-

(1) Allusion à un ouvrage de l'empereur Julien intitulé : *le Misopogon ou l'ennemi des barbes.*

vestissements de mauvais goût, tous les inconvénients d'un jargon inintelligible à la nation et la bizarrerie d'emprunter ailleurs ce que l'on pouvait tirer de son propre fonds, presque sans effort.

La *douma* des boyards fit place au sénat, les *voévodes* aux généraux, *les namessniks* aux gouverneurs de provinces. Cette bonne et vieille Russie se vit tout à coup inondée d'*oberprocureurs*, de *réviseurs*, de *proviantmeistres*, *d'oberkriegs-commissaires*, de *schaut benacht*; la cour se remplit de grands dignitaires vêtus et nommés à l'allemande; l'*ocolnitchy* se vit transformé en grand maréchal, le *kpabrin* en *oberschenk* et les *possadnik* de Novgorod et de Pskof en grotesques bourgmestres, qui s'obstinèrent néanmoins à garder la robe longue de l'Asie et les attributs de la virilité. Parmi toutes ces réformes plus ou moins violentes, plus ou moins prématurées, une seule jeta de profondes racines dans le sol : ce fut la hiérarchie des rangs, moitié européenne, moitié chinoise, dont Pierre le Grand n'emprunta le modèle entier à aucun pays, et qui devint pour lui et ses successeurs un levier puissant et surtout peu dispendieux. L'échelle ascendante du service public fut divisée en quatorze échelons ou degrés, sur lesquels tout se rangea parallèlement : évêques et prêtres, conseillers privés et copistes, généraux et porte-enseignes, amiraux et garde-marines, grands chambellans et fourriers de la cour. Tout s'aligna en se superposant par étages, tout concourut à former la symétrie de la grande pyramide. Pierre établit les préséances de manière qu'un métropolitain prît rang

au niveau du général en chef, du conseiller privé actuel, de l'amiral ou du grand échanson ou grand écuyer. A partir de la quatorzième classe dans toutes les branches du service de l'Etat, tous furent appelés à gravir l'échelle sociale et à obtenir des promotions dont le titre et la prérogative demeurent inhérents à l'individu indépendamment du poste qu'il occupe, et même après sa retraite de tout emploi. Tout roturier qui parvient à s'élever de la quatorzième classe à la huitième acquiert alors les priviléges de la noblesse transmissible à ses héritiers. Au-dessous, la noblesse acquise n'est que personnelle et s'éteint avec le titulaire. Depuis, on dérogea à la loi en faveur des militaires, qui emportent la noblesse héréditaire, pour ainsi dire, à la pointe de l'épée. Ce n'est pas, comme dit M. de Chateaubriand, à propos du soldat français, lettres de noblesse écrites sur une cartouche, mais bien un écusson gravé sur des épaulettes et pendant à la dragonne de tout jeune officier. Qu'advint-il de ce nouvel ordre des choses?... Du bien et du mal. Essayons de montrer à nos lecteurs les deux points de vue opposés de la question.

Les préjugés nobiliaires avaient été poussés en Russie jusqu'à l'excès le plus dangereux. Antérieurement au coup d'autorité du tsar Fédor, avant que ce prince, secondé par le patriarche, eût mis un terme aux rivalités des familles, en brûlant leurs parchemins avec solennité, la coutume appelée *Mestnitchestvo,* plus puissante que les lois, interdisait au noble d'antique lignage toute subordination envers un gentilhomme

de date plus récente. On évoquait à tout propos les ombres des morts pour brouiller les vivants entre eux et rendre tout service impossible. En temps de guerre surtout, ces funestes préséances firent échouer maintes fois les opérations les mieux combinées. Et l'abus était à son comble, lorsque Fédor y remédia par voie d'extirpation. Cependant les traditions étaient encore trop récentes, lorsque Pierre le Grand entreprit de réformer et de rajeunir l'édifice social. Cet homme prodigieux, qui gouvernait la Russie du fond des chantiers de Saardam, comprit qu'il lui fallait dompter les préjugés aristocratiques. Le voilà donc qui crayonne à la hâte son échelle sociale, son lit de Procuste; il y étend la Russie, rive les chaînes du peuple des campagnes, enrôle la noblesse sous la bannière de l'innovation, et, pour affaiblir en elle l'esprit de caste, il imagine de la recruter sans cesse en alliant ses prérogatives à la huitième classe. Moyennant cette écluse qui s'ouvre ou se ferme au gré du pouvoir, l'aristocratie se voit périodiquement submergée par des flots d'hommes nouveaux, enfants de leurs œuvres et par conséquent dévoués au système du progrès, devenus pour eux la carrière des honneurs.

Ce système, mortel à l'esprit de caste, a singulièrement contribué à faire avancer la Russie dans la carrière de la civilisation. Il a dégagé de toute entrave la marche du pouvoir et donné l'essor aux facultés individuelles. C'est grâce à ce système qu'une foule d'étrangers est venue porter à la Russie le tribut des connaissances et des industries qui ne s'acquièrent et ne

de serfs attachés à la glèbe. L'opinion publique se dit : *Il n'y a pas de milieu.* Aussi, supprimez le système du servage, et celui des grades cesse d'être préjudiciable à la société en perdant de son importance. En second lieu, rien jusqu'ici n'a plus entravé les progrès de l'instruction nationale ; car les esprits préoccupés de la seule idée de parvenir au grade dispensateur des prérogatives nobiliaires, tous, disons nous, jeunes et vieux, n'ont envisagé l'étude que sous un point de vue *relatif.* Le temps consacré à dévorer les difficultés d'une instruction laborieuse et solide passe pour un temps perdu, et chacun, trépignant d'impatience, s'écrie alors avec Titus : *Diem perdidi*, j'ai perdu un jour ! On voit partout en Russie des parents d'ailleurs bien intentionnés s'enquérir des instituts publics, où ils veulent placer leurs enfants, non d'après leur mérite intrinsèque, mais à la mesure des grades qu'ils sont en droit de conférer à leurs élèves, au terme du cours d'études. On mesure, on apprécie toutes choses selon les degrés de la latitude cosmographique qui rapprochent ou éloignent du but désiré, du tropique des intelligences, de cette huitième classe, en un mot, point de mire de tous les efforts individuels.

Il y a longtemps que les hommes d'Etat, en Russie, sont frappés de ces aberrations déplorables. Dès l'année 1809, on essaya d'y porter remède. Le gouvernement, effrayé de la croisade des scribes et des suppôts de chancellerie tous acharnés à la conquête de l'écusson, résolut de fermer l'écluse pour quelque temps et de leur barrer le chemin.

Jusqu'alors, il avait suffi de bien ou mal faire au service et de laisser couler l'eau sous les ponts, pour arriver à la noblesse, en vertu des règlements en vigueur. L'oukaze promulgué en 1809 statua qu'à l'avenir les années de service ne seraient un titre aux promotions que jusqu'à la neuvième classe inclusivement. Pour passer outre, un examen fut imposé à tous les fonctionnaires; quiconque n'était pas capable de le subir, devait se résigner à rester conseiller honoraire (l'équivalent de capitaine) pour le reste de ses jours. Tout allait bien jusque-là, au mépris des clameurs des hommes de bureaux et de police. Mais, au lieu de diversifier les examens et de les adapter aux différentes branches du service public, en sorte que chaque employé ne fût tenu de savoir que ce qui était nécessaire à sa vocation, le fameux oukaze du 6 août 1809 étala une série de connaissances exigibles de tous indistinctement; il investit les universités du droit de lier et d'absoudre, et légitima ainsi, par un même trait de plume, l'ignorance et la corruption. Tel, est au reste, le résultat constant de toute mesure législative qui tend *à l'impossible* et met en conflit les intérêts avec les devoirs. Qu'arriva-t-il?... La foule des aspirants à la huitième classe, désespérant de pouvoir soutenir un examen qui embrassait deux langues vivantes et deux littératures, l'histoire, la religion, la géographie, la statistique, la géométrie et l'algèbre, le droit russe, le droit romain, le droit naturel avec les éléments de la physique et de la chimie, cette foule, dis-je, prit le parti d'éluder la loi en cherchant des accommodements avec

la conscience des professeurs. L'enseignement lui-même devint encyclopédique, et les études spéciales approfondies furent sacrifiées à l'accomplissement littéral, mais illusoire, d'une loi dont le véritable but était d'arrêter l'invasion des subalternes dans la région du privilége social. Cet état des choses si défectueux a duré jusqu'en 1834. Pendant ce long espace de temps, le gouvernement se vit souvent forcé de déroger aux prohibitions; la faveur et le savoir-faire rompaient à chaque instant la vaste toile d'araignée, que l'on n'avait au fond déployée que pour y prendre les petits insectes et les moucherons vulgaires. Quant aux doctes confréries, nous les vîmes pendant une longue suite d'années faire le métier de douaniers complaisants et introduire, sans contrôle, force contrebande intellectuelle dans le champ clos des honneurs. L'abus cria si haut, que l'autorité supérieure fut contrainte de retirer provisoirement aux universités le droit de créer des docteurs. Le *vade sed incultus* d'Horace était devenu le mot d'ordre, parce que la concurrence était innombrable et l'appât trop puissant.

Sous le règne actuel (1), de grandes réformes furent conçues et en partie exécutées. On arrêta en principe d'abolir ou de modifier le système des grades et des promotions.—A cet effet, et pour élaborer tous les projets de réforme gouvernementale, l'empereur Nicolas nomma un comité composé de six membres. Les travaux de cette commission furent successivement pro-

(1) Celui de feu l'empereur Nicolas Ier.

posés à la discussion du conseil de l'empire. Et voici sommairement quelles furent les mesures législatives destinées à guérir l'esprit public de la fièvre des grades et des promotions.

On commença d'abord par instituer un ordre intermédiaire, sous le nom de *notable bourgeoisie.* Les négociants, bourgeois des villes, savants et artistes furent déclarés aptes à s'y faire inscrire sous de certaines conditions. Les droits et priviléges de bourgeois notables sont *personnels* ou *transmissibles* par hérédité. Ce sont : l'exemption de toute redevance personnelle du recrutement forcé, des peines corporelles afflictives, la faculté d'obtenir des emplois civils et militaires, avec un apprentissage un peu plus long que celui des nobles, celle de faire le commerce et de posséder des biens-fonds et des terres, mais non habitées, ou bien *à titre féodal.* Le tout moyennant un droit de patente une fois payé à l'Etat. Sans entrer dans les détails réglémentaires de la loi, nous en avons assez dit pour la caractériser à nos lecteurs. Cette classe intermédiaire, cette *quasi-noblesse* satisfait aux prétentions des marchands, des industriels et des artistes; ils s'y précipitent en foule depuis quelques années et ne se consumeront plus autant qu'autrefois en menées ruineuses et illégales pour forcer la consigne de l'enceinte nobiliaire et sy introduire, *per fas et nefas.* Voilà un résultat d'obtenu; il tourne en entier au profit des occupations honorables et productives, qui pourront prospérer désormais, à l'ombre de ces garanties. Un honnête négociant, devenu bourgeois notable, peut à

l'avenir quitter le commerce sans redevenir simple bourgeois de ville et par conséquent passible des peines corporelles et du recrutement forcé. Au lieu qu'antérieurement à l'institution de la bourgeoisie notable, il était obligé de rechercher un titre ou grade honorifique, pour ne pas déchoir de la prérogative que lui assurait le droit de patente ou de guilde, à lui comme à ses enfants. C'est pourquoi les marchands retirés du commerce étaient réduits à la nécessite de tout tenter, plutôt que de voir leurs enfants redevenir *taillables et corvéables*, passibles des peines corporelles et sujets au recrutement.

La seconde mesure qui vient d'être adoptée pour remédier à la fièvre des grades et de l'anoblissement consiste en une classification des emplois, indépendante des grades personnels. Au surplus la loi de 1809 est abrogée ; le gouvernement accorde des préférences aux employés qui ont achevé leurs études, mais n'exclut point les autres des places et des promotions. Si l'on demandait pourquoi l'échelle des grades n'a pas encore été supprimée, nous répondrons qu'il a fallu conserver ce mobile peu dispendieux pour ne pas obérer le trésor d'une augmentation des salaires de tous les fonctionnaires publics qui eussent réclamé en émoluments fixes ce qu'ils perdaient du côté des distinctions et des honneurs. D'ailleurs, les vieux préjugés ne sont pas bons à heurter de front; ils se vengent et laissent après eux un long et pénible malaise dans le système social. Partout avec de l'argent et des honneurs on fait mouvoir *le vieil homme;* mais ce mouvement n'est, après

tout, que celui d'un automate, qui chancelle et trébuche à chaque pas, faute d'avoir en lui-même le ressort moral de la spontanéité. En politique, comme en médecine, les remèdes internes sont les seuls efficaces; car le règne des lois, le règne de la vérité et de la justice, comme celui des ténèbres, de la perdition et du mensonge, est, comme le dit l'Evangile, *au dedans* de nous.

A l'époque où nous sommes arrivés, le système des grades en Russie penche vers sa ruine, et l'on ne sait ce qu'on doit y substituer. C'est une institution frappée de stérilité, parce qu'elle a rempli son but. Ressort principal du gouvernement à bon marché, la hiérarchie civile n'a plus les mêmes attraits pour les enfants d'un siècle de luxe et d'avarice. Quoiqu'on y tienne encore, c'est plutôt par habitude que par conviction. On s'aperçoit tous les jours davantage que la verge de fer de Pierre le Grand était aussi une baguette magique, qui ne frappait que ceux qu'elle n'avait pas réussi à métamorphoser. — Pierre avait écrit ces mots : *tchin tchina potchitaï,* que tout grade honore le grade supérieur ; et cela suffit pour aligner la Russie entière et la lancer dans la carrière de la civilisation. Il posa dans tous les tribunaux sur une table couverte de *drap rouge* son fameux *zertzalo*, *miroir* à trois faces, placardé d'oukazes fondamentaux qui retracent aux magistrats leurs attributions et leurs devoirs, et ce mécanisme de main de maître est encore de nos jours un signe révéré, qui commande aux assistants un respect superstitieux. Enfin Pierre se méprit sur l'essence

de toute civilisation, au point d'interdire aux paysans tout changement de domicile, tout acte de liberté individuelle; et cet état dure encore, au détriment de toute amélioration intrinsèque. Vainement on s'épuise à coordonner et à varier sur cette base défectueuse des institutions plus ou moins savantes qui ne pénètrent point dans le sol pétrifié. On cherche inutilement cette quadrature du cercle en législation : *la mobilisation de l'immobilité.* C'est par l'effet de cette association forcée de deux principes incompatibles, que le peuple le plus belliqueux de la terre ne s'enrôle que par coaction; par la même raison, tout tend à se déplacer en Russie, les diverses corporations empiètent les unes sur les autres et toutes aspirent au privilége, à l'existence exceptionnelle. Le moindre scribe rêve deux choses : *l'acquisition en propre de domestiques serfs*, et *le legs de la huitième classe à ses enfants.* — Maintenant que de nombreuses restrictions gênent la marche ascendante des parvenus, tous se rabattent sur les calculs et les jouissances de la cupidité. Voilà pourquoi nulle part la dissemblance entre l'homme public et l'homme privé n'est plus saillante qu'en Russie. Le même individu est autre dans ses relations de famille et autre dans le service de l'Etat : preuve certaine que les institutions qui le gouvernent faussent ses idées et dénaturent ses penchants. Près du foyer domestique, c'est un chrétien humble et charitable, tel que l'ont fait les traditions religieuses. Dans le for externe, magistrat, juge, officier ou seigneur féodal, c'est un être égoïste, intéressé, fantasque et irascible; il est tour à

tour humain et cruel, pieux et dénaturé, charitable et avide du bien d'autrui comme de la fortune publique. Que le christianisme gagne en intensité jusqu'à opérer sans secousse l'affranchissement graduel du peuple des campagnes, aussitôt l'esprit national régénéré poursuivra ses hautes destinées ; il fera des progrès en raison directe de la diminution des abus.

Mais, afin que l'affranchissement des communes soit praticable et salutaire, il est besoin d'une série de mesures législatives qui préparent les agents du futur ordre de choses. Il nous faut pour cela de vastes pépinières de prêtres, de maîtres d'école, de juges de paix et de magistrats ; il nous faut un immense et solide échafaudage qui mette le gouvernement à même de gouverner quarante millions d'hommes, au lieu des deux millions qu'il dirige maintenant et qui lui servent à régenter sans frais, comme sans efforts, l'immense majorité de la nation. Certes, la difficulté est grande, mais la reculer sans cesse, ce n'est point la résoudre. Loin de là, c'est la compliquer et faire parcourir aux réformes législatives un cercle perpétuellement vicieux : témoin l'embarras où l'on est, pour introduire de nouvelles lois à la place de l'institution surannée des prérogatives nobiliaires et des grades acquis par le service. Nous croyons avoir clairement exposé à nos lecteurs l'état de la question. Au premier coup d'œil, elle semble puérile et de nulle importance. Qu'est-ce, en effet, que ces gradations imaginaires, pompeusement nommées, qui ne correspondent à aucune fonction, ces hochets dont la vanité s'est repue jusqu'à

s'en dégoûter? Ce sont des moyens de gouvernement comme il y en a dans tous les pays sous des formes différentes. Les hommes changent de hochets aux divers âges de la vie; il en est de même des nations. Tout a son temps, tout est bien à sa place. Le système des grades s'est marié jusqu'ici aux idées et aux mœurs nationales, au lieu que celui des élections et des municipalités n'a pu encore jeter des racines, parce qu'il était prématuré.

Aujourd'hui que le prestige des titres s'use, que l'industrie s'accroît, que les idées de liberté se déversent sur les masses, peut-être est-il temps de songer à continuer l'œuvre de Pierre le Grand. Continuer l'œuvre d'un règne, ce n'est point reproduire servilement les mêmes choses; répéter les combinaisons d'autrefois, c'est faire ce que Pierre eût conçu et exécuté en 1839.

Ce qui est certain, c'est que dans la vie des peuples les époques de transition réclament des hommes de la trempe du grand réformateur de la Russie. La coïncidence de génies pareils avec les temps qui en ont besoin, est une grâce de la divine Providence. Il faut, pour ainsi dire, que, par un décret d'en haut, la filiation des événements et la génération des âmes créatrices s'associent et se coordonnent entre elles, de manière que les grands médecins se retrouvent au chevet du malade à l'instant des grandes crises, et que le gouvernail soit entre les mains d'un habile pilote, lorsque l'arche des destinées sociales, parvenue aux grandes eaux, là où la boussole décline et s'égare

doit affronter les tempêtes, sous peine de ne point arriver au port.

C'est à quoi l'on reconnaît la protection du législateur suprême, qui se retire ou se manifeste dans les temps de crise, par l'envoi d'hommes de malheur ou de salut, selon qu'il plaît à sa divine sagesse de châtier les peuples en les humiliant, ou de les régénérer par une effusion de son esprit.

CHAPITRE V.

Institutions religieuses de la Russie.

La législation n'est que la physionomie des peuples; la religion est leur *pensée habituelle*, le gage principal de leur identité dans la succession des siècles. Aussi la source de toute vérité *salutaire*, je veux dire l'Ecriture sainte, a-t-elle proclamé cet axiome important, à savoir *que tout changement du sacerdoce* entraîne nécessairement *l'altération de la loi* ou de l'ordre social (1).

La Russie, convertie à la doctrine du salut dès le dixième siècle de l'ère chrétienne par le ministère de l'Eglise orthodoxe d'Orient, adopta les dogmes, les rites et disciplines, les canons et les traditions de sa sœur aînée, les conserva jusqu'à nos jours avec une fidélité scrupuleuse; et, nonobstant les variations de ses rapports avec l'Eglise mère, rien n'a pu jusqu'ici rompre le lien d'unité qui rattache le nord à l'orient du monde chrétien. Quoi qu'en disent les détracteurs de notre communion, cette cohésion intime par la foi qui survit aux plus déplorables vicissitudes, cette conformité parfaite dans le dogme, le culte et les disciplines qui se maintient deux cent cinquante ans après que l'exercice de toute suprématie de la part du siége de Con-

(1) Epître aux Hébr., chap. VII, v. 12.

stantinople a cessé de se faire sentir, tout ceci constitue, à notre avis, un des plus étonnants phénomènes de l'histoire, une preuve irrécusable de l'intervention divine! — Gouvernée d'abord par des métropolitains qui allaient recevoir l'ordination à Byzance, puis érigée en patriarcat *autocéphale* ou indépendant; enfin, subordonnée à un synode permanent qui exerce, sous la forme collective, tous les pouvoirs du patriarcat, l'Eglise de Russie, ainsi modifiée à l'extérieur par des causes providentielles ou politiques, demeure fidèle à son origine, unie de communion à son berceau et attentive à ne point dévier des institutions du christianisme oriental, malgré sa condition de captif, les humiliations qui l'abreuvent et ses longues douleurs dans les étreintes du mahométisme.

Il suffira de rappeler ici quelques faits des époques religieuses les plus mémorables pour donner à notre assertion tous les caractères de l'évidence. Au treizième et quatorzième siècles, malgré les désastres de l'Eglise et de l'empire d'Orient, la Russie persista dans l'union avec son berceau, repoussa les tentatives du siége de Rome sans varier dans sa doctrine. Aux quinzième, lors du concile de Florence, Isidore, métropolitain de Kiew, souscrit aux décisions de cette assemblée; il déserte la cause défendue victorieusement par Marc d'Ephèse. Aussitôt l'Eglise russe le désavoue, et la Russie le rejette de son sein comme par un élan unanime de désapprobation nationale. En l'année 1589, le patriarche Jérémie se rend en Russie pour y obtenir des secours en faveur de l'Eglise mère as-

servie; il y fonde, en vertu des pouvoirs qu'il avait reçus, le cinquième patriarcat, auquel on assigne son rang après celui d'Alexandrie et avant celui d'Antioche. Enfin, ce même prélat soutient une discussion par écrit avec les théologiens protestants d'Allemagne, et sa doctrine devient celle de l'Eglise de Russie, par acquiescement spontané. A la fin du dix-septième siècle, Pierre le Grand substitue au patriarche un synode permanent modelé sur celui qui environne le siége de Constantinople; et cette usurpation du pouvoir temporel sur le domaine de l'Eglise trouble à la vérité les consciences, désoriente les idées, ouvre un libre accès aux opinions importées du dehors; mais ce coup, frappé par une main de fer, ne rompt point l'unité entre l'Orient et la Russie. *Ce que Dieu a conjoint, l'homme aura-t-il le pouvoir de le séparer?...* Gardons notre foi, et léguons ce problème à l'avenir.

Mais, dira-t-on, cette unité de foi n'est-elle pas *présumée* plutôt que *réelle?* Un contact plus fréquent ne révélerait-il pas des divergences que l'on dissimule à dessein?... Non, car l'exposition ou confession orthodoxe, publiée en 1672 par Pierre Moghila, archevêque de Kiew, fut solennellement approuvée, admise et reproduite en grec par les patriarches de Byzance et de Jérusalem.

Ce même ouvrage, dépositaire des dogmes, des préceptes et des traditions, vient d'être publié de nouveau par le synode de Russie. C'est bien là une concordance perpétuelle régulièrement constatée de siècle en siè-

cle, depuis Maxime le Théologien jusqu'en 1830, date de la réimpression du livre de Pierre Moghila.

Cet illustre prélat, en publiant son livre, avait eu principalement en vue d'opposer une barrière aux envahissements des *Grecs-unis* ou adhérents du concile de Florence; car, en Pologne, et notamment dans les provinces méridionales, leur nombre était grand et leur prépondérance s'appuyait sur les moyens coactifs que l'autorité des rois leur fournissait avec une fanatique ardeur.

Mais bientôt on allait voir d'autres combats spirituels. Pierre le Grand, qui n'avait guère le temps de s'enquérir d'abstractions religieuses, car il était occupé à créer à la hâte *des réalités*, choisit, pour le seconder dans la réforme ecclésiastique, le savant Théophane Procopowitch, évêque de Novgorod. Celui-ci composa, au gré du tsar, peut-être aussi d'après ses opinions personnelles, le fameux *Règlement spirituel*, ou charte d'institution du synode. On y trouve l'apologie des formes synodales, des restrictions sévères au régime monastique, l'introduction d'un nouveau serment que les évêques sont tenus de prêter à l'empereur, et par lequel ils le reconnaissent vaguement pour leur juge supérieur, sans toutefois y ajouter la clause explicative : *en matière de foi*. Ces bases une fois posées, un procureur impérial alla siéger au synode comme le représentant du souverain, comme l'organe des propositions de la couronne à l'Eglise, et réciproquement de celles que le synode soumet à la sanction du monarque; le procureur a le droit de

suspendre, par son *veto*, l'exécution des mesures statuées par le synode; mais ce *veto* doit être motivé sur les lois et référé à la décision de l'empereur. Jamais le procureur n'intervient dans les questions de doctrine. Son influence légale ne s'exerce que dans la sphère des nominations aux siéges vacants, des mesures de discipline pénale et des arrêts judiciaires, en matière litigieuse de dispense, de divorce et autres de la même catégorie. Chaque siége épiscopal a son consistoire qui connaît de ces causes en première instance, d'où les procès passent à la connaissance du synode. La *Kormtchaïa kniga*, Nomo-canon, forme le code ecclésiastique emprunté à l'Eglise d'Orient, et grossi de quelques décrets postérieurs. Le clergé se prêta sans beaucoup de résistance au nouveau régime extérieur introduit par Théophane; mais les opinions abstraites de ce docte prélat, qui trahissaient une propension marquée aux doctrines protestantes, rencontrèrent de l'opposition. Etienne Yaworsky, archevêque de Rézan, son formidable antagoniste, s'éleva avec véhémence contre les idées novatrices de l'évêque de Novgorod. Dans un livre intitulé : *la Pierre de la foi*, Etienne combattit les enseignements de Luther et parvint à effectuer une réaction puissante dans le clergé russe, qui se partagea dans les écoles, mais n'osa point, hors de leur enceinte, manifester les dissidences qui le travaillaient. *La religion*, pensée habituelle des peuples, fut plus forte que *la volonté* du tsar; et ce tsar était Pierre le Grand!!!

Vaste sujet de méditations instructives! Il se peut

aussi que l'accroissement rapide des sectes enfantées par la faim de l'esprit et le manque d'enseignement religieux, arrêtèrent le cours des idées réformatrices qui infectaient le clergé et préoccupaient le pouvoir. On recula devant la crainte de donner gain de cause aux sectaires rebelles. Et, en effet, ce n'était pas en favorisant les doctrines anarchiques, en relâchant le lien de l'autorité de l'Eglise, qu'on pouvait se flatter de réprimer les *raskolniks* et de rallier les fidèles à la croyance de leurs pasteurs. Quoi qu'il en soit, les idées novatrices furent contenues dans de certaines bornes; Pierre I[er] n'en voulait tout juste que la dose requise pour ses volontés de domination au spirituel comme au temporel. Mais ce génie impérieux ne prévoyait pas qu'en asservissant les ministres de l'Eglise, il privait ses successeurs d'un puissant auxiliaire dans l'ordre social, et ses sujets de l'élément essentiel à toute civilisation véritable. A mesure que le clergé perdait de son ascendant sur les consciences, l'autorité, jalouse de cet ascendant, se trouvait plus isolée dans ses rapports avec le peuple. Nul médiateur entre le commandement et l'obéissance, parce que la mission du prêtre était faussée, parce qu'elle était devenue suspecte aux laïques, parce que l'homme, en général, ne choisit un arbitre que là où il présume de l'indépendance!

On avait essayé de briser le sceau de la confession au profit de l'Etat, lourde et criminelle bévue, profanation sans résultat qui ne servit qu'à sceller hermétiquement les consciences, au lieu d'en révéler les secrets à la curiosité du pouvoir.

Au reste, Pierre ne fut pas seul à tomber dans cette grave erreur. Ses contemporains couronnés avaient tous porté à l'extrême leurs aveugles réactions contre l'autorité de l'Eglise, et cela, non-seulement dans les pays protestants où l'on se partagea les dépouilles du clergé, mais aussi dans les contrées attachées à la communion du siége de Rome. Partout la puissance souveraine, jalouse du pouvoir modérateur de la religion, a cherché à le détruire sans se douter que, restée seule au sommet des sociétés, elle forcerait les masses à se créer ailleurs des garanties. C'est que *la foi, la science* et *l'autorité* — ces trois principes vitaux de l'espèce humaine — tendent sans cesse à se remettre en équilibre. L'histoire du monde n'est que la relation du combat. Sans parler des pays réformés, ne voyons-nous pas en Autriche, en France, en Italie, les prêtres plus ou moins transformés en fonctionnaires de l'Etat, chargés de la police du cœur humain?

Sous le règne de Catherine le Grand, comme l'appelait le prince de Ligne, le système de Pierre fut continué. Le gouvernement s'empara de tous les domaines de l'Eglise, les fit administrer séparément sans les confondre avec ceux de l'Etat, et sévit contre plusieurs évêques qui avaient osé désapprouver ce coup d'autorité arbitraire. Pendant que tout ceci s'accomplissait presque sans résistance, Catherine affectait un grand zèle pour la protection des orthodoxes opprimés en Pologne. Mettant habilement dans son tort la proie qu'elle convoitait, elle sut se créer des partisans au sein de ce royaume amphibie, livré aux fureurs aris-

tocratiques qui allaient le morceler sans retour. Le levier de la religion opéra des prodiges dans cette main de femme. Il renversa la Pologne, ébranla l'empire ottoman, menaça l'Autriche par l'Adriatique, et suscita, dans le sein même de l'Eglise, des hommes éminents. Platon, ce restaurateur des études parmi le clergé russe, ce Bossuet de la Russie, enseignait la religion à l'héritier du trône, et sut, à la cour de Catherine, imposer silence aux blasphèmes de Diderot (1).

Sous ce règne fécond en grandes choses, l'Eglise regagnait en lumières ce qu'elle venait de perdre en richesses temporelles. On fonda plusieurs séminaires, on bâtit des temples magnifiques, on encouragea la prédication. Les doctrines de Théophane dominaient encore dans les écoles et se produisaient dans quelques écrits; mais les maximes de l'antiquité orthodoxe recouvraient en partie leur influence, devenue indispensable dans la lutte contre les dissidents, de jour en jour plus nombreux. L'origine des diverses sectes dissidentes en Russie se perd, sinon dans la nuit des temps, du moins dans les ténèbres d'une vague tradition. La secte des vieux croyants, ou *du vieux rituel*, prit naissance vers 1630, sous le patriarcat de Nicon, prélat savant et pieux, mais dont le zèle n'était pas tempéré par la prudence. Justement alarmé de la multi-

(1) Diderot ayant un jour, dans les salons de l'Ermitage, rencontré Platon, alors archimandrite, lui dit d'un ton léger : « Ah çà! mon révérend Père, *il n'y a point de Dieu!* — *Oui*, repartit Platon, si vous ajoutez avec David : *L'insensé l'a dit dans son cœur!* » Allusion au psaume 2.

tude des fautes que le laps du temps avait introduites dans le texte manuscrit des livres d'église, Nicon résolut d'en purger le rituel, et usa pour y parvenir de la plénitude de son autorité. Il supprima les anciennes copies et leur en substitua de nouvelles rectifiées et collationnées avec soin. Qu'arriva-t-il? Les fidèles se scandalisèrent d'une innovation que l'imposture et l'ignorance présentaient sous un faux jour. Il n'en fallut pas davantage pour donner naissance à un schisme qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Les partisans de l'ancien rituel prétendent que les vieux manuscrits sont seuls authentiques, que Nicon altéra le texte en le corrigeant, et que les fidèles doivent persister à faire leur salut avec le secours des livres en usage chez leurs ancêtres. Ils maintiennent en outre quelques pratiques purement extérieures, au mépris des décisions de l'Eglise, sans cesser toutefois de la considérer comme l'unique dispensatrice des sacrements. Aussi les vieux croyants n'ont-ils jamais osé conférer la prêtrise et se procurent-ils des prêtres parmi les réfractaires interdits de leurs fonctions. Sous le règne de Catherine II, le synode essaya de les ramener par des moyens de conciliation. Sur l'avis du célèbre Platon, métropolitain de Moscou, l'Eglise usa envers eux de condescendance. On leur permit de garder certaines pratiques innocentes et quelques expressions de l'ancien rituel, à condition qu'ils n'admettraient plus dans leur communion de prêtres réfractaires et auraient recours aux évêques diocésains pour l'ordination de leurs pasteurs. Ces voies de douceur firent rentrer dans le sein de l'E-

glise un très-grand nombre de paroisses et de congrégations dissidentes. C'était une secte d'ignorance et non d'orgueil; mais il n'en est pas de même des autres rascolniks. Les *bezpopovtchina*, qui rejettent tout sacerdoce; les *sabbatisants*, *molokané*, qui professent divers rites judaïques; les *mangeurs de lait*, ennemis de toute abstinence et de tout jeûne; enfin, les *soubotniki*, *lutteurs en esprits*, demeurent pour la plupart intraitables et endurcis dans l'erreur qu'ils propagent sourdement parmi le peuple. Ces derniers surtout décèlent une origine différente de celle des autres sectes, et qui remonte à peine jusqu'à Elisabeth, fille de Pierre le Grand. Leur doctrine, antichrétienne au fond, paraît avoir été importée du dehors par quelque étranger fanatique. Sans culte, sans sacrements, sans prêtres, ces hommes égarés et hautains ne lisent l'Ecriture sainte que pour en tirer des arguments contre la religion chrétienne. Semblables aux quakers sous un seul rapport, ils se refusent comme eux au serment et au service militaire, et, de plus, ne reconnaissent aucune autorité spirituelle ni temporelle, et n'exercent de culte public que selon l'impulsion de quelques énergumènes des deux sexes. Le gouvernement leur a assigné de bonnes terres en Crimée afin de les isoler du reste de l'empire, sans persécution. Enfin, la dernière classe d'hommes égarés que la Russie a vue se former dans son sein se compose d'eunuques volontaires tels qu'on en voyait dans les premiers siècles de l'ère chrétienne (1).

(1) Il est historiquement constaté que les prisonniers suédois

A l'aspect de ces essaims si variés de dissidents, on cherche à découvrir les causes de cette tendance à l'esprit de secte parmi le peuple russe; tendance d'ailleurs si peu commune parmi les nations étrangères à une civilisation avancée. S'il fallait en croire le célèbre auteur du livre : *du Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, cette multitude de sectes prouverait que l'Eglise de Russie est en état de pourriture et de dissolution. Car, dit M. de Maistre, les corps en putréfaction engendrent des vers, symptômes infaillibles du mal dont ils sont attaqués. Mais c'est trop compter sur l'aveugle crédulité des lecteurs. L'illustre auteur de tant d'ouvrages empreints d'érudition et de génie, n'ignorait pas que les deux premiers siècles de l'ère chrétienne furent singulièrement féconds en hérésies bizarres, monstrueuses et impies. Il connaissait les moindres détails de l'histoire des Nicolaïtes, des Marcionites, des Ebionites, Gnostiques, des Judaïsants, des Sabelliens, des Corinthiens, des Montanistes et autres sectes, ennemies acharnées de l'Eglise primitive. Ces taches livides dans le soleil de la foi n'en diminuaient pourtant pas l'éclatante pureté. Et cependant M. de Maistre, qui sait tout cela mieux que personne, se laisse aveugler par ses préventions ultramontaines, au point d'avancer que la multitude des sectes religieuses en Russie accuse un état de dissolution de l'Eglise parmi

relégués en Sibérie par Pierre I[er] et ses successeurs, y répandirent les germes de l'esprit de secte et de rébellion contre l'Eglise. Voilà pourquoi, depuis près d'un siècle, Ekaterinenbourg est un des principaux foyers de rascolniks.

nous!... Sans nous arrêter à une assertion qui tombe d'elle-même, essayons de découvrir les vraies causes de la plaie morale qui afflige la Russie. Et d'abord, il s'en présente plusieurs à quiconque sait consulter l'histoire et bien observer ce qui se passe sous ses yeux. La réforme despotiquement introduite par Pierre le Grand, dans le gouvernement de l'Eglise, brisa son autorité légitime sur les consciences, ravala le caractère sacré de ses ministres, ravit au prêtre le sentiment de sa dignité avec la confiance respectueuse que jusqu'alors il avait inspirée aux fidèles, et introduisit dans l'ordre social le dualisme du commandement et de l'obéissance, dénué de l'intervention d'un pouvoir modérateur. A partir de cette mémorable époque les sectes les plus dangereuses surgirent de toutes parts et grandirent à proportion de l'assujettissement de l'Eglise. Un instinct de liberté naturel à l'homme poussa les sectaires à se séparer de l'antique communion, afin de conserver un reste de cette indépendance, qui ne trouvait de refuge que dans le schisme. Telle est la cause principale et permanente de la multitude des sectes, toutes nées en Russie depuis la fin du dix-septième siècle, les seuls vieux croyants exceptés. La langueur de l'enseignement religieux, qui n'est point organisé de manière à s'emparer de l'enfance et à influer sur les masses, est encore une source féconde d'égarements presque incurables. Tant que durera cette stérilité de l'enseignement catéchétique, l'esprit de secte poursuivra ses ravages; car il trouvera toujours parmi les paysans et les petits bourgeois des

villes un besoin d'édification peu satisfait, et par conséquent un accès facile à l'erreur. La faute en est, dira-t-on, au clergé russe! Que ne déploie-t-il plus de zèle, plus de vigilance et d'assiduité dans ses fonctions? Mais, sans vouloir absoudre entièrement le clergé de ce terrible reproche, nous pensons que ce n'est point à lui seul à en supporter le poids. En effet, bien des circonstances locales concourent à expliquer la tiédeur des curés de campagne dans l'exercice du ministère pastoral. Leur extrême indigence qui les réduit à vivre du casuel, des droits d'étole réduits au taux le plus bas, la nécessité où ils sont de subir la condition du mercenaire pour subsister, ce qui les ravale dans l'opinion; enfin le défaut d'instruction régulière auquel on n'a commencé à remédier efficacement que depuis 1810: voilà les faits constants, universels, qui absolvent le clergé russe de la plus grande partie du blâme qu'il eût mérité s'il n'avait dans le gouvernement un complice bien plus coupable que lui. Nanti des biens de l'Eglise et du contrôle absolu de tous ses actes, le pouvoir temporel était tenu de fournir aux besoins du saint ministère de la parole; en attirant à lui toute ressource comme toute autorité, il assume à lui seul toute la responsabilité des maux qui pèsent sur l'existence nationale. C'est sous ce point de vue équitable qu'il faut envisager la question qui nous occupe. Elle est digne des méditations de l'homme d'Etat, dévoué à sa double patrie, ici-bas et dans le ciel. Les étrangers ignorent que la plus mince prébende de l'Eglise anglicane surpasse de beaucoup les émoluments d'un ar-

chevêque en Russie ; ils ignorent que le clergé séculier parmi nous, composé d'hommes mariés selon les canons de la primitive Eglise, languit dans une pauvreté voisine de la misère, et ne remplit ses pénibles fonctions qu'en se livrant à des travaux non moins pénibles, et vit dans les anxiétés de la famille, sans jamais parvenir à une aisance légitime et sans goûter les consolations de l'esprit. On ne s'étonnera plus après cela de la langueur de l'enseignement religieux, des progrès de l'esprit de secte parmi le peuple et des calamités que cet état des choses, s'il ne cesse bientôt, présage immanquablement à l'avenir.

Toutes les fois que l'esprit de l'homme tente de remonter aux causes d'un phénomène moral, force lui est de ne point s'arrêter à une seule. C'est en quoi consiste le vice de tous les systèmes : on ne s'approche de la vérité qu'en abordant l'infini. Aussi n'avons-nous garde de rejeter toutes autres inductions que celles que nous venons d'offrir à nos lecteurs, pour expliquer la propension du peuple russe aux dissidences religieuses. En y regardant de près, nous croyons au contraire apercevoir une troisième cause du phénomène que nous étudions, cause intime et originelle qui se manifeste dans les nuances marquées de la population de l'empire. D'où vient effectivement que les sectes sont toutes nées et naissent encore dans la grande Russie ; qu'aucune ne tire son origine de la petite Russie, de l'Ukraine, de la Russie blanche, ni des provinces du sud et de l'ouest? Lorsque dans ces contrées on rencontre des communautés dissidentes, partout ce sont des Russes de la

grande Russie, qui professent et propagent leurs propres erreurs. Exerçant en tout lieu les droits de conquête au physique et au moral, les émigrés du centre de l'empire importent leurs doctrines sur les rives du Boug, du Dniestre et du Niémen, dans les parages de la mer Blanche, de la Léna et jusqu'aux belles vallées de la Tauride. Le plus souvent les indigènes de toutes ces régions laissent divaguer leurs hôtes, mais ne se prêtent que bien faiblement à leur prosélytisme. En un mot, le Russe à moustaches subit la prépondérance d'activité du Russe à barbe venu de loin, sans embrasser ses opinions hétérodoxes. Fait important et universel qui porte à croire que l'esprit de secte est dans *la race* et dans les traditions locales de ce dernier. Soit que l'imagination vive et mobile de l'habitant de la Russie centrale, rembrunie par l'âpreté du climat, leur ait imprimé ce penchant aux aberrations mystiques, soit qu'ils s'y laissent entraîner par un instinct de liberté, trop violemment refoulé dans les profondeurs de l'âme, il demeure constant que ce sont eux surtout qui embrassent et propagent les doctrines dissidentes avec une indocilité tout à fait étrangère aux autres races slaves de la Russie.

N'allons pas plus avant et rentrons dans le domaine de l'histoire. Sous le règne de Catherine, une mysticité plus subtile s'empara des esprits dans certains cercles de la haute société. Méconnaissant l'autorité d'une Eglise trop assujettie aux influences du pouvoir, des hommes d'un esprit ardent et curieux embrassèrent dans les deux capitales les opinions abstraites de

Boehme et de M. Saint-Martin. Ils formèrent ce que l'on appela *des loges martinistes*, imprégnées de franc-maçonnerie. Leurs chefs, MM. Yéloguine, Novikoff, Plechtchéeff, Tourguéneff, Radichtcheff et Lopoukhine, firent un grand nombre de prosélytes, essayèrent d'influencer l'éducation de la jeunesse, et, sans rompre ouvertement avec l'Eglise dominante, ils s'appliquèrent à miner son autorité par des discours et des écrits sur le christianisme intérieur (1). L'impératrice toléra longtemps cette association mystique. Mais, alarmée plus tard par les symptômes d'indépendance religieuse et politique qu'elle crut y apercevoir, elle sévit contre Radichtcheff, fit enfermer Novikoff à Schlüsselbourg et dispersa ses adeptes, au nombre desquels on comptait le prince Repnin, le comte Alexis Rasoumovsky et d'autres seigneurs de la cour. Ce coup d'autorité n'anéantit point le mysticisme en Russie. On le voit reparaître sous le règne de l'empereur Alexandre, et porter ses vues plus loin. Protée habile à revêtir des formes diverses, le mysticisme ne demeura conséquen à lui-même que dans son aversion pour la hiérarchie légitime. En 1809, il acquit un puissant auxiliaire dans les sociétés bibliques d'Angleterre, brusquement transplantées sur le sol russe par la protection du gouvernement. Labzine, rédacteur d'un journal intitulé *le Messager de Sion*, obtint une vogue prodigieuse. C'était

(1) Il est à remarquer que Yéloguine et Novikoff allèrent puiser leurs erreurs en Suède, à l'école du fameux hérétique et magicien Schwedenborg; Plechtchéeff rapporta en Russie les doctrines plus épurées de Boehme et Saint-Martin.

le dernier écho de la loge martiniste de Moscou. Néanmoins les doctrines ambiguës dont Labzine inondait le public, excitèrent des appréhensions. Quelques personnes pieuses s'élevèrent contre ce langage nouveau et suspect. Elles insistèrent auprès du prince Galitzine alors récemment nommé procureur du synode, et le *Messager de Sion* fut supprimé. Cet échec ne découragea point nos mystiques. Labzine, appuyé secrètement par des hommes d'un rang supérieur et par quelques ecclésiastiques, poursuivit ses opérations dissolvantes et se constitua le traducteur des ouvrages d'Echartshausen, de Stilling-Yung et du mauvais livre intitulé *le Mystère de la Croix*. Toutes ces publications ne passaient point par la censure ecclésiastique. On avait *un frère* pour censeur et le titre de traduction pour manteau. Tout en écrivant pour la foule, on avait soin de faire des prosélytes parmi les sommités sociales. Le prince A. Galitzine, homme de bonne foi, fut du nombre. Les méthodistes anglais arrivaient les uns après les autres pour nous aider à organiser une société biblique, d'après le modèle qu'offrait la Grande-Bretagne. Les premiers succès de cette institution en Russie eurent bientôt ébloui les plus cloirvoyants. Oubliant ou feignant d'ignorer que pour être salutaires, les sociétés de ce genre doivent se considérer comme de simples arsenaux de l'Eglise, où l'on se borne à forger le glaive de la parole, sans se mêler de le manier, on procéda avec une légèreté criminelle à des traductions sans contrôle; on étala de l'indifférence pour toutes les professions de foi; et bientôt, fascinés par le suffrage

de la cour, les prélats de toutes les communions chrétiennes vinrent s'asseoir sur les bancs d'une société exotique, dont les méthodistes d'Angleterre étaient l'âme et le ressort secret. Ce fut alors aussi que le *Messager de Sion* fut réintégré dans sa prérogative. Labzine, comblé des faveurs du gouvernement, reprit la plume avec une nouvelle audace, récusa toute censure ecclésiastique, et eut seul la parole en matière de religion durant plusieurs années consécutives.

En 1812, l'empereur Alexandre, jusqu'alors tiède et chancelant dans ses opinions religieuses, avait été converti subitement par une de ces dispensations de la miséricorde divine qui sauve les peuples en les châtiant. Dans un instant d'indicible angoisse, à l'aspect des maux qu'il voyait fondre sur la Russie, Alexandre, troublé, éperdu, était allé demander un Evangile à l'impératrice, son épouse. Cette sainte lecture fit descendre dans son cœur la lumière et la force. Il s'y livra avec ardeur et persévérance, il y puisa le secret de la prière et du commandement, puissances à jamais inséparables; il triompha de Napoléon, il brisa les fers des nations européennes et devint le zélé propagateur de la doctrine et de la gloire de Jésus-Christ. Ainsi disposé par une expérience toute personnelle, l'empereur, comme tous les néophytes, ne sut point observer le sage précepte de l'Apôtre : *N'ajoutez point foi à tout esprit, mais bien mettez les esprits à l'épreuve, afin de vous assurer s'ils sont de Dieu.* On lui montra le côté spécieux des enseignements mystiques, leur efficacité extraordinaire pour la conversion des pé-

cheurs ; on lui vanta les merveilles déjà opérées par les sociétés bibliques dans les deux hémisphères. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer ce cœur magnanime, qui ne croyait pouvoir assez servir la cause de Dieu, assez travailler au salut de l'humanité éprise de ses ténèbres.

Sous de tels auspices, la secte anglo-russe et biblico-mystique s'avança dans l'arène à pas de géants. Tous les obscurs sectaires de Russie devinrent l'objet de ses prédilections et des condescendances du pouvoir. Les résistances partielles et mal combinées du parti hiérarchique ne servaient qu'à exciter l'animosité des novateurs. MM. Vinkerton, Lives, Samuël, Allen et plusieurs autres agents des sociétés bibliques d'Angleterre parcouraient en tous sens la Russie, à l'effet de mieux propager l'œuvre, et se permettaient de gourmander les évêques qui ne la secondaient pas, à leur avis, avec assez de véhémence. On prenait toutes ces agitations et ces menées pour le souffle de l'Esprit.

Cependant, quelques zélateurs de la doctrine orthodoxe se réveillèrent. *Le Messager de Sion* fut attaqué et convaincu d'erreurs dangereuses. Sans le supprimer brusquement par un coup d'autorité, le gouvernement enjoignit à l'éditeur de soumettre désormais ses feuilles à la censure de l'Eglise. Son refus d'obtempérer à la loi le réduisit au silence. Alors le parti hiérarchique rentra en lice avec plus d'impétuosité que de prudence. Il publia des brochures, que le parti opposé accusa d'enseigner l'intolérance ; aussitôt la police s'en saisit et les livra aux flammes. C'était une lutte acharnée,

bien que peu remarquée par le vulgaire. Enfin le général Araktchéeff, homme ambitieux et puissant, qui ne pouvait souffrir de rivaux à la cour, se déclara le champion de l'orthodoxie par aversion pour le prince Galitzine, qui réunissait alors les deux portefeuilles du culte et de l'instruction publique.

Un moine fougueux, nommé Photius, élève de l'école théologique de Saint-Pétersbourg, fut l'instrument des desseins d'Araktchéeff; on imputa la fermentation religieuse des esprits aux fausses mesures du ministère, qui avait en effet trop froissé le corps épiscopal, et bientôt l'empereur, las de ces stériles débats, retira ses portefeuilles au prince Galitzine, sans lui retirer son amitié, rendit au synode sa suprématie et imposa silence aux deux partis. Les expériences qu'Alexandre avait faites en politique contribuèrent aussi à l'éclairer sur les dangers de l'anarchie abstraite, fruit d'une exaltation sans frein et sans régulateur. Tout ceci se passait de 1816 à 1823.

On ne pouvait raisonnablement se flatter de remédier aux scandales ni de rallier les esprits à la saine doctrine par des mesures de police et de censure purement négatives, toujours nuisibles en ce qu'elles achevaient de confondre les idées et d'égarer l'opinion publique sur les limites respectives du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. L'Eglise orthodoxe a eu, dans tous les temps, une foule d'ennemis à combattre. A l'époque que nous retraçons, les mystiques, les méthodistes anglicans leurs auxiliaires, d'une part, et de l'autre, les jésuites domiciliés en Russie, l'attaquaient en sens opposé. Phila-

rète, vicaire du diocèse de Pétersbourg, aujourd'hui métropolitain de Moscou, homme d'un génie puissant, d'une érudition vaste, d'une éloquence insinuante, défendit avec succès la cause de l'Eglise contre les entreprises du parti latin. Son *Dialogue sur l'Orthodoxie*, publié en 1816, ouvrage riche de pensées et fort de raisonnement, servit à repousser les agressions des sectateurs de la papauté, tout en leur donnant une leçon de douceur et de charité chrétienne. Mais ce prélat, si capable de plaider la cause de l'Eglise contre tous ses adversaires, demeura inactif dans la querelle avec les mystiques, parce que ses opinions personnelles flottaient encore, à cette époque, entre les doctrines extrêmes qu'il croyait également distantes de la vérité.

Et néanmoins la réaction devenait urgente, car les imaginations ardentes s'abandonnaient aux prestiges du mysticisme pendant que les consciences tendres et timorées se laissaient imposer par le ton d'autorité des sectateurs de Rome, qui les circonvenaient par des arguments spécieux, leur parlaient le langage des premières impressions données par une éducation toute française, leur promettaient enfin la paix de l'âme à l'ombre de *la légitimité spirituelle*.

Plusieurs dames du premier rang et quelques jeunes gens élevés dans le pensionnat des jésuites embrassèrent avec un enthousiasme maladif les principes ultramontains. M. de Maistre, alors envoyé du roi de Sardaigne, prêchait habilement dans les salons, les boudoirs et par lettres. Partout on voyait des familles divisées par de nombreuses défections.

Ainsi l'Eglise dominante était en butte aux attaques les plus diverses. Semblable à un édifice antique fondé sur le rocher, que les modernes architectes s'obstinent à rejeter ou à méconnaître, elle voyait ses fondations entamées par la foule des sectaires indigènes, pendant que les ultramontains et les mystiques battaient les hautes murailles en brèche et montaient à l'assaut pour s'emparer des sommités.

Que l'on ne s'étonne point de ce déchaînement des passions humaines contre l'Eglise orthodoxe! Elle a toujours porté *sur son propre corps*, comme parle Paul, les stigmates de la persécution, soit que l'on remonte aux temps des empereurs ariens et iconoclastes, soit qu'on la contemple gisant dans le creuset de l'islamisme, soit qu'on l'observe en Russie, où, moins accablée de calamités extérieures, elle passe néanmoins des serres des Mogols au régime oppressif des Polonais, puis sous le gantelet de fer de Pierre le Grand et dans les orages d'un siècle de rébellion, de doute et de blasphème. En tous temps, en tous lieux (car Marie-Thérèse l'a aussi persécutée sur les rives de la Save et du Danube), l'Eglise d'Orient est demeurée constamment militante, jusqu'à l'heure où nous déroulons le vaste tableau de ses souffrances.

Portion victime de la chrétienté, notre Eglise a toujours été en holocauste. *Invariable* dans sa doctrine, puisque le plus fougueux des ultramontains l'avoue, elle importune les générations mobiles qu'elle traverse par le spectacle même de son *invariabilité*. C'est ce qui explique humainement les animosités ou

le dédain qu'on lui prodigue à toutes les époques. Témoin vivant du passé, son identité toujours présente gêne, importune tous les partis : les ultramontains, parce que notre communion est là pour accuser la date récente de leurs prétentions dominatrices; les philosophes du jour, parce qu'une grande partie de leurs assertions hostiles n'ont point de prise sur l'Eglise catholique grecque; les protestants, parce que nous démentons la ressemblance qu'ils s'attribuent avec le christianisme primitif; les gouvernements, parce que nous nous sommes conservés chrétiens sans eux, et le plus souvent malgré eux; enfin, la civilisation tout entière, indignée qu'elle est de nous voir subsister et professer le culte véritable, sans le secours de ses merveilleux systèmes, sans le prestige de ses découvertes.

Humilions-nous donc sous la main de Dieu qui connaît nos infirmités et nos souillures; mais gardons avec fidélité la couronne qu'il nous décerne; c'est celle du martyre, que le monde nous conteste, bien qu'elle ne soit point à ses yeux un objet d'envie.

L'institution des séminaires en Russie est, peut-être, le monument le plus beau du règne d'Alexandre. Là résident le correctif des aberrations religieuses, la source de l'éducation future du peuple russe, le grand remède à l'esprit de secte, et le dernier rempart à opposer aux envahissements d'une civilisation *dissolvante*, comme l'appelle le comte de Maistre. Son influence se manifeste déjà sur le sol de la Grèce affranchie, et cela de la manière la plus affligeante. Toutes les saintes croyances y sont ébranlées. Et c'est ce que l'auteur

que nous citons si souvent avait deviné et prédit, avec cette sagacité transcendante qui ne l'abandonne que lorsqu'il est entraîné par les préventions de l'ultramontanisme. Les mêmes dangers intellectuels menacent la Russie ; et si quelque chose peut l'en préserver, c'est le développement progressif des séminaires et des académies ecclésiastiques. Nous allons essayer d'en retracer l'histoire ci-après. Ce récit terminera ce que nous avions à dire sur les institutions religieuses de la Russie.

Anciennement l'Eglise ne possédait que deux écoles ou séminaires, celui de Zaïconospask à Moscou, et celui de Kief; du premier sortit Lomonossoff, le créateur de la poésie russe; l'école de Kief eut la gloire de former saint Démétrius, évêque de Roslow. Longtemps après, Catherine II encouragea la fondation de plusieurs nouveaux séminaires. Platon surtout donna l'impulsion aux études ecclésiastiques et de grands modèles aux prédicateurs.

Mais ces faibles commencements étaient loin de suffire aux besoins spirituels du clergé et de la nation. Cette œuvre de lumière était réservée au régne fécond d'Alexandre Ier. Ce fut en 1809 et 1810 que plusieurs évêques, secondés par les talents et le crédit de M. Spéransky, conçurent et mirent à exécution le plan le plus vaste d'instruction religieuse pour toute l'étendue de l'empire. Il n'existait alors en Russie que trente-huit diocèses et trois vicariats affectés aux siéges métropolitains de Novgorod, de Kief et de Moscou. On créa un nombre égal de séminaires, nombre qui s'est

accru depuis avec celui des évêchés. Tous les enfants de prêtres, diacres, curés et clercs y sont admis indistinctement, mais rangés sous trois catégories. Les orphelins ou fils de parents pauvres y jouissent non-seulement de l'enseignement qui est *gratuit* pour tout le monde, mais de plus y sont défrayés de tout pendant le cours de leurs études. Les familles cléricales moins indigentes obtiennent des demi-bourses pour leurs enfants. Viennent ensuite les séminaristes de troisième classe qui sont tenus de s'entretenir eux-mêmes, et suivent les cours d'études gratuits, à leur propres frais. Le chiffre total de cette jeunesse élevée à l'ombre des autels, mais entièrement libre de se vouer à leur service ou d'embrasser une autre vocation sociale, s'élève à plus de cinquante mille individus. Le cours d'études comprend : les langues classiques, l'hébreu, les belles-lettres, une ou deux langues modernes, les éléments des mathématiques, l'histoire et la théologie dans toutes ses branches. A chaque sortie des séminaires, les supérieurs respectifs désignent les jeunes gens qu'ils jugent dignes d'être admis dans les académies ecclésiastiques pour y recevoir une plus haute instruction. Le reste des élèves sont invités à choisir une vocation ; et ceux qui embrassent le sacerdoce obtiennent les cures vacantes, ou bien exercent pendant quelques années les fonctions de maîtres dans les écoles inférieures, d'après leur aptitude et la nature de connaissances qu'ils ont acquises.

Les académies sont au nombre de trois, placées dans le monastère de Bastskoï à Kief, dans celui de la

couvent de Saint-
es de Saint-Pétersb-
doctrine et de l'é-
aires des recteurs et
des abbés, aux siéges
missions de Sibérie des

ion qui embrasse tous les
fonctions de l'Eglise chré-
la religion un solide et glo-
e serait-elle devenue sans le
Providence? Le gouvernement,
les propriétés du clergé et des
ou ne pouvait allouer aucune
issement et l'entretien des sémi-
mies projetées. L'armée coûtait trop
ants, les guerres, les édifices publics,
apier-monnaie épuisaient les finances.
e n'eut le courage de soumettre ce cas
, le plus grave qui se soit jamais présenté,
e consciencieux qui n'eût certainement
devant une dette imprescriptible, devant
doublement religieux. Que fit-on? On de-
s expédients au synode. La discussion amena
nense découverte. Les paroisses de l'empire
ient toutes quelques épargnes, fruit de la dévo-
es fidèles, produites par la vente des cierges que

Depuis une quatrième a été fondée à Kazan, aux confins de
ie et de l'Europe, où l'étude des langues orientales est ensei-
ée.

le peuple a coutume de placer allumés devant les images du Sauveur, de la sainte Vierge et des saints, comme autant d'offrandes symboliques de la foi et de la ferveur qui rassemble les pauvres au pied des autels. Une enquête générale dans tous les diocèses eut bientôt constaté qu'il y avait dans les églises de Russie plus de vingt millions de roubles accumulés par le temps. Le synode décréta que ces fonds seraient déposés à la banque d'amortissement, administrés par la commission des écoles, et que la vente annuelle à 6 p. 100 servirait désormais à entretenir les nouveaux foyers d'instruction destinés au clergé. Ainsi les deniers de la veuve, de l'affligé et du pauvre, amassés par le temps et bénis par Celui qui multiplia les cinq pains au désert, réalisèrent une entreprise pour laquelle le trésor de l'empire n'avait point de ressources. Ainsi l'Eglise, naguère dépouillée de ses propriétés foncières, trouva en elle-même de quoi élever trente mille enfants pour le sacerdoce, sans qu'il en coutât une obole au pouvoir temporel, qui l'avait déclarée mineure et disposait de son patrimoine!... A dater de cette opération fondée sur un miracle, l'éducation du clergé a pris un essor rapide. Non-seulement les séminaires pourvoient aux besoins religieux de la nation, mais ils peuplent du surplus de leurs disciples les écoles de médecine, les bureaux, les administrations, les instituts de tout genre. Depuis vingt-cinq ans qu'ils sont en pleine activité, leur influence aurait déjà rempli toutes les paroisses d'hommes soigneusement préparés à leur auguste et saint ministère, si la parcimonie qui

faillit empêcher l'œuvre de lumière ne s'opposait sans cesse à son efficacité. Un quart de siècle s'est écoulé depuis qu'on a promis aux curés de campagne un subside annuel qui leur assurerait le strict nécessaire et les rendrait moins dépendants du casuel et des chances de la récolte ; car ils cultivent tous un morceau de terre affecté à l'église qu'ils desservent; et pourtant cette promesse ne s'accomplit point (1). Les fonds manquent, dit-on, il est si difficile de subvenir aux dépenses plus urgentes dans l'Etat. Or, ce manque de foi et d'argent détourne malheureusement un grand nombre de séminaristes de la carrière à laquelle ils étaient destinés. On veut l'impossible; on prétend faire rentrer dans la classe des simples laboureurs, des jeunes gens auxquels on a donné des besoins intellectuels et une haute opinion de leur futur ministère. On trouve bon et surtout commode qu'ils vivent du travail de leurs mains, tout en prêchant la parole et en conférant les sacrements. En un mot, on exige de vingt mille curés l'abnégation des apôtres sans chercher à diminuer le conflit entre leurs besoins et leurs devoirs, ce qui doit être au contraire le mot d'ordre et le but final de toute autorité tutélaire.

Hélas! c'est bien là un travail semblable à celui de Pénélope; on défait la nuit ce qu'on a fait le jour. Afin de vivifier les institutions religieuses de la Russie, seul moyen d'atteindre à une civilisation chrétienne, il devient chaque jour plus urgent d'éliminer

(1) Dans la plupart des gouvernements de Russie ce subside est introduit.

du système de gouvernement cette prodigieuse contradiction. Que l'on pourvoie généreusement à la subsistance des curés de campagne, et l'institution des séminaires dotée par le ciel portera ses fruits. L'enseignement religieux parmi le peuple cessera d'être une chimère ; ce peuple, devenu meilleur par l'éducation de la première enfance, repoussera loin de lui les sectes grossières qui l'égarent ; il méritera le bienfait de la liberté individuelle, parce qu'il saura en jouir sans en abuser. En effet, la religion est l'art de greffer les esprits pour leur faire porter les fruits de la grâce. Hors de cette route tracée par la Providence, toutes les universités ne produiront rien pour le bien-être véritable de la nation. Loin de là, elles embraseront au lieu d'éclairer, et répandant à pleines mains des idées vagues, des lueurs trompeuses sur un sol non préparé par la foi et la morale divine, elles précipiteront le moment d'une commotion révolutionnaire qui ne rencontrera point de modérateur. Rien n'avance ici-bas en réalité, je veux dire sans se détruire, que par l'impulsion du *premier moteur!*

Au surplus la vaste institution des séminaires peut seule consommer un jour l'œuvre de la conversion des sujets musulmans et idolâtres de l'empire.

Les missions languissent par la même raison qui entrave et paralyse l'instruction religieuse des chrétiens. Avec moins de parcimonie, une propagande où l'élite des séminaires se vouerait à l'étude des idiomes que parlent nos peuplades barbares, assurerait bientôt le succès d'une entreprise évidemment confiée à

la Russie. Espérons d'après certains indices que l'accomplissement de nos vœux n'est pas éloigné.

Partout de nos jours on déclame et l'on sévit contre le régime monastique. En Russie, depuis Pierre le Grand, rien n'a été omis pour diminuer le nombre des couvents et les éteindre peu à peu.

Restrictions sévères de la faculté d'embrasser la vie religieuse, défense de prononcer des vœux avant un âge avancé ; exclusion totale des serfs, qui ne peuvent devenir moines qu'en vertu d'un acte d'affranchissement de leurs maîtres ou des communes dont ils font partie en qualité de contribuables; enfin confiscation des biens-fonds qui jadis procuraient de l'aisance aux monastères : tout à été mis en œuvre pour détruire en Russie cette *mainmorte* honnie par les publicistes modernes. *Epur si muove*, comme s'écriait Galilée; la vie monastique subsiste encore en Russie; elle y fait encore des prosélytes, quoiqu'on l'ait entièrement dépouillée de ses terrestres attraits. D'où cela vient-il? C'est aux oracles du siècle à me le dire. Je me borne à constater le fait et à le caractériser dans ses rapports avec l'Eglise et l'Etat. Il n'y a guère aujourd'hui que huit à dix mille religieux des deux sexes en Russie, sans compter les couvents du rit latin. Ce nombre d'individus paisibles est réparti dans quatre cents monastères, lesquels sont rangés en trois classes d'après la force numérique des communautés qui les habitent. Un subside alimentaire leur est accordé, à proportion. L'empereur Nicolas vient de porter à cent *déciatines* la portion de terre allouée à chaque cou-

vent; faible trace de ce qu'ils possédaient autrefois. *La prière et le travail* remplissent l'existence des religieux des deux sexes, sauf quelques fonctions accessoires et partielles que nous allons indiquer. Au surplus, dans l'économie générale de notre Eglise, l'ordre monastique forme la pépinière des évêques. Plusieurs couvents, tels que celui de Vologda, de Solovetzk et autres, servent d'asiles pénitentiaires aux membres du clergé, coupables de quelque délit ou scandale, dans l'exercice de leurs fonctions. D'autres cloîtres sont affectés au service de quelques maisons d'invalides fondées par des particuliers. D'autres enfin, et notamment ceux du diocèse de Novgorod, sont tenus de fournir les aumôniers à nos vaisseaux de guerre, ceux des troupes de terre étant fournis par le clergé séculier. Quant aux communautés de femmes, elles s'occupent plus ou moins toutes de l'éducation des filles pauvres et orphelines qu'on leur confie. Une subordination absolue à l'autorité épiscopale maintient les couvents dans une grande humilité, que le monde a coutume de confondre avec l'abjection. Le petit nombre de missionnaires qui s'enferment dans les déserts de la Sibérie, dans les gorges du Caucase, parmi les idolâtres et les musulmans, sort presque en entier de nos cloîtres. Si l'on demandait encore après cela : *A quoi bon les moines?* nous répondrions humblement : *A qui ou à quoi sont-ils nuisibles?* Si vous trouvez leur utilité trop mince, craignez-vous l'extinction de la race pécheresse? Rassurez-vous. Mais, avant de jeter la pierre aux asiles de la pénitence, commencez vous-mêmes,

législateurs superbes, commencez par réformer les lieux de débauche, les maisons de jeu, les sociétés d'usure, d'agiotage et de monopole, les ateliers nombreux où une pensée vénale distille la licence et le mensonge, au détriment de l'ordre social. Alors, il sera temps de supprimer les cloîtres; que dis-je? la société, une fois redevenue *chrétienne*, les couvents d'eux-mêmes cesseront d'exister, ainsi qu'on voit raser les forteresses et supprimer les quarantaines partout où la guerre et la peste ont cessé de régner.

Jusque-là, *fin che venga quel sospirato giorno*, laissez les moines russes en paix dans leurs asiles, ne leur enviez pas le pain quotidien de la prière et de l'obéissance, ni la pauvreté corporelle puisqu'ils n'en sont point rebutés, ni la pauvreté d'esprit, que, dans votre misère opulente, vous ne sauriez concevoir. L'homme abuse de tout, mais est-ce une raison pour tout anéantir?

N. B. Sous le règne d'Alexandre, un des grands promoteurs de l'Illuminisme et du *Mysticisme* a été Fessler, écrivain illustre, sophiste dangereux, tour à tour capucin, pasteur protestant, grand orientaliste et réformateur des francs-maçons d'Allemagne, professeur d'histoire et des lettres hébraïques de Newsky; enfin surintendant des communes protestantes de Saratof, aujourd'hui en retraite à Saint-Pétersbourg. Cet homme a prêché durant sa vie toutes les erreurs; il a tâté de toutes les vérités sans arriver à celle qui est *une* par son essence. Une certitude lui reste : *la mort et le jugement*. Puisse-t-elle le convertir à Dieu!

CHAPITRE VI.

Finances et crédit public de la Russie.

Les notions sur l'état réel des finances en Russie, ressemblent à la monnaie de fer de Lacédémone : il y en a peu et elles s'acquièrent et se communiquent difficilement. Vainement on consulterait, pour s'en procurer, les cours les plus fameux de statistique et d'économie nationale. Sur cette question, les oracles de la science sont muets, parce que les documents officiels se taisent là-dessus et ne signalent que partiellement certaines branches du revenu public, certaines dépenses extraordinaires, couvertes par des emprunts, dont le premier fut conclu sous le règne de Catherine. Quant aux établissements de crédit public et à la masse du papier-monnaie en circulation, le ministre des finances publie annuellement un sommaire exact des opérations de crédit ; et ces renseignements successifs sont sous les yeux de l'Europe entière. Là se bornent les sources authentiques ; y puiser, ce serait répéter ce que personne n'ignore. Nous voilà donc réduits à glaner humblement sur ce vaste champ d'investigations importantes. Or, un glaneur n'est point tenu de fournir des gerbes parfaitement arrondies. Que le lecteur veuille donc se contenter des notions fragmentaires ou approximatives que nous allons essayer de lui offrir. Il

en jaillira toujours quelques effets de lumière, nécessaires à l'ensemble du vaste tableau que nous déroulons dans cet ouvrage.

La richesse nationale en Russie est de deux espèces, je veux dire, *positive* et *négative*. La richesse positive se compose : du revenu pécuniaire de l'Etat, de celui des particuliers, des produits du sol et des mines, en tant qu'ils sont exploités, des impôts indirects, et des valeurs qui se consomment et s'exportent par l'industrie et le commerce. Sous ce rapport, la Russie, envisagée comme personne morale, est pauvre ; ses ressources disponibles sont au-dessous de ses besoins et de sa situation politique. Mais sa richesse négative se compose de toutes ces immenses ressources encore inertes, inexplorées et improductives, qui constituent néanmoins un fonds de crédit, d'opinion et d'avenir. En second lieu, la Russie possède une richesse négative qui n'est point à dédaigner : c'est l'exiguïté des besoins de la masse du peuple. D'où il résulte que le gouvernement salarie ses agents, entretient de nombreuses armées et fait mouvoir des flottes à moins de frais que ne le pourrait toute autre puissance européenne du premier ordre. Les guerres défensives lui coûtent moins ; on peut en dire autant des conquêtes à proximité. Or, cette ressource, quoique *négative*, est une réalité pour le grand consommateur, et compense, jusqu'à un certain degré, la disproportion qui se manifeste d'ailleurs entre la grandeur de l'empire, le revenu public et les dépenses gouvernementales.

Les causes de l'exiguïté du revenu de l'Etat sont évi-

dentes; elles découlent de la nature des institutions qui régissent la Russie et dont nous avons tracé le tableau.

1° La noblesse héréditaire, acquise ou personnelle, forme une classe privilégiée, qui est exempte de tout impôt personnel, territorial et mobilier. Cette immunité est inhérente au régime féodal, et ne saurait être supprimée qu'avec le servage du peuple et la responsabilité des propriétaires pour leurs paysans.

2° Les terres situées dans les pays de steppes ne payent à l'Etat aucune redevance annuelle, même celles qui ne sont point concédées à titre féodal.

3° Le peuple n'est soumis qu'à la capitation, parce qu'il n'est point propriétaire. Il en est de même des bourgeois des villes, dont l'impôt sur les maisons se verse dans les caisses municipales et non dans le trésor de l'Etat.

4° La majeure partie des mines d'or, d'argent et de platine de la Sibérie appartiennent à des particuliers. La couronne ne perçoit sur le produit de ces mines qu'un droit de 15 pour 100.

5° Les peuples nomades et chasseurs de l'est et du septentrion payent leur tribut en pelleteries, en fourrures rares et précieuses, dont la valeur purement conventionnelle n'est pas facile à réaliser.

6° Les métaux précieux, le sel et autres produits ne s'exploitent encore qu'imparfaitement, quoiqu'il soit vrai de dire que cette branche du service public est

améliorée et devenue plus productive depuis dix à douze ans.

7° Enfin les 36 millions de serfs qui peuplent la Russie supporteraient un impôt bien plus élevé que la capitation s'ils étaient libres et mieux répartis sur la surface du sol. Il en est de même des domaines de la couronne, des apanages de la famille impériale et des vastes propriétés enlevées à l'Eglise, qui rapporteraient beaucoup plus, s'ils étaient cultivés par des bras libres, et par conséquent plus industrieux (1).

8° Nonobstant les grands travaux exécutés depuis le règne de Pierre le Grand, dans la vue de rendre les communications intérieures plus faciles, les capitaux et les valeurs circulent encore avec une lenteur extrême dans la vaste étendue de l'empire. De là résultent les inconvénients suivants : manque apparent de numéraire, nécessité du papier-monnaie et dépréciation des produits, dans un grand nombre de provinces privées de tout débouché et de tout véhicule commercial. Or, ces inconvénients réunis constituent un des principaux obstacles à l'élévation du revenu de l'Etat.

Après avoir ainsi récapitulé les circonstances législatives et locales qui influent défavorablement sur les recettes, essayons de montrer et d'évaluer les éléments dont elle se compose.

Ces éléments sont :

(1) La création récente d'un ministère spécial pour les domaines de l'Etat, promet de grandes améliorations dans toutes les branches du patrimoine de la nation.

1° *La capitation* qui embrasse tous les contribuables, à savoir : les paysans serfs de la couronne, ceux des particuliers, les bourgeois des villes, les cultivateurs libres et les peuples nomades.

2° *La redevance communale*, destinée à l'entretien de la police, des routes, ponts et chaussées, postes et édifices publics (1).

3° *La ferme des eaux-de-vie et boissons fortes*. Ce monopole au bénéfice du trésor est en vigueur dans les vingt-neuf provinces de l'empire qui en forment le noyau, et ne sont point privilégiées. Celles de l'ouest, reconquises sur la Pologne; la petite et la nouvelle Russie, ainsi que la Bessarabie et les provinces allemandes jouissent de quelques restrictions du monopole. Les terres seigneuriales en sont exemptes, et les propriétaires peuvent y fabriquer l'eau-de-vie, la débiter en détail sur leur terrain, et l'exporter en gros, moyennant un droit payable aux fermiers généraux de l'Etat. Tous les quatre ans, les fermes se vendent aux enchères en présence du premier département du sénat, et sont adjugées aux plus offrants sous nantissement d'immeubles que les fermiers sont tenus de fournir. Toujours ce revenu a été en augmentant, car le gouvernement, averti par les fortunes colossales des premiers entrepreneurs, haussa ses prétentions, essaya de substituer le système des régies à celui des fermes, revint ensuite

(1) Ces deux impôts réunis peuvent bien se monter à cent dix millions de roubles assignats. Ce calcul, comme tous ceux auxquels nous nous livrerons dans ce chapitre, n'est qu'approximatif, faute de documents authentiques et officiels.

à ce dernier, et jouit maintenant sur ce seul article d'une recette annuelle de plus de 100 millions.

4° *Le produit des douanes*, depuis Kiachta jusqu'à Polangen, a pris des accroissements considérables sous le ministère du comte Ceancrig. Cet homme d'Etat, aussi intègre qu'habile et éclairé, réduisit la contrebande à sa plus simple expression ; il préposa aux divers arrondissements des douanes des personnages considérés, éleva le salaire des employés subalternes, perfectionna le contrôle et la surveillance, et obtint pour résultat de sa persévérance un revenu annuel de 70 millions de roubles. De 1818 à 1832, le produit des douanes se trouva doublé. Et cela nonobstant les mesures prohibitives que l'on s'est vu forcé d'adopter pour protéger les manufactures indigènes contre la formidable concurrence de l'industrie étrangère.

5° *Le papier timbré.* Cet impôt indirect est devenu très-lourd pour les plaideurs et pour tous ceux qui agissent dans la sphère des transactions sociales. Toutefois, il offre l'avantage de moins grever les classes taillables et corvéables que les classes privilégiées. Par conséquent l'impôt du timbre peut être envisagé non-seulement comme une opération fiscale destinée à combler les déficits du trésor de l'Etat, mais aussi comme un expédient propre à rétablir un certain équilibre entre les charges des contribuables et le privilége.

Le paysan russe n'est pas dans le cas de plaider en matière civile; il n'achète ni ne vend guère par contrat formel. Ce sont donc les propriétaires nobles, les

marchands et parfois les bourgeois des villes qui supportent le fardeau du timbre qui s'applique aux requêtes, aux plaidoyers, aux dossiers des causes litigieuses, aux contrats de vente, de fourniture, de location et de fermage, aux testaments, donations, en un mot à l'ensemble des transactions sociales. Il nous a été impossible d'obtenir des notions tant soit peu exactes sur le montant de cette branche de revenu.

6° *Les droits de mutation et de vente.* Le trésor de l'Etat prélève 4 pour 100 sur toutes les ventes d'immeubles, dans toute l'étendue de l'empire. Nous ne croyons pas nous tromper de beaucoup en évaluant cette recette à 4 ou 5 millions par an.

7° *Les domaines de l'Etat,* comprenant tous les biens enlevés à l'Eglise sous le règne de Catherine et les apanages de la famille impériale, doivent rapporter annuellement au delà de 75 millions.

8° *Les mines d'or, de platine, d'argent, de fer et de cuivre, les salines, les pêcheries de la mer Caspienne et les tributs des peuplades de la Sibérie* forment un article variable, mais qui a pris une marche ascendante.

9° *Le département des postes,* sous une comptabilité spéciale, rapporte considérablement au trésor, à raison de l'espace qui multiplie les correspondances, et des virements de capitaux qui s'opèrent dans l'intérieur par la poste, vu la difficulté d'obtenir des lettres de change pour la plupart des villes éloignées de tout entrepôt commercial.

10° *Les droits de patente* pour toutes les promotions

aux quatorze classes ou grades du service public. Ce droit se prélève sur les appointements des titulaires, et sert à composer le fonds des pensions.

N. B. Nous omettons ici le produit des amendes pécuniaires et des appels qui est versé dans les bureaux de tutelle générale des provinces. Ces institutions pourvoient sur ces fonds aux hospices, hôpitaux, prisons et autres fondations utiles. Lorsqu'elles possèdent un fonds d'épargne, la loi les autorise à prêter sur hypothèque, chacune dans la sphère de sa juridiction. Enfin les droits que le gouvernement perçoit sur les décorations honorifiques se versent aussi dans une caisse spéciale, celle des invalides, qui fonctionne indépendamment du trésor public.

En supputant par approximation le total général des recettes ainsi énumérées, on peut en conclure avec vraisemblance que le revenu du trésor de l'empire doit varier entre quatre et cinq cent millions de roubles assignats, le rouble évalué à 110 centimes et au delà. Telle est la base des opérations du gouvernement, qui n'est pas large, mais profonde, mais recélant des ressources immenses, que le temps et la liberté exploiteront de plus en plus.

Le budget des dépenses surpasse celui des recettes annuelles, toutes les fois qu'un événement extraordinaire nécessite un déploiement de force. Alors on a recours à des emprunts qui ne seraient point onéreux à l'Etat, s'ils ne provoquaient pas l'exportation d'une masse de numéraire, et l'influence permanente des capitalistes étrangers sur les prix des denrées et pro-

duits bruts de la Russie. Et cependant quel parti prendre, lorsque la sûreté ou l'honneur de l'empire exigent une démonstration imposante, une levée de boucliers proportionnée à la vigueur du bras gigantesque qui doit l'effectuer? Comment faire face aux dépenses extraordinaires lorsque, sur une recette de 500 millions, l'Etat en dépense 240 pour l'armée et la marine, et qu'il s'agit de suffire avec le reste de cette somme au salaire des employés civils, aux dotations extraordinaires, à l'entretien de la maison et de la famille impériale, aux divers systèmes d'instruction publique, des voies de communication, des postes, des édifices, aux frais d'administration générale, aux relations extérieures, à la garde des frontières, à l'exploitation des mines, aux pensions et récompenses, aux douanes et quarantaines, ports, fanaux, arsenaux et ateliers de fabrication, à tous les besoins publics, en un mot, le seul clergé excepté, lequel ne reçoit annuellement qu'un faible subside et fournit de ses propres ressources providentielles à l'entretien des nombreuses écoles cléricales, qui sont comme le patrimoine religieux et intellectuel de la nation?

Que si l'on envisage en outre la nécessité absolue d'augmenter tôt ou tard le salaire des officiers civils et militaires, et celle non moins impérieuse de remplir la promesse faite au clergé des campagnes d'une rétribution qui puisse les mettre à l'abri de l'indigence, — un accroissement de 60 millions sur le budget des dépenses est évidemment à prévoir. Comment suffira-t-on à des exigences toujours croissantes? Recourir

à de nouveaux emprunts? C'est compromettre à la longue le crédit et la sûreté de l'Etat. Proposera-t-on de réduire l'armée de terre et la marine? Mais l'immensité des frontières à garder, l'impossibilité d'isoler l'empire du reste de l'Europe et l'impulsion donnée depuis cent ans à l'esprit de la nation, tout concourt à maintenir la force armée sur un pied formidable. Les réductions en ce genre ne pourraient guère porter que sur la marine, et seraient au surplus de peu d'importance. — Il n'y a plus, dira-t-on, qu'à essayer d'augmenter les revenus de l'Etat. Oui, le conseil est bon; que n'est-il aussi praticable? Mais quelles sont les branches susceptibles de croître au-dessus du taux actuel? La capitation, recette principale, et l'immunité personnelle des classes privilégiées sont inhérentes au système du servage. Le peuple paye peu et ne peut pourtant payer davantage, parce qu'il est gêné et circonscrit dans tous ses mouvements. Les nobles ne sauraient être grevés d'impôts personnels tant qu'ils cautionnent la rentrée de l'impôt sur les contribuables, tant qu'ils sont appelés à servir à leurs propres frais. Quant au clergé, qui ne possède rien, bien loin de lui retirer l'immunité dont il jouit, ne faut-il pas songer à lui procurer l'aisance? Les négociants payent le droit de guilde. Nulle ressource de ce côté-là. C'est l'affranchissement du peuple des campagnes qui peut seul, avec le temps, féconder les richesses de l'Etat et subvenir aux embarras du trésor; car le droit du timbre est déjà excessif; les fermes d'eau-de-vie sont la source des fortunes scandaleuses, des faillites les plus déplo-

rables, le ressort principal des vexations et de l'immoralité. Les douanes rapportent beaucoup, mais c'est un revenu variable par son essence. Enfin, les mines et salines, mieux exploitées, pourraient, à la vérité, augmenter les revenus de l'Etat; mais ce n'est point l'or qui enrichit : témoin l'Espagne, comme un autre roi Midas, réduite à la pauvreté, malgré ses galions chargés des trésors du Pérou et du Potose; c'est le travail et la rapide circulation des valeurs qui enrichissent les nations. Cette grave question nous ramène donc, comme toutes celles que nous avons traitées, au même résultat : *nécessité de la liberté individuelle*. Lorsque cette liberté sera devenue l'apanage du peuple des campagnes, les revenus de l'Etat devront nécessairement augmenter : 1° parce qu'alors ce seront les forces et les valeurs productives qui supporteront indistinctement le poids des impôts; 2° l'immunité ne sera plus aussi recherchée, et les propriétaires, une fois dispensés des fonctions de tuteurs du peuple, contribueront proportionnellement aux charges publiques, ce qui mettra le gouvernement en état de mieux salarier ses agents; 3° le mouvement de l'industrie, dégagé de toute entrave, imprimera aux capitaux une circulation plus rapide et facilitera par cela même la rentrée des impôts. Il suffira de comparer l'état intérieur des provinces allemandes avec celles de Vilna et de Pscof qui les avoisinent, celui de la Bessarabie libre avec la nouvelle Russie soumise au régime féodal, les colonies allemandes et bulgares de ces contrées avec les villages de serfs qui les entourent, pour se convain-

cre par des exemples et des contrastes palpables de la certitude du progrès inhérent à la liberté du peuple. Il ne s'agit point ici de liberté politique, il ne s'agit que de la spontanéité des actions sous une loi commune.

Une des particularités de l'existence sociale en Russie, c'est la nécessité du papier-monnaie. Sans lui, le gouvernement serait gêné dans toutes ses entreprises, les hommes privés le seraient dans toutes leurs transactions. C'est le papier-monnaie qui sert à rapprocher les plus énormes distances, à simplifier les calculs et les payements, à faire circuler les valeurs et à remplacer les opérations de change qui sont encore dans l'enfance. Catherine le Grand émit la première du papier-monnaie, et cette innovation, timide dans son principe, fut si favorablement accueillie, que les assignats se maintinrent longtemps au-dessus du pair. On payait volontiers un agio pour se procurer un signe monétaire transportable et facile à réaliser au besoin.

Mais on abusa bientôt de cette ressource si peu dispendieuse, et les assignats commencèrent à déchoir. Les guerres aggravèrent les besoins du trésor. Le ducat, sous le règne de l'empereur Paul, valait 5 roubles au lieu de 3 ; dans les premières années du règne d'Alexandre, il redescendit à 3 roubles 80 copeks, puis remonta à 5, et s'éleva toujours à proportion du discrédit des assignats, jusqu'à 12 et 13 roubles. Ce fut alors que le papier-monnaie fut déclaré dette de l'Etat, la monnaie de cuivre réduite intrinsèquement à sa va-

leur nominale et le rouble d'argent évalué à 4 roubles en assignats.

Afin de remédier à la dépréciation du papier-monnaie, on créa un conseil de surveillance des établissements de crédit composé de financiers et de négociants. Chaque année le ministre des finances présente à cette assemblée le compte rendu des opérations de crédit, l'état et le bilan des banques impériales, et de la commission d'amortissement des dettes de l'Etat, ainsi que le montant des émissions et des retraits annuels du papier-monnaie en circulation dans l'empire. Depuis dix ans, la totalité des assignats ne s'est jamais élevée au-dessus de 600 millions de roubles, et cette somme est plutôt au-dessous qu'au-dessus des besoins du commerce intérieur. Ce qui le prouve, c'est que dans toutes les provinces du centre on paye de 10 à 15 pour 100 d'agio pour se procurer du papier-monnaie en échange des espèces d'or et d'argent (1).

L'institution des banques d'emprunt et de dépôt remonte au temps de Catherine II. Ce fut, dans le principe, une œuvre de bienfaisance. Il s'agissait de doter les maisons d'enfants trouvés. M. de Betzky, promoteur de ce genre d'établissements, imagina d'y affecter des banques fondées dans les deux capitales, appelées vulgairement *lombards*. On y prête sur gage d'effets de la plus mince valeur et sur hypothèque de biens-fonds, d'après un taux d'estimation uniforme, qui n'est

(1) Le manifeste de 1839 déclare *unité monétaire* le rouble d'argent évalué à 3 r. 50 c. en assignats.

basé que sur le nombre d'habitants attachés à la glèbe et moyennant un intérêt de 5 p. 100, payable d'avance. Ces *lombards*, de même que les autres banques de l'empire, acceptent des capitaux en dépôt à 4 pour 100, avec intérêts sur intérêts à dater de la seconde année. A la banque d'emprunt de vingt ans succéda celle de huit ans, qui fut remplacée par celle de vingt-quatre ans, dont les règlements diffèrent de ceux des anciennes banques, en ce que la dette s'amortit au bout de vingt-quatre ans, intérêts et principal, moyennant un encaissement de 8 pour 100 annuels. Ces mêmes conditions ont été encore modifiées et le terme de l'extinction totale de dettes porté à trente-sept ans.

De plus, sous le règne d'Alexandre Ier, on créa une banque de commerce avec des succursales sises à Moscou, Odessa, Riga et Archangel. Elle prête aux négociants sur nantissement de maisons et marchandises, et facilite les envois de fonds par des transferts à 1/4 pour 100 d'escompte.

Une très-grande partie des terres seigneuriales de l'empire se trouve ainsi engagée dans les banques. Et voici comment ce mal nécessaire a été réduit en système : une civilisation de commande ayant envahi tout d'un coup les classes supérieures, l'ambition, ou plutôt la soif des honneurs et des jouissances factices, s'empara aussitôt de tous les esprits. Or, l'industrie et la culture ne marchèrent pas de front avec les nouveaux besoins sociaux ; tout se mouvait et se déplaçait dans les sommités pendant que le peuple demeurait stationnaire. Cette dissonance entre la consommation

et la production, aggravée par la lenteur de la circulation des capitaux, rendit la Russie tributaire de l'étranger, augmenta la disproportion entre les besoins et les fortunes et porta l'usure à un taux monstrueux. Dans une semblable phase sociale et politique, un palliatif devenait indispensable pour ralentir autant que possible la ruine des particuliers. On eut donc recours aux banques d'emprunt, qui offraient plusieurs avantages importants. En effet, l'établissement des banques servit de contre-poids et de modérateur à l'usure; il attacha les propriétaires à la fortune du gouvernement; enfin, il favorisa l'enrichissement des hommes rangés et laborieux qui spéculèrent sur l'acquisition des terres hypothéquées et parviennent encore aujourd'hui à se créer une fortune avec de minces capitaux, car ils achètent des terres en se chargeant de la dette qui les grève et les libèrent peu à peu, à force d'économie, moyennant un déboursé primitif peu considérable.

Voici maintenant le mauvais côté de ces institutions secourables. 1° Elles contribuent, plus qu'on ne pense, à diminuer la valeur des biens-fonds, car, nonobstant les conditions peu onéreuses des emprunts, une foule de propriétaires ne payent point aux termes péremptoires; le cas échéant, les banques mettent aux enchères leurs hypothèques, et n'ont intérêt à s'en défaire que pour la somme qui leur est due. Il est évident que, sous de semblables auspices, les terres ne sauraient se maintenir à leur juste valeur. 2° Ce système nuit au crédit des particuliers et paralyse les deux tiers de leurs ressources effectives, attendu qu'une terre,

engagée à la banque pour le tiers de sa valeur, ne peut plus nantir légalement d'autres emprunts, selon la teneur de la loi. Ce même inconvénient s'étend aux maisons dans les deux capitales de l'empire et à celles des autres villes qui sont hypothéquées aux bureaux de tutelle des provinces. Aussi l'industrie nationale lutte-t-elle avec désavantage contre cette masse d'obstacles légaux qui la paralysent dans ses progrès et la condamnent toujours à manquer, pour ses entreprises les plus lucratives, des capitaux nécessaires. Toutefois, il faut avouer que le manque de crédit et d'argent qui frappe de stérilité toutes les transactions sociales émane de causes diverses indépendantes de celles que nous venons de signaler.

Et d'abord le gouvernement, principal consommateur, paye mal en Russie ; non qu'il y mette de la mauvaise foi, mais par un excès de précaution et par l'abus des formes légales qui entravent toutes liquidations avec lui. En second lieu, les lois en vigueur, quant à la poursuite des débiteurs et aux faillites, sont trop indulgentes et, de plus, déloyalement exécutées. Les réclamations qui sont du ressort de la police dégénèrent en affaires litigieuses au gré de la chicane, qui les fait ressortir aux tribunaux. Et les concours que l'on institue, en cas de faillite, deviennent des gouffres qui absorbent la fortune et la vie des créanciers.

Ajoutons à ces causes destructrices de tout crédit la lenteur de la circulation, les formalités et les frais du timbre et de l'enregistrement des obligations, et nous aurons une idée complète du désarroi des fortunes en

Russie, de la pénurie des capitaux et de l'impuissance du crédit privé.

Tant que le droit des choses, *jus rerum*, empiétera sur le droit des personnes, *jus personarum*, et tant que les lois, bonnes en elles-mêmes, ne seront point confiées à des interprètes capables de les comprendre et de les appliquer, les finances de l'empire demeureront stationnaires et hors de proportion avec ses besoins. Voilà pourquoi il est plus aisé, en Russie, d'ouvrir une source nouvelle de revenus que de féconder et d'élargir celles qui existent; pourquoi l'on a trouvé moyen d'extraire du platine et des diamants des entrailles de la terre, pendant qu'on désespère de faire rentrer l'arriéré de la capitation. Tout porte cette empreinte singulière; on obtient *grâce* plus facilement que *justice;* on *donne* en Russie bien plus volontiers qu'on ne *restitue;* la charité y est mille fois plus active que la justice, parce que tout a marché trop vite, parce que *la famille*, *l'Etat* et *l'Eglise* n'y sont plus en parfaite harmonie. Le Russe devine par la pensée, mais il n'élabore pas.

De toutes les notions et réflexions que nous venons de présenter au lecteur sur les finances de l'empire de Russie, il résulte que cet empire possède moins de revenus que la France et l'Angleterre, et d'autant moins qu'il renferme plus de population et que le territoire en est plus étendu. Si quelque chose compense cette infériorité, c'est le prix moins élevé des denrées et de tous les objets que réclame un grand appareil militaire permanent. Pour conserver en Europe sa prépondérance légitimement acquise, la Russie doit tendre à

améliorer l'état de ses finances, à augmenter ses ressources pécuniaires. Mais elle ne saurait y parvenir que par deux voies différentes. La première est celle des *emprunts*, dangereuse en elle-même, parce qu'elle entraîne les Etats sur une pente imperceptible vers le gouffre sans fond de *l'insolvabilité*, qui équivaut à une *révolution*. Or, ce n'est pas tout; quand bien même on associerait le système des emprunts à un amortissement solidement combiné, de manière à rendre toute banqueroute impossible, ce système présenterait toujours l'immense inconvénient d'autoriser l'intervention de l'étranger dans les affaires intérieures de l'empire, combinaison funeste à tous les Etats, plus funeste encore pour la Russie, qui a tant à redouter la démagogie subversive du dehors, toujours ardente à la remuer jusque dans ses fondements.

Partout ailleurs, grâce au faux système de crédit, l'administration des peuples ne s'est-elle pas confondue avec la politique extérieure, enlacée dans les piéges des agioteurs sans patrie et gratuitement soumise aux influences les plus hétérogènes? De là, que de troubles, que de vaines agitations, quel pénible louvoiement entre mille écueils!

Les secrets d'Etat sont taxés, les hommes d'Etat sont ballottés par les fluctuations du cours de change, et les journalistes qui les assiégent, semblables aux prêtres imposteurs de la Grèce et de Rome, fouillent sans relâche dans les entrailles palpitantes de la société, leur victime, pour en tirer des présages menteurs, de prétendus arrêts du Destin!

La Russie, encore exempte de ce contrôle de la lie des masses, risquerait de passer par les fourches caudines, si elle s'enfonçait encore plus avant dans la voie des emprunts, dont on ne revient jamais. Or, elle a besoin de se créer des ressources nouvelles. La seconde route pour y parvenir, ce sont les perfectionnements intérieurs.. Tous doivent tendre vers un seul but, clef de l'édifice, puisqu'il n'en a pas été la base. Ce but, c'est l'affranchissement systématique *et gradué* du peuple des campagnes, que nous n'envisagerons ici que sous le point de vue financier. A mesure que cette manumission s'opérera, on verra la valeur des biens-fonds s'accroître, les provinces de steppes se peupler, les écoles publiques se remplir, les villes devenir plus industrieuses, la noblesse terrienne mieux exploiter son patrimoine, le commerce et la navigation intérieure redoubler d'activité, et, par une conséquence rigoureuse de ce progrès universel, le revenu de l'Etat s'élever à 50 pour 100 au-dessus du taux actuel.

Alors le gouvernement, mis à portée de mieux rétribuer ses agents, pourrait se livrer aux améliorations de détail, qui maintenant échouent le plus souvent, parce qu'elles exigent de fortes avances et des mains habiles et pures, capables de faire fructifier le talent qu'on leur confie. Mais, s'écriera-t-on, le remède ne serait-il pas pire que le mal ? Ne risquerait-on pas de bouleverser le pays en voulant enrichir le trésor? Oui, à côté des cimes les plus majestueuses s'ouvrent des abîmes profonds. Est-ce un motif, pour marcher à l'aventure, pour se perdre dans un dédale d'embarras

financiers chaque jour plus inextricables, et se faire illusion sur l'avenir qui s'approche, parce que l'on ne peut plus reculer sur le chemin du développement politique et social?...

La richesse *morte* ou *brute* réside dans les ressources *naturelles* d'un pays quelconque. On l'exploite, mais on ne saurait la créer. Quant à la richesse active, c'est le résultat *du travail;* et le travail est un fruit de la *liberté individuelle.* Voilà pourquoi tous les perfectionnements en matière de finances viendront toujours échouer contre le servage, qui exclut en général l'émulation des facultés et des forces productives, le jeu des organes du corps politique. En Russie, plus que partout ailleurs, le système du servage nuit au progrès social, parce qu'il met obstacle à l'égale répartition des habitants sur la surface du territoire russe. Or, cette répartition, fruit de la liberté, peut seule exploiter les ressources variées d'un empire tellement vaste, qu'il renferme une longue série de climats divers. La liberté irait d'une main pêcher dans les parages de la mer Blanche, de l'autre elle cultiverait les vignobles et les oliviers de la Tauride, que d'imbéciles Tartares ne savent point faire fructifier. On la verrait s'enfoncer dans les cavités des monts Ourals, arracher les métaux précieux du sein de la terre; au sud-est franchir le Caucase et féconder les riches contrées qui aboutissent à l'Araxe. On la verrait surtout improviser une marine marchande, pénétrer dans l'Asie centrale par la mer Caspienne et rapporter à la Russie des bénéfices immenses qui réagiraient sur le trésor de l'État.

Que si l'on veut rester stationnaire, la thèse change. Il ne peut exister de ressources pour les finances de l'État que dans les réductions en grand, dans les résultats d'une stricte économie qui place l'échafaudage au juste niveau de l'édifice. Qu'on cesse de se faire illusion sur des progrès compatibles avec l'immobilité.

Aujourd'hui, on semble attacher beaucoup de prix et d'avenir aux développements subits de l'industrie manufacturière. Mais n'est-ce pas là une chimère, un contre-sens politique sans la liberté individuelle, qui place chacun selon ses goûts, ses besoins et ses facultés ? Tant que la Russie renferme encore de vastes déserts incultes, pourquoi s'obstinerait-on à intervertir l'ordre naturel des choses en multipliant par groupes impurs les manufactures, uniquement parce que le système d'adhésion à la glèbe s'oppose aux migrations des masses? A quoi bon toutes ces fourmilières effervescentes tant qu'il y a place sur le sol russe pour tous les habitants? Dira-t-on que l'industrie manufacturière tend à supprimer le tribut onéreux que nous payons à l'étranger?...

Mais si ce genre d'insdutrie est préjudiciable à l'agriculture, ne perd-on pas en produits bruts ce que l'on croit gagner en rivalisant avec les fabriques du dehors? Se bercerait-on du fol espoir de faire constamment pencher la balance du commerce à l'avantage de la Russie, en sorte que les étrangers achètent et exportent le bois, le fer, le chanvre, le lin, le blé, la potasse, le miel, le suif, les peaux et les laines de l'empire, sans rien lui faire accepter en échange ? Ce sont de ces mé-

prises qu'il faut abandonner aux *Tableaux comparatifs des exportations et importations*, pompeuses fictions dont on amuse la crédulité des bonnes gens. D'ailleurs, en admettant, ce qui n'est nullement prouvé, que l'industrie manufacturière indigène rapporte au pays des bénéfices réels, il suffirait d'une seule considération pour arrêter le gouvernement dans sa marche promotrice des manufactures : c'est la crainte de propager parmi le peuple l'existence *prolétaire* et par conséquent *l'immoralité*.

La force vitale de la Russie réside tout entière dans les traditions *du foyer domestique* et *de l'autel*. Or, il n'est rien qui détache plus promptement de l'un et de l'autre que la vie manufacturière. Elle tend à ravaler l'homme à la condition de machine ; elle le rend nécessairement moins religieux que le laboureur ; car ce dernier se sent constamment sous l'influence de la cause première ; lorsque ses travaux prospèrent, il est reconnaissant envers Dieu ; lorsqu'au contraire ils trompent ses espérances, c'est encore sous la main de Dieu seul que le laboureur s'humilie et pratique la résignation. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrier. Esclave des besoins factices, des caprices de la mode et des fluctuations du négoce, cet homme-machine s'endurcit, parce qu'il n'aperçoit pas immédiatement la main de Dieu dans les calamités qui le frappent. Heureux, il se livre aux jouissances grossières ; malheureux, il s'en prend à tout le monde, parce que son genre de vie l'a dépouillé de ses croyances et de ses souvenirs. Les vérités que nous exposons ici rationnellement ne sont,

hélas! que trop confirmées par de lamentables exemples, tels que nous en fournissent la Belgique, l'Angleterre et plusieurs provinces d'Allemagne et de France. Qu'y a-t-il dans cette existence purement artificielle et par conséquent orageuse qui soit digne d'envie ou d'admiration?

Encore si une impérieuse nécessité forçait la Russie de recourir à de pareils expédients. Mais c'est le contraire : un horizon sans limite se déploie de toutes parts à nos regards étonnés! Tout sollicite la nation à prendre possession de son vaste patrimoine, à y répandre la culture et la vie, la sécurité et la foi. A quoi sert d'anticiper sur des phases sociales qui ne sont point venues, et de contrarier le cours visiblement tracé des développements providentiels?

Concluons de tout ce qui a été dit que les finances de la Russie, solidement assises sur une base matérielle immense, quoique peu explorée, ont besoin pour fleurir du concours de la législation fondamentale. Les envisager isolément, ce serait se perdre dans un labyrinthe de mécomptes et d'erreurs. Pécuniairement, la Russie se trouve dans l'heureuse impuissance d'entreprendre des guerres lointaines. Mais elle peut tripler un jour ses ressources en effaçant progressivement le système de servage.

Car la masse laborieuse des contribuables payerait amplement au trésor le prix de sa liberté. La classe des propriétaires nobles et privilégiés, libres enfin à leur tour de toute solidarité pour leurs vassaux attachés à la glèbe, verraient cette glèbe qui leur appar-

tient rapidement monter en valeur; ils devraient et pourraient, sans se ruiner, porter leur contingent dans les caisses publiques, et contribuer ainsi à la richesse et à la splendeur de leur patrie. Cette modification essentielle des rapports sociaux ne manquerait pas d'exercer une influence salutaire sur les autres classes de la population. Les marchands, les bourgeois des villes, les petits cultivateurs, le clergé des campagnes, puiseraient de nouveaux moyens de subsistance dans le mouvement général imprimé à la prospérité publique. Enfin le pouvoir suprême, chargé il est vrai d'une tâche immense, celle de gouverner immédiatement cinquante millions d'hommes, verrait ses moyens s'accroître à proportion.

Telles sont nos prévisions, fondées sur l'analyse des faits les plus notoires. Si nous n'avons pas pu pénétrer plus avant dans les détails de l'administration des finances, si nos chiffres sont maigres et peu exacts, du moins avons-nous soigneusement évité, dans ce chapitre, d'induire en erreur ceux qui nous liront par des renseignements produits avec emphase et pris au hasard dans les statistiques du jour.

CHAPITRE VII.

Le peuple, l'armée et la marine.

Nous ne saurions tracer à nos lecteurs d'esquisse plus fidèle du caractère du peuple russe qu'en rapportant ici un fragment sur ce sujet, qui fut inséré il y a quelques années dans un almanach littéraire de la Russie méridionale. Ce morceau, plein de vérité, nous servira de thème et fournira matière à de plus amples méditations :

« Quoi de plus intéressant pour un esprit supérieur
« étranger aux misérables passions et aux préjugés
« qui aveuglent communément les voyageurs occupés
« à parcourir la Russie; quoi de plus intéressant que
« d'observer la nationalité de ce peuple sous ses diffé-
« rents points de vue? Depuis Archangel jusqu'à l'em-
« bouchure du Danube, des bords de la fière Vistule
« jusqu'aux îles Kourilles, le peuple russe, semblable à
« un fleuve majestueux, vivifie la neuvième partie du
« globe.

« Le paysan de la grande Russie (car il ne faut pas
« confondre avec lui le peuple des provinces conquises),
« le paysan russe, en un mot, est l'énergie personnifiée
« sous la forme humaine; robuste, agile, intelligent, pos-
« sédant le don de la parole, enjoué et railleur, il joint à
« ces qualités l'amour du travail, des habitudes indus-
« trieuses, un esprit entreprenant secondé par un corps

« aguerri aux privations et aux fatigues ; enfin une in-
« trépidité poussée jusqu'à l'insouciance et au mépris
« de tous les dangers. Parlant une langue riche, flexi-
« ble et sonore, l'homme du peuple en Russie aime
« les récits, la musique et la poésie ; ses chansons na-
« tionales respirent tour à tour la mélancolie et le
« plaisir. L'âpreté du climat entretient dans le peuple
« russe ce penchant pour les liqueurs spiritueuses, qui
« souvent le dégrade, l'appauvrit et lui enlève le fruit
« de sa prodigieuse activité. Malgré sa gaieté et son goût
« pour la plaisanterie, le paysan russe est très-enclin
« aux émotions religieuses ; il est fervent sans fana-
« tisme et sectaire avec tolérance. C'est une vaste mois-
« son ondoyante en tous sens au souffle divers de
« l'esprit, et qui appelle la main de l'ouvrier. Les
« superstitions populaires en Russie (et où n'y en a-t-il
« pas ?) n'ont rien d'exclusif et de sombre. Plus on étu-
« die cette grande nation et sa séve vigoureuse, plus
« on se persuade que le caractère russe dans sa pureté
« native est un heureux mélange du génie asiatique et
« de l'esprit européen, merveilleusement confondus
« et associés ensemble. L'Asie a légué aux Russo-Slaves
« sa nonchalance morale, son obéissance au pouvoir,
« et un certain esprit de résignation majestueuse et
« calme dont l'élément chrétien dégénère parfois en
« fatalisme oriental. L'Europe à son tour se manifeste
« en eux par une surabondance d'audace et d'activité,
« *audax Japheti genus*, une promptitude à imiter,
« une sociabilité légère, et cet instinct de commerce et
« d'industrie qui les porte à deviner les combinaisons

celle de ses maîtres. Pourquoi la femme en tout pays est-elle plus dissimulée, plus artificieuse que l'homme ? C'est à cause de son assujettissement. Avec une dose de liberté qui dissipe la crainte et féconde les idées, le paysan russe abjurera sans effort la ruse et la fraude; il s'adonnera moins à l'ivrognerie, parce qu'il ne recherchera plus l'oubli du présent. Les voyageurs se récrient tous sur la duplicité des Asiatiques, et ce n'est pourtant point un défaut inhérent à la race; ôtez le pouvoir arbitraire et la pénurie des connaissances qui absorbent les facultés dans une seule pensée habituelle, aussitôt l'Asiatique deviendra moins méticuleux, moins trompeur; il en est de même du paysan russe. L'attrait de la liberté et de la propriété, joint à une éducation telle que sa condition la réclame, peut encore détruire en lui bien des mauvais penchants. S'en prendre à une nation des expédients souvent défectueux que l'instinct de conservation lui suggère, c'est se montrer aussi peu judicieux que peu équitable. C'est comme si l'on reprochait à l'habitant du Nord ses vêtements de fourrure et ses bains de vapeurs.

Quoi qu'il en soit, essayons de remonter vers le passé, indiquons certaines époques, et voyons comment le peuple russe s'est formé à l'école de la Providence, sous le sceptre du pouvoir et le fléau des vicissitudes qui l'ont éprouvé.

La guerre signalée par des invasions et des conquêtes a enfanté la servitude à toutes les époques de la vie expiatoire du genre humain. La Russie ne pouvait faire exception à cette loi pénale, universelle. Tra-

versée en tout sens par des peuplades barbares et belliqueuses, il était naturel qu'elle subît de fréquentes vicissitudes au détriment des nations paisibles qui s'étaient fixées peu à peu dans les vastes régions situées entre l'Oural et la Vistule, la Baltique et le Pont-Euxin. Depuis le neuvième siècle de l'ère chrétienne, où commence l'ère historique de la Russie, nous la voyons tour à tour ravagée ou envahie par les Peschenègues et les Waraigues du Nord. S'il est vrai que la liberté a coutume de se réfugier dans les montagnes, les plaines de Russie ont été nécessairement, dès les temps les plus reculés, le théâtre de la servitude, sous toutes ses phases, parce qu'il existe toujours, et parmi tous les peuples, une portion d'hommes paisibles qui s'attachent au sol par leurs travaux, *qui finissent par en hériter*, selon la parole infaillible de l'Evangile, et cherchent un abri contre les orages politiques sous le bouclier du fort et du conquérant. D'ailleurs l'élément asiatique qui entre dans la composition de la race russo-slave a certainement contribué a prédisposer au repos et à l'obéissance une partie des indigènes fatigués d'invasions et d'émigrations. Sans remonter aux époques fabuleuses dont l'influence sur le présent peut être considérée comme nulle, qu'il nous suffise d'indiquer certains faits empruntés aux annales et aux lois du pays. Et d'abord, sous les descendants de Wladimir, on rencontre partout dans les chroniques la dénomination de *kholop*, serf. Le code de Yaroslan le Grand, fils de saint Wladimir, qui date du onzième siècle, est tout empreint de féodalité. Il statue des amendes pour

les voies de fait, en distinguant les serfs des hommes libres, et décrète le combat judiciaire ou *jugement de Dieu*, entre concitoyens, selon la bizarre coutume du moyen âge. Pendant 220 ans que dura la domination des Tartares, le peuple russe, quoique moins opprimé par eux que les grands, aspira et s'habitua insensiblement au patronage des grands propriétaires, princes apanagés, issus de Wladimir, et à celui des boyards. Toutefois il conserva toujours, dans ces temps de trouble et de dissensions intestines, la faculté locomotive. Les paysans maltraités par leurs maîtres pouvaient changer de domicile à une certaine époque de l'année, et se placer sous une suzeraineté de leur choix. On désignait les contrats de servage par un terme tout particulier, *zakabalite ;* l'asservissement était volontaire, souvent à vie lorsque le terme n'en avait pas été fixé ; mais sous Jean IV, surnommé *le Terrible,* les droits des seigneurs féodaux furent corroborés par les dispositions du *soudebnik,* ou code promulgué par ce prince en 1550. Le législateur décerne des peines rigoureuses contre ceux qui s'approprient les serfs appartenant à autrui ; il exempte de la condition du servage les *tionnes* ou anciens des villages, ainsi que les enfants de serfs nés avant l'asservissement de leurs parents. Ces dispositions attestent la haute antiquité du servage en Russie et son origine toute féodale. Néanmoins il y eut de tout temps des cultivateurs libres, et ceux qui ne l'étaient pas conservèrent toujours la faculté, bien que restreinte, de changer de domicile à certaines époques, ce qui rendait leur condition plus

supportable. Il était réservé à Godounof et à Pierre le Grand de reconstituer le servage dans son acception la plus étendue. Frappé des imperfections de la police intérieure, qui ne parvenait point à réprimer le vagabondage, Pierre, ce réformateur impérieux, essaya de rétablir l'ordre public aux dépens de la liberté individuelle. Il publia des édits sévères pour fixer irrévocablement les paysans dans leurs demeures, et sa parole formidable, pareille au souffle de l'aquilon qui glace subitement les vagues déchaînées, attacha au sol tous ses innombrables sujets. Certes, une réforme de cette nature s'accordait mal avec ses travaux civilisateurs ; elle est peu digne d'un si grand génie, mais, pour la mieux concevoir, il importe de se rappeler qu'à cette même époque toutes les classes de la société, nobles, prêtres, courtisans, guerriers et marchands, étaient esclaves du tsar, passibles de peines infamantes, soumis, leur vie durant, aux moindres caprices du pouvoir. Il se peut donc que Pierre le Grand, s'appuyant sur ce fait-principe, selon lui, ait jugé non-seulement utile, mais juste, de faire subir la commune loi au peuple des campagnes en le plaçant sous la dépendance immédiate des grands qu'il considérait comme ses vassaux. C'était employer le même ciment pour lier entre elles toutes les parties de la pyramide depuis sa base jusqu'au sommet.

Quoi qu'il en soit, voilà la clef de tous les contrastes que la Russie étale aux regards de l'observateur éclairé. Le peuple avance dans la carrière du progrès social, en dépit des lois qui le lui interdisent, en le favorisant parmi les classes supérieures. Au surplus,

Pierre Ier avait sous les yeux la Pologne, où la condition du paysan était encore plus déplorable. Quinze florins ou trois lots déposés sur la tombe de l'esclave mort à la suite des mauvais traitements de son maître, suffisaient pour absoudre ce dernier du crime d'homicide. D'un autre côté, la petite Russie, qui s'était réunie à la Moscovie sous le règne du tsar Alexis, père de Pierre le Grand, présentait le spectacle d'une licence effrénée, entretenue par le genre de vie aventureux des Cosaques. Ce n'était pas là de quoi séduire l'autocrate; il se jeta donc, par instinct de domination, dans l'extrême opposé, sans attenter toutefois aux libertés de la petite Russie, acquisition trop récente encore, trop remuante et trop guerrière pour la ployer au même joug. Catherine II, malgré ses idées philosophiques, continua l'œuvre dans le même sens et détruisit d'un seul coup les libertés de la petite Russie, en y introduisant le recensement, la capitation et le servage. Les théories influèrent peu sur les résolutions de cette femme extraordinaire.

Nous avons fait observer ci-dessus que le système du servage en Pologne était poussé jusqu'à un excès monstrueux. Tour à tour cause et résultat de l'abrutissement du peuple, nous voyons ce régime oppressif fidèlement introduit dans les provinces allemandes, limitrophes de la Baltique. En Courlande, en Livonie et en Esthonie, les fiers descendants des chevaliers porte-glaives appesantissaient sur leurs vasseaux, Esthoniens, Samogitiens et Lettois, une main de fer. Le peuple indigène, défiguré par les stigmates de la ser-

vitude, y était plongé dans une profonde torpeur morale, dont il n'a commencé à sortir que sous le règne de l'empereur Alexandre. Reportons maintenant notre attention sur le peuple de la grande Russie. Comment se fait-il que, soumis comme ses voisins au régime dégradant d'adhésion à la glèbe, il se soit conservé plus laborieux, plus entreprenant, plus énergique, en un mot plus au-dessus de sa destinée que le paysan polonais, lettois, esthonien ou lithuanien ? Ne serait-ce point parce que le servage, comme toute institution sociale bonne ou mauvaise, est *effet* et *cause* en même temps ? Certes, plus on étudie le phénomène que nous venons de signaler à nos lecteurs, plus on se persuade que, si le plus souvent ce sont les institutions qui font les peuples, on peut également affirmer que les peuples font leurs institutions, ou du moins les modifient par une puissante réaction du caractère national sur le gouvernement et des mœurs sur les lois. Aussi le voyageur réfléchi est-il moins surpris, moins affligé, de rencontrer des serfs en Pologne ou en Lithuanie que lorsque, arrivé dans les vastes provinces du centre de l'empire, il y rencontre à chaque pas des villages alignés et peuplés, des routes encombrées de longues files de chariots chargés de marchandises, de larges fleuves et des canaux hérissés de barques et de radeaux qui se croisent, enfin des caravanes nombreuses d'artisans, qui s'en vont gaiement à pied à deux et trois mille verstes de leurs demeures chercher du travail et du pain pour leurs familles, toujours animés de ce mâle courage qui exploite la terre en regardant le ciel.

Alors on se demande comment ce peuple si libre par la pensée, si richement doué d'une volonté créatrice, est déchu de sa prérogative naturelle, ou plutôt comment il a pu demeurer ce qu'il est, au mépris des lois et des traditions qui le condamnent à une perpétuelle minorité sous la tutelle des propriétaires fonciers... L'industrie des paysans russes, leur activité mercantile, leurs pèlerinages ouvriers, leur esprit d'association et d'administration communale protestent hautement contre les entraves que les lois opposent au libre exercice de leurs facultés intellectuelles !... En effet, cette nation ingénieuse et vaillante, hospitalière et sociable, féconde en ressources et néanmoins exempte de besoins factices, est mûre pour la liberté individuelle. On pourrait la lui octroyer sans danger, si son éducation religieuse était moins arriérée et s'il était possible, en l'émancipant, de fournir assez de prêtres et de magistrats pour la guider dans sa nouvelle carrière. Au premier degré, le régime rural et communal des paysans de la grande Russie offre une base large et solide au législateur. Les starostes ou anciens des villages, élus à terme par la commune, gèrent les intérêts et règlent les charges des habitants. S'agit-il de recueillir l'impôt, d'acquitter les redevances seigneuriales, d'effectuer le recrutement d'après une répartition équitable entre les familles, de tirer au sort pour ceux dont le tour est venu de servir dans les armées, toutes ces fonctions vitales s'opèrent avec régularité par le ministère des anciens. Dans les conjonctures extraordinaires, ce sont eux qui convoquent

les assemblées générales. On les tient d'ordinaire dans une *maison commune*, qui souvent est le relais de postes et le lieu de détention des forçats ou prévenus que l'on transporte vers les chefs-lieux de la province. Ces assemblées sont parfois tumultueuses; mais l'éloquence des vieillards, assaisonnée d'allégories, de proverbes, d'allusions piquantes, y domine et finit presque toujours par l'emporter sur les résistances partielles. — Une plaisanterie y résout les plus grandes difficultés. C'est là que l'on peut étudier le génie de la nation dans sa pureté originaire, et la sagesse traditionnelle dans toute sa naïveté. La décision par le sort, là où s'arrête la sagacité humaine, est un des expédients favoris des paysans occupés à délibérer sur leurs intérêts. On tire au sort pour désigner une recrue, faire mouvoir des chevaux de poste ou décerner des fonctions publiques. Dans les questions qui ne comportent point la solution par le sort, les antécédents, les proverbes et les sentences servent de levier et de régulateur. Nous allons citer quelques maximes de cette sagesse populaire, monnaie courante de l'ordre social en Russie : *Nul n'est puni sans jugement;* cet axiome est dans la bouche de tout le monde. *La pauvreté n'est point un vice;* encore un mot que le peuple russe place volontiers dans ses discours : *Vèk jivi, vèk outchis, tant que tu vivras, tu apprendras. Une prière à Dieu, comme un service au tzar, n'est jamais perdue.* Les paysans désignent les jeunes gens présomptueux sous le nom de *suceurs de lait, molokossos*, et leur imposent silence, en appuyant sur les droits de la

vieillesse et sur le devoir de se soumettre aux arrêts de la commune. Dans les contrariétés de la vie, ils ont coutume d'alléguer la volonté de Dieu et la destinée de l'homme, *écrite sur son berceau.* Ils revendiquent une entière liberté dans les discours, les récits et les opinions énoncées de vive voix, ce qu'ils expriment par le proverbe suivant : *N'écoute pas ce qui te déplaît, mais n'empêche personne de mentir.* Enfin ils repoussent unanimement les suggestions de la peur par ces paroles qu'ils profèrent gaiement en affrontant les plus grands dangers : *Né boss, ne crains rien,* formule pour ainsi dire magique, que les étrangers ont retenue à force de l'entendre résonner à leurs oreilles, lorsqu'il y allait de la vie ou de la mort...

Sous le rapport de la diversité des idiomes et des races, le peuple russe se divise en Grands Russiens, Malorussiens, Russes du Nord, Sibériens et indigènes, Russes de la Lithuanie. Nous avons déjà signalé plus haut les nuances de mœurs et de langage qui les distinguent. C'est la race laborieuse par excellence qui est parvenue à dominer toutes les autres. Le Wolga, ce fleuve le plus majestueux de tous ceux que l'Europe enserre, nourrit et vivifie une population énergique, qui n'a jamais cessé depuis plusieurs siècles de s'élancer de ses rives pour aller exploiter et peupler les régions du vaste empire qui s'agrandit sous leurs pas. Autour de ce noyau plein de séve et de vie s'agglomèrent les races adoptées : ce sont les Malorussiens, les Cosaques du Don, de l'Oural et du Caucase, ainsi que les colonies russes du midi et du septentrion. Non-

obstant, les sévères restrictions du servage, les émigrations du centre se dirigent de préférence vers le sud, où les attirent la douceur relative du climat et l'espoir de la liberté. Ces émigrations ont toujours existé. Au début de la dernière guerre avec la Turquie, lorsque l'empereur Nicolas passa le Danube à la tête de son armée, les bateliers qui montaient la chaloupe impériale étaient tous descendants de réfugiés russes, établis sur la rive droite du fleuve. La Bessarabie entre le Poutr et le Dniestre regorge d'émigrés russes, dont le nombre s'accroît tous les ans en dépit des lois prohibitives. Plus d'une fois, le gouvernement a essayé de concilier le droit strict avec les ménagements que l'humanité réclame. En 1828, on accorda le bénéfice de la prescription légale à tous ceux qui, jusqu'à cette époque, avaient déserté leurs maîtres et leurs domiciles pour se fixer dans les steppes de la Russie méridionale. Par delà cette ligne de démarcation tracée, tout fuyard est déclaré sujet à restitution, et ceux qui l'accueillent sont passibles des peines les plus rigoureuses. Eh bien! malgré ces précautions d'une autorité absolue, les émigrations se poursuivent sourdement. Réprimer un entraînement invincible parce qu'il est fort et légitime, c'est chose impossible. Non-seulement le soleil et la liberté attirent vers le sud les hardis habitants de la grande Russie; le servage les en chasse, et qui le croirait? dans plusieurs provinces, c'est le manque de terres labourables qui les force à s'expatrier. Oui, dans ces vastes plaines de la Russie centrale, la population n'est point également répartie

sur la surface du sol. Loin de là, elle y est groupée au gré de la grande propriété, et cela de telle sorte qu'il y a des cantons où une famille de cultivateurs dispose à peine d'une décétine et demie ou de trois à quatre arpents. Or, c'est trop peu sous un ciel rigoureux, dans des régions souvent peu fertiles et sous l'influence d'un hiver de six mois qui gêne excessivement la culture, limitée par le système des jachères et le régime féodal. En voilà, ce nous semble, plus qu'il n'en faut pour déterminer toute nation entreprenante à déserter ses foyers et ses souvenirs. Le soleil et la liberté d'une part; de l'autre, l'hiver, le servage et le manque de terre, sans compter les délits individuels, l'horreur du recrutement et le goût des aventures, tout cela nécessite et alimente en Russie le reflux des populations du nord au midi.

Sous le rapport des classifications purement sociales, les paysans russes appartiennent à quatre catégories distinctes, qui sont : 1° les vassaux de la couronne ; 2° ceux des apanages de la famille impériale ; 3° les vassaux ou serfs de la noblesse ; 4° les *odnodvortzy*, *einsirüjzluw*, ou paysans libres. Ces divers régimes établissent de notables différences dans la condition du peuple des campagnes.

Les vassaux de la couronne, partout où la terre ne leur manque pas, de même que sur les points accessibles à la navigation intérieure des fleuves et canaux, sont dans un état prospère, non qu'ils soient mieux gouvernés que les vassaux des seigneurs, mais parce qu'ils sont moins gouvernés. Exempts des corvées hebdoma-

daires et soumis à une redevance en argent, ils obtiennent aisément la permission de s'absenter pour vaquer aux diverses branches d'industrie. Leurs courses rapportent de quoi faire face aux exactions des préposés subalternes, contre lesquels, au reste, il y a recours plus haut. Cette classe nombreuse de paysans des domaines se croit libre ; or, l'idée du bonheur vaut bien pour l'homme la réalité.

Quant aux vassaux des apanages, qui ne forment au total qu'une population d'un million deux cent mille individus des deux sexes disséminés en diverses régions, l'administration spéciale qui les régit a fait, sous ce règne, des progrès aussi rapides que satisfaisants. Les magasins de réserve, les caisses d'épargne, l'extension de la culture et surtout la création d'une pépinière centrale de maîtres d'école préposés futurs des écoles de village, l'ensemble de ces améliorations salutaires, y compris un institut d'agriculture pratique, promet aux paysans des apanages un avenir solidement heureux. Et si jamais ce système d'innovations bienfaisantes vient à embrasser la totalité des domaines de l'Etat, l'œuvre de l'affranchissement du peuple russe, ainsi préparée par des acheminements internes, se consommera sans secousse comme sans effort.

Cependant le tableau de la situation des vassaux de la noblesse est plus sombre, et les teintes en sont plus claires ou plus rembrunies, selon qu'on envisage l'état des paysans appartenant aux grands propriétaires, ou bien celui des serfs de la petite propriété. Les premiers sont le plus souvent dans une condition tolérable

ble qui diffère peu de celle des vassaux de la couronne. Exempts des corvées hebdomadaires que la loi porte jusqu'à trois jours par semaine, les vassaux des Schérémétcff, des Bezborodko, des Roumiantzof, des Worontzow, des Soltykoff, des Galitzine, des Apraksine, des Schakhorskoï, des Razaumoffsky, des Béloselsky, des Boriatinsky et des Narichkine, ces paysans, dis-je, disposent de leur temps et de leurs facultés, jouissent d'une protection efficace et recueillent tous les avantages d'un régime à peu près patriarcal. Aussi voit-on parmi eux beaucoup d'aisance, d'industrie et de prospérité. Les exceptions sont rares, et, s'il y en a, c'est qu'un luxe effréné ruine parfois les plus grands seigneurs et les force de recourir à des expédients funestes pour leurs vassaux. Quant aux malheureux paysans, patrimoine de la petite noblesse, leur sort est digne de pitié. Leurs maîtres, pauvres et hautains, vaniteux et avides de jouissances, font peser sur leurs têtes toutes les rigueurs de la servitude et se dégradent eux-mêmes en les dégradant. Sous de tels seigneurs, les corvées sont accablantes, les exactions arbitraires, les châtiments immodérés. Les manoirs seigneuriaux regorgent de domestiques des deux sexes, enlevés à leurs familles et à la vie agricole, selon le caprice du maître et de la maîtresse du village. Source impure de désordre, de misère et d'abrutissement, cette domesticité nombreuse est un fléau pour l'Etat; c'est une vermine qui dévore à son tour la tyrannie qui l'a engendrée ! Ainsi s'expient toutes les injustices ; car, dans le gouvernement de la Providence, il n'y a pas lieu à impunité. Fréquemment l'autorité

s'interpose entre les maîtres et leurs serfs, place la propriété sous tutelle et met en jugement les prévaricateurs. Mais ces exemples répressifs de la licence ne sont provoqués que par l'énormité du mal. Maintes fois l'autorité arrive trop tard, et l'humanité, foulée aux pieds par un maître intraitable, a déjà lavé l'outrage dans le sang de l'oppresseur obscur. Aujourd'hui, ces avertissements venus d'en bas sont devenus plus rares; et, dans les provinces du centre de l'empire, on a vu déjà plus d'une fois l'opposition aux exigences les plus légitimes partir des masses et frustrer les propriétaires de leur revenu. Dans ces contrées, le peuple n'est pas toujours également docile. Moins endurant surtout que celui des provinces polonaises, il répugne singulièrement au service personnel et préfère le régime de la redevance pécuniaire ou *obrok*. Les terres cultivées par les paysans se transmettent dans les familles de père en fils, ce qui les affermit dans l'opinion que ces terres leur appartiennent. Ailleurs, là où le sol est ingrat, les habitants souffrent encore plus impatiemment le joug du servage, parce que ce régime les gêne dans toutes leurs entreprises, soit qu'ils exercent des métiers ou fassent les colporteurs, soit qu'ils s'adonnent à la navigation intérieure des fleuves et canaux.

Partout l'ombre du maître les poursuit, et ce maître, dont les idées sont d'ordinaire aussi restreintes que sa fortune, voit dans son serf une portion inaliénable de son existence, et la revendique à la rigueur en toute occasion. Là gît la grande opposition à l'affranchissement du peuple, car les grands seigneurs

n'y perdraient rien, au lieu que les petits gentilshommes seraient détrônés et ruinés sans retour dans toutes les contrées où la terre qui leur resterait a, jusqu'à présent, peu de valeur.

Ce sont encore ces petits propriétaires, soutenus par les employés subalternes, qui maintiennent, au mépris des prohibitions légales, l'usage hideux de vendre individuellement les serfs. On élude les dispositions de la loi, qui ne reconnaît ces ventes que sous la clause expresse d'aliénation territoriale, et l'on aggrave par cette pratique monstrueuse les inconvénients du servage qui tendent à s'adoucir. Au surplus, le bienfait des affranchissements découle de la grande propriété. C'est elle qui, tous les ans, rend à la liberté quelques milliers d'individus que les petits propriétaires retiendraient soigneusement dans la servitude. Enfin, si jamais le pouvoir suprême met la main à l'œuvre, certes il ne trouvera de coopération à ses vues que parmi les grands. Ceux même, dans cette classe, qui répugnent encore à l'idée d'une émancipation définitive, sont influencés par la crainte légitime d'un bouleversement général.

De semblables terreurs sont fondées, mais on se les exagère le plus souvent. Des établissements modèles de communes affranchies, sagement combinés par l'autorité suprême, trouveraient bientôt des imitateurs parmi les nobles, pourvu que le fait palpable de leur existence placé sous les yeux de tous, pendant quelques années, les convainquît que cette innovation, loin d'entraîner la ruine des propriétaires, consolide leur

fortune et diminue les embarras d'administration. Avec une masse de propriétaires plus éclairés, pourquoi l'émancipation ne s'accomplirait-elle pas en Russie comme nous l'avons vue s'accomplir dans les provinces de la Baltique, sous le règne et sous les auspices paternels de l'empereur Alexandre ? Là, le peuple des campagnes n'était point au niveau de la liberté qu'on lui destinait. Inférieur en tous points au paysan russe, le paysan esthonien, courlandais ou lettois, n'avait sur lui qu'un seul avantage : *l'instruction religieuse.* Les nobles du pays, à l'exception de quelques opposants aveuglés par de vieux préjugés, comprirent généralement que leur tâche se réduisait à concilier leurs intérêts légitimes avec les vues arrêtées du pouvoir.

Non seulement ils s'exécutèrent de bonne grâce, mais aussi, mettant de concert la main à l'œuvre, ils s'entendirent pour maintenir les conditions de fermage, la main-d'œuvre et les redevances à un taux parfaitement égal pour tous. Les paysans, ainsi contenus dans de justes bornes, n'eurent garde d'abuser de la liberté, qui d'ailleurs ne leur fut octroyée que graduellement dans un cycle de quatorze ans, tracé par le législateur. Eh bien ! ce peuple ainsi émancipé sans secousse n'est, pour le Russe des provinces du centre, qu'un objet de dédain et de sarcasme. Ce dernier, quoique serf, regarde en pitié les habitants des provinces allemandes et les toise fièrement du haut de sa supériorité mentale et industrielle.

En effet, quel phénomène bizarre en politique que

cette anomalie en vertu de laquelle la nation conquérante et dominatrice ébranle tout autour d'elle et demeure immobile, jouit du sentiment de sa prépondérance sans se l'appliquer à elle-même et voile son état de servitude sociale d'une vaste auréole de gloire et de liberté! La Bessarabie participe à ces avantages; l'empereur Nicolas vient d'accorder aux paysans moldaves de nouveaux droits qui achèvent de les affranchir civilement (1).

Nous ne pénétrerons pas plus avant dans ce vaste champ de réflexions réservées à l'homme d'Etat et qui ne sont plus du domaine de l'histoire.

Les *odnodvortzy*, ou cultivateurs libres, sont peu nombreux en Russie. Il est des provinces où la disette de terres labourables les réduit à un état voisin de la misère et souvent pire que celui des serfs de la couronne et des particuliers. Dans les pays reconquis sur la Pologne, la classe nombreuse des *schliakhtès* correspond aux odnodvortzy de Russie, avec la seule différence que les schliakhtes s'arrogent la noblesse et se consolent ainsi de leur extrême pauvreté. On sait de reste que ces nobles prolétaires jouaient un rôle dans les destinées de l'ancienne Pologne et vendaient périodiquement aux magnats leur *veto* séditieux. Sous le régime russe, ils n'ont plus droit de suffrage aux assemblées électorales; et depuis que leur humeur inquiète s'est de nouveau manifestée en 1830 (car les

(1) Depuis environ un siècle, le peuple moldo-valaque jouissait d'une liberté limitée qui lui fut octroyée par le prince, le clergé et les boyards du pays.

schliakhtes coururent en foule se ranger sous les bannières des Dwernitzky, des Sobansky et autres insurgés), un oukase les a contraints de prouver leur extraction noble dans le plus bref délai, ou, à défaut de titres valables, les a tous replacés dans la catégorie des francs cultivateurs, sujets à la capitation et au recrutement. Que si, en leur conservant les prérogatives de la noblesse, on eût alors accordé la liberté individuelle, fût-elle limitée, aux simples paysans de ces contrées restées fidèles à leur souverain et à leur culte, c'en était fait pour jamais des espérances de l'aristocratie polonaise et de ses projets hostiles envers la Russie. Mais on s'est borné à punir la rébellion sans récompenser la fidélité.

Après avoir ainsi passé en revue les diverses classes du peuple en Russie, l'affinité du sujet nous ramène aux Cosaques, peuplade libre et guerrière, milice industrieuse en temps de paix, formidable à la guerre, qui forme un chaînon de nature mixte entre le peuple et l'armée, un phénomène de transition entre l'homme des champs et le soldat. Enfants des longues collisions et des guerres acharnées que les Russes, les Polonais, les Turcs et les Tartares se firent pendant plusieurs siècles, les Cosaques sont essentiellement Russes par le langage et l'esprit audacieux qui les distingue. Les Zaporogues, ceux du Don et de l'Oural naissent soldats. La loi de l'empire les voue au métier des armes. Ils ne sont justiciables que des tribunaux militaires, et fournissent au service de l'Etat leur contingent en guerre comme en paix. Préposés à la garde des frontières,

associés à toutes les entreprises des armées russes, les Cosaques, sous des chefs et une administration établis par l'empereur, conservent leur liberté individuelle. Lorsque Catherine II introduisit le servage en petite Russie, elle n'eut garde de comprendre dans ce système pétrificateur les Cosaques de l'Ukraine. C'est une landwehr, née du sol et des traditions populaires, que l'on garde précieusement sous les armes; un ressort puissant qu'on n'a fait qu'assouplir, sans lui rien ôter de son élasticité. Modèle de toute colonie militaire, la race cosaque se recrute en tout lieu par adoption et par l'effet des sympathies. Son existence amphibie excite la surprise et l'admiration. On ne sait comment expliquer cette magie du nom cosaque qui rend les individus qui le portent également aptes à la vie agricole et au tumulte des combats. En effet, que le voyageur parcoure les rives du Don, il y rencontrera à chaque pas de riches vignobles, des terres cultivées, des villages, ou *stanicks*, vraies fourmilières de preux chevaliers, de vignerons et de laboureurs. Que de là il aille visiter la ligne de défense du Caucase, il y verra un réseau de fer composé de Cosaques aux prises toute l'année avec les farouches montagnards, tour à tour refoulés dans leurs montagnes ou inondant les plaines adjacentes. Sur les bords du Baïkal comme aux frontières de la Prusse, près des bouches du Danube et sous les murs de Swéaborg, le colosse du Nord est gardé par les Cosaques. La lance au poing, le Cosaque veille, il est en vedette, il attend paisiblement que le temps soit venu pour lui de rentrer dans ses foyers. Guerrier par vo-

cation et non par contrainte, le Cosaque est partout à son poste, laborieux dans son domicile, prêt à le quitter au premier signal, gai dans les hasards, fidèle par instinct.

Cette étonnante modification du génie russo-slave forme, comme nous l'avons dit ci-dessus, le chaînon du peuple russe avec l'armée. Or, elle mérite d'être étudiée, cette armée, non sous le rapport de son organisation matérielle, qui est à peu près la même partout où la discipline et la tactique sont en vigueur; mais elle le mérite comme représentant et reflet du peuple qui l'alimente et qui lui communique son énergie, son bon sens et sa mâle simplicité. Frédéric le Grand disait, après la journée de Zorndorf: *Si je gagne encore une bataille comme celle-ci, je suis perdu.* Ailleurs, il s'écriait: *On peut tuer ces Russes, mais on ne peut pas les vaincre!* Napoléon parlait toujours de sa victoire d'Austerlitz avec une extrême complaisance, et il surnomma celle de Borodino *la Bataille des Géants.* Deux témoins comme ceux que je viens de citer me dispensent de tout détail ultérieur sur les hauts faits de l'armée russe et l'héroïsme dont elle fut toujours animée. Passons aux traits de caractère, aux habitudes et aux mœurs du soldat. Sa vocation est, pour ainsi dire, monastique. Il doit servir vingt ans, et, après ce terme, son sort n'est pas assuré. Il faut qu'un vétéran soit invalide à la suite de blessures graves ou mutilations pour obtenir une pension de retraite au-dessous de ses besoins. C'est le système religieux de l'armée qui fait sa principale force. Chaque régiment a son aumô-

nier et sa chapelle ambulante. Chaque compagnie a son patron, son image tutélaire, sa caisse commune, *artel,* qui se compose de légères retenues sur la paye du soldat. Une discipline sévère, une nourriture simple et frugale comme celle du paysan, constamment la même, l'exercice de plusieurs métiers, les chants en chœur, un gai mépris pour la vie, sans dégoût, et l'habitude des privations, voilà le sommaire et le bréviaire du soldat russe. Brave sans la moindre jactance, fécond en ressources et soumis à ses chefs, enjoué et railleur comme l'homme du peuple, ce phénomène guerrier qu'on a vu marcher à la délivrance de l'Europe, combattre en Laponie comme aux extrémités de l'Adriatique, au pied du mont Ararat comme dans les plaines de la Lombardie et par delà des Balkans, ce phénomène, disons-nous, n'est que la fidèle expression de la religion et de la nationalité de la Russie. Les plus mauvais sujets s'amendent et se corrigent dans les rangs de l'armée, sans qu'on emploie pour les façonner l'appât du bien-être, du point d'honneur ou de l'ambition. L'abnégation de tous les instants devient familière aux soldats russes. Ils charment leurs peines par la fraternité d'armes, les souvenirs du foyer domestique et les récits merveilleux. Parmi le grand nombre de chefs qui les ont menés jadis à la victoire, Souwarof seul est resté vivant dans leurs belliqueuses traditions. On aime à répéter encore les mots heureux du grand capitaine, ses saillies bouffonnes et les bizarres inventions de ce génie fertile en ressources, qui avait deviné tous les secrets de l'art de commander à des Russes.

Plusieurs des adages sortis de sa bouche ont passé en proverbes; on répète toujours après lui : *Poutia doura, a chtyk molodetz, la balle n'est qu'une folle, mais la baïonnette sait ce qu'elle fait.*

Le mot d'ordre, qui ne change point, car il est gravé dans les cœurs de la troupe, c'est : Combattons pour la foi, pour notre mère la Russie, pour le tsar orthodoxe, et le cri de guerre *oura*, semblable à cet *alali* des Spartiates, échauffe les courages, sans que les soldats y attachent aucune idée, mais bien toutes les émotions de l'enthousiasme le plus enivrant. C'est le peuple qui fait l'armée russe; toutes les recrues y apportent leur dose de mépris pour la vie, le goût des hasards, l'esprit de subordination et la frugalité. Et ce qui le prouve encore, c'est que les Russes du centre sont meilleurs fantassins, les Petits-Russiens meilleurs cavaliers, selon les habitudes locales. Quant à la marine, quoique façonnée au service de terre, elle est moins recommandable que les guerriers de terre ferme à cause de son existence amphibie qui dénature le caractère du matelot russe. Son séjour dans les ports, les chantiers et les villes lui fait perdre ses habitudes et prendre celles de la cupidité. D'ailleurs, un élément hétérogène s'introduit de plus en plus dans la composition des troupes et des équipages de vaisseaux : ce sont les recrues levées parmi les Tartares musulmans et les juifs. Ce mélange est, ce nous semble, impolitique et peu judicieux; il tend à altérer l'esprit chrétien de la milice de l'empire, à tarir les sources de ce naïf enthousiasme enfanté par la foi et l'amour du sol natal. Dans

la mêlée, comme sous les coups d'une effroyable tempête, un même sentiment ne parle plus à tous les cœurs. Au sein de la paix, dans les loisirs bruyants de la caserne, les idées se brouillent en se communiquant, les convictions s'affaiblissent de part et d'autre, et la fraternité d'armes ne repose plus sur l'unité des croyances.

La levée en masse du peuple en 1812 fit alors éclater et reluire cette importante vérité, que notre siècle se plaît à méconnaître. Ces paysans en robes longues, avec leurs barbes, le fusil sur l'épaule et la croix sur le bonnet fourré, se montrèrent prodigues de leur vie et dociles à la voix du devoir. Ils n'exercèrent même pas ces cruelles vengeances particulières que se permettaient contre l'ennemi des populations exaspérées. Un sentiment généreux les exaltait, et ils ne songeaient qu'à vaincre ou à mourir pour leur religion et leur patrie, sans mélange de ressentiment individuel. En effet, l'homme collectif agissant en masse devient ou meilleur ou plus méchant que l'individu, selon le principe qui le fait agir.

Concluons de toutes les notions recueillies sur le peuple russe, paysan, soldat ou matelot, que les vertus humaines et sociales, le caractère et les traditions des races ne sont point de *main d'homme*, qu'elles ne sont point l'œuvre et le fruit de cette civilisation dont nous sommes si épris et si fiers. S'il en était ainsi, la nation russe n'occuperait que le degré inférieur de l'échelle sociale. Or, il suffira de mettre en parallèle, de confronter, pour ainsi dire, le paysan de la grande Russie

avec ses pareils d'Allemagne, de France, d'Angleterre et d'Italie pour se convaincre de sa supériorité purement *humaine*, abstraction faite des avantages *acquis* de ses rivaux. Le Russe est là, tel que la Providence nous l'a fait, *intègre* d'âme et de corps, inculte, mais sans rudesse, s'appuyant sur lui-même et sur les traditions du foyer et de l'autel, pour rester homme en dépit des institutions qui le tiennent en lisière, asservi par la loi, libre à cause de l'exiguïté de ses besoins, capable de tout apprendre, prêt à tout tenter, prodigue de sa vie, charitable par instinct, et réservé à de grandes destinées, si l'on en juge par celles qu'il a déjà accomplies durant le cours de sa minorité intellectuelle et politique. En effet, toutes les nations nomades et guerrières de la haute Asie sont comme des vagues apaisées aux pieds de ce colosse; l'islamisme est broyé sous sa main de fer; la monarchie conquérante de Napoléon n'a pu survivre au choc; elle s'est brisée en tombant sur la Russie, et néanmoins le peuple dont Dieu s'est servi pour de si grandes choses est jeune, il a peu vécu, il n'a point encore abusé de ses forces, et s'élève vierge et plein de vie au milieu de ses contemporains.

CHAPITRE VIII.

Système de la Russie par rapport aux provinces conquises et variations à cet égard.

Tout ce qui constitue la nationalité des peuples, je veux dire leur langue, leur religion, leurs mœurs et leurs traditions historiques, ne saurait subir le droit de conquête, car la force armée envahit le sol et brise les résistances matérielles du peuple vaincu, mais elle ne peut pénétrer dans la région de l'intelligence, ni transformer ses impressions, ses penchants et ses habitudes. Cette vérité importante s'est toujours révélée d'elle-même à l'instinct des conquérants. Son application a servi à distinguer les hordes appelées à châtier le monde, des nations capables de fonder une domination permanente.

Les Cimbres, les Teutons, les Huns ont passé comme des torrents sans laisser de traces sur la terre, pendant que des peuples, non moins ignorants qu'eux, les Sarrasins, les Turcomans, les Mandgours et les Waraigues du nord sont parvenus à établir des monarchies, parce qu'ils se sont contentés de subjuguer les nations vaincues, sans attenter à leur caractère national. Le plus souvent le droit de conquête s'exerce avec une implacable rigueur; mais, aussi longtemps qu'il s'abstient de toucher au sanctuaire des doctrines natio-

nales, aussi longtemps qu'il respecte, pour ainsi dire, l'*individualité de l'homme collectif*, l'humanité le tolère et la Providence ratifie souvent les pactes d'adoption tracés à la pointe de l'épée. C'est en vertu de ce principe confirmé par tous les monuments que la Grande-Bretagne et la Russie ont étendu leurs sages conquêtes sur la surface du globe. Pour peu que l'aveugle désir d'assimiler violemment les parties hétérogènes vienne à s'emparer d'un gouvernement agrégateur, c'en est fait de sa marche ascendante, il ne saurait plus conquérir avec fruit ; il faut qu'il s'arrête, et souvent qu'il recule dans la carrière des acquisitions.

Nous énonçons ici ces idées générales, parce qu'il nous semble que, de nos jours, la Russie est arrivée à l'époque critique que nous venons de signaler. *Centraliser, russifier, effacer* de plus en plus toutes les nuances locales, tel est aujourd'hui l'objet principal des préoccupations du pouvoir. Or, cette direction nouvelle est un changement de direction qui présage à la Russie la cessation de tout agrandissement durable, peut-être même un mouvement rétrograde de son état de possession. Certes, ne plus s'agrandir doit être envisagé comme un résultat souhaitable pour la Russie ; mais faut-il risquer de rétrograder et de perdre des acquisitions sanctionnées par le temps? N'est-ce point une illusion que de prétendre assimiler au noyau de la Russie des provinces hétérogènes, tant que cette assimilation ne saurait résulter de la contagion de l'exemple et de la séduction du bien-être? Rendez d'abord le peuple conquérant plus éclairé et plus heureux que ses

conquêtes, alors vous verrez l'assimilation des peuples conquis s'effectuer d'elle-même, lentement il est vrai, mais sans effort; aussi longtemps que l'on intervertira l'ordre naturel du prosélytisme politique, on ne fera que des mécontents et des ingrats.

On ne saurait guère, en matière d'agrandissement, imiter de plus parfaits modèles que ne l'ont été les Romains. Ce peuple conquérant et conservateur, dont le *fer* fut l'emblème et l'*aigle* le signe du ralliement, subjugua les nations du monde connu, les unes après les autres, mais sans les effacer. Il associa leurs dieux, *dii minorum gentium*, au culte de ceux qui habitaient le Capitole, laissa aux villes conquises leurs institutions municipales et dispensa aux communes qu'il voulait favoriser la prérogative inhérente au titre de citoyen romain. De nos jours, la Grande-Bretagne n'a-t-elle pas introduit dans la plupart de ses colonies le système représentatif de la métropole, et tout étranger qui naît en Angleterre n'est-il pas citoyen anglais? Ainsi la force emprunte partout les dehors de l'équité, les ménagements de la prudence, pour se maintenir et se consolider, car la force à elle seule ne saurait jamais constituer un droit.

Le même instinct de domination guida la Russie, durant la succession de ses conquêtes. Lorsqu'elle recouvra les provinces de Smolensk et de Kief, les priviléges acquis sous le régime polonais y furent conservés intacts. Lorsque, plus tard, la petite Russie, selon l'impulsion du hetman Khmelnitzky, en 1656, se fut soumise au sceptre du tsar Alexis, les libertés du peu-

ple, celles des Cosaques, les lois locales et l'organisation des tribunaux ne subirent aucune altération. Les provinces allemandes de la Baltique, successivement enlevées à la Suède, à la Pologne, à l'ordre teutonique et aux ducs de Courlande, continuèrent à jouir d'une existence distincte définie par la langue, les lois et coutumes du pays. Pierre le Grand, Catherine II et Alexandre le Béni, poussèrent par degrés leurs conquêtes en Finlande jusqu'aux confins de la Laponie, et cette Suisse du septentrion, avec ses roches arides, ses forêts de sapins et ses chutes d'eau retentissantes, adhère à la couronne de Russie, sans qu'on l'ait forcée d'abjurer ses antiques institutions, ses Etats, son régime scolastique et ses habitudes d'un temps qui n'est plus. A mesure que les armes russes refoulaient les Ottomans vers le Danube, les contrées que l'on occupait depuis le Dniestre, ces contrées, disons-nous, empreintes des vestiges de la vie nomade, devinrent l'objet de la sollicitude particulière du gouvernement. On y établit à grands frais des émigrés serviens, des colons d'Ukraine et de Pologne, des Arméniens échappés au sac d'Ismaïl; plus tard, on y assigna des terres aux colons venus de Souabe, de Prusse et des bords du Rhin, ainsi qu'aux Bulgares; tous obtinrent des exemptions, des encouragements et l'avantage précieux d'une administration coloniale distincte qui les régit paternellement, selon leurs habitudes, leurs traditions et même leurs préjugés. C'est à la faveur de ce système d'attraction que les Mennonites industrieux allèrent former en Crimée des colonies florissantes, que les villes commerçantes

d'Odessa, Marioupol, Rostow et Taganrok prirent un essor rapide. Avec le lit de Procuste, de l'uniformité dans le creuset de l'assimilation forcée, la nouvelle Russie fût restée déserte et traversée sans encombre par les vents de la haute Asie, seuls hôtes de ces vertes solitudes. Catherine II reconquit la Russie-Blanche, la Volhynie et la Podolie; elle s'empara de la Lithuanie et adopta envers ces provinces un système de transaction équitable, qui décelait autant de tolérance que d'habileté. Le clergé des diverses communions y conserva tous ses priviléges, les évêques et les couvents furent maintenus dans la possession de leurs biens, quoique, en Russie, on les en eût dépouillés. Les lois pénales et fiscales de l'empire, le mode d'imposition des contribuables et d'élection des magistrats, usité en Russie, furent imposés aux provinces polonaises; mais on laissa aux indigènes les lois civiles qui régissent la propriété. Par cette concession peu importante, on conciliait les traditions des familles et les prétentions de l'Eglise avec les intérêts généraux de l'Etat. Paul Ier, en haine de sa mère et par une générosité irréfléchie, introduisit de nouveau les formes polonaises déjà supprimées, nuisit à la fusion des races et fit rétrograder l'œuvre. Quoi qu'il en soit, le fond du système resta le même; les priviléges de la noblesse et du clergé furent respectés sous une administration russe dans son essence; et les concessions imprudentes du tsar n'eussent réveillé aucune espérance parmi les Polonais, si la révolution française, personnifiée dans un seul homme, n'était venue jeter ses brandons et faire ger-

mer ses doctrines dans le sein d'une nation brave, vaine et dépravée, encore aigrie par le souvenir du morcellement qu'elle avait subi.

A son tour, l'empereur Alexandre Ier outra le système des concessions envers la Pologne; circonvenu dès sa première jeunesse par des alentours qui lui apprirent à confondre les idées grandes et généreuses de l'homme avec les devoirs positifs du souverain, ce prince magnanime promit en secret à ses conseillers le rétablissement de la Pologne; et Alexandre, libérateur de l'Europe, tint la promesse faite par Alexandre adolescent. Enflammé du désir de réparer ce que l'on était convenu d'appeler *un forfait politique,* Alexandre discerna trop tard l'erreur où on l'entraînait; il oublia un instant, malgré son extrême modestie, que sa couronne n'était qu'un dépôt entre ses mains, qu'il n'avait pas le droit de démembrer l'empire de Russie, ni d'en rien céder à personne, sauf le cas de nécessité absolue; de même que l'amputation volontaire d'un membre du corps n'est légitime qu'autant qu'elle devient indispensable pour conserver la vie de l'individu. Ainsi trompé par des apparences de justice, ce monarque ne se borna pas à ériger un royaume de Pologne du fruit de ses conquêtes; il alla plus loin, il prit à tâche de ressusciter le nom polonais dans les provinces incorporées au domaine de ses pères, depuis plus de quarante ans. Il réunit en un seul corps tous les soldats lithuaniens et fit insérer, dans le traité de Vienne du mois de mars 1815, la clause éventuelle d'une extension *intérieure* des frontières du royaume de Pologne, ce qui

équivalait à une restriction de celles de l'empire de Russie. Là était l'erreur de ce généreux monarque, car une vague espérance est plus enivrante pour l'homme qu'une réalité définie ; c'était un élément de trouble jeté au milieu de l'édifice de stabilité et de paix. Il eût mieux valu rétablir tout d'un coup l'ancienne Pologne sous le sceptre russe et contraindre les puissances copartageantes à se dessaisir de leur part respective. Quoi qu'il en soit, dès que le pacte eut été signé, dès que les Polonais eurent accepté la nouvelle charte, ils contractaient implicitement l'obligation d'abjurer tout ressentiment envers la Russie et d'envisager désormais le passé si fécond en injures réciproques comme *nul et non avenu*. En effet, quel monstrueux code de morale que celui qui autorise à accepter d'un ennemi des bienfaits récents, puis à s'en prévaloir pour mieux venger d'anciens outrages ! Quelle frénésie que ce penchant d'un siècle de vertige à enflammer, à nourrir soigneusement de haines à demi éteintes pour multiplier les désastres et les explosions ! C'est cependant ce qui est arrivé. La Pologne, élevée sur un piédestal de moderne structure, en face de la Russie restée stationnaire dans son intérieur, la Pologne, disons-nous, ne rêva plus qu'agrandissements et indépendance. Tout Polonais fut sommé d'être ingrat, sous peine d'être honni comme traître à la patrie renaissante. Paris, ce vaste atelier de séduction, d'imposture et de mensonge, soufflait la discorde et la haine dans Varsovie, et l'empereur Alexandre emporta dans la tombe le regret d'avoir trop présumé de la sagesse

et de la conscience des nations. Et cependant ces hommes, qui se raidissaient en Pologne contre le bras qui les avait sauvés, qu'étaient-ils, après tout? Une poignée d'aristocrates, transfuges dans le camp de la démagogie moderne ; des meneurs inquiets qui, détournant les yeux de la prospérité réelle du peuple, immolaient tout à une ivresse passagère, à des bouffées d'orgueil et d'ambition.

Ce sont ceux qui, cinq ans après, déchirèrent le traité de Vienne, en firent des cartouches, allèrent étourdiment heurter la Russie, et, vaincus, terrassés, revendiquent encore, en vertu *de ce pacte*, des libertés et une existence qu'ils ont jouées contre le destin. Notre but a été de signaler le dernier terme du système des concessions politiques; l'abus n'infirme pas le principe, c'est ce que nous tâcherons de démontrer par la suite de notre narration.

En 1812, le traité de Bucharest réunit à la Russie le pays situé entre la mer Noire, le Dniestre, le Prout et la Bucovine, territoire autrichien, antérieurement enlevé à la Moldavie.

Aussitôt l'empereur Alexandre fit proclamer aux habitants du pays, par l'organe de son général en chef, l'amiral Tchitchagoff, que leurs lois, coutumes et prérogatives seraient maintenues. On introduisit en Bessarabie les lois pénales et financières de l'empire; mais les lois civiles fondées sur le droit romain et coutumier demeurèrent en vigueur. Le peuple moldave conserva sa liberté individuelle, et chaque classe d'habitants ses priviléges. On retira à la noblesse du pays certaines

immunités, peu compatibles avec la perception régulière des impôts (1), mais on leur octroya, en échange de cette importante prérogative, tous les droits de la noblesse russe, tels qu'ils se trouvent retracés dans la charte de noblesse émanée de l'empereur Pierre III. Au surplus, d'après les clauses du traité de Bucharest, les contribuables ne payèrent aucun impôt direct à l'Etat jusqu'en 1817, et demeurent encore à présent, depuis 1812 jusqu'à 1835, exempts de toute levée de recrues. A la faveur de ce système de liberté et d'immunité, le clergé de la province conserva ses propriétés, la noblesse foncière ne perdit qu'un seul de ses priviléges, le peuple des campagnes, moins vexé qu'il ne l'était sous le régime variable des hospodars, vient d'obtenir par un oukase de 1834 la liberté individuelle et locomotive dégagée de toute restriction; enfin l'usage de la langue moldave, mélange de latin et de slavon, ne fut pas proscrit brusquement du domaine des transactions et des affaires publiques, et si l'on y travaille maintenant, ce n'est que par un effet de quelques préventions personnelles qui s'accordent mal avec les bases du système conciliateur que le gouvernement a suivi jusqu'ici. Les Russes de l'intérieur et une foule d'étrangers de toutes les nations affluent sans cesse en Bessarabie; ils s'y établissent en grand nombre, parce que la partie

(1) A savoir, le droit de posséder des *socotelniks*, d'après la dignité de chacun. Les socotelniks étaient des serviteurs affectés au service des boyards que l'on exemptait de tout impôt envers le fisc, à charge de service personnel ou de redevance pécuniaire, à acquitter par eux, aux boyards, selon leurs rangs et dignités.

orientale du pays, nommée le Boudjiak, est encore inculte et inhabitée, pendant que le reste de la province possède un sol fertile, des bois de haute futaie, des relations commerciales avec l'Autriche et la Turquie, et, par-dessus tout, des germes d'industrie inhérents à la liberté du peuple. Néanmoins, depuis plusieurs années, le gouvernement semble enclin à se repentir de ces sages concessions ; on veut russiser cette portion de la Moldavie par des mesures législatives, au lieu de laisser au temps et à la force attractive du centre de l'empire le soin d'assimiler une province que les liens de la religion et ses rapports d'infériorité en culture intellectuelle doivent nécessairement ramener à l'imiter; c'est une erreur, une impatience politique qui sied mal à une puissance conquérante et tutélaire. En effet, la prépondérance morale et des émanations de bien-être régulièrement dirigées du centre vers la circonférence effacent les diversités locales bien plus sûrement que les injonctions d'uniformité ; pourquoi l'Alsace, province éminemment allemande, s'est-elle si parfaitement affiliée à la France ? C'est qu'elle a subi, sans s'en douter, l'ascendant des idées et des mœurs françaises. Toutes les fois qu'un bon Alsacien s'écrie : *Je suis Français*, son accent tudesque se rit de lui et de son assertion. Mais *il veut l'être*, et nargue la réalité.

Depuis 1801, la Russie n'a cessé de s'agrandir au delà de la chaîne du Caucase. Sous le règne de Paul I[er], elle mit la main sur l'antique royaume de Géorgie, en vertu du testament du dernier roi Héraclius ; successivement, l'Imirétie, la Mingrélie et la Cachétie se soumirent à

son glaive protecteur. Longtemps aux prises avec la Perse, dont la barbare suprématie pesait trop à ces malheureuses contrées, elle mit fin à une longue lutte par le traité de paix de 1813, dit de Gulistan.

A dater de cette époque jusqu'à la traîtresse invasion des Persans sur le territoire russe en 1826, le gouvernement eut à combattre presque sans relâche les vaillants montagnards du Caucase et les Circassiens de la côte excités et ravitaillés en secret par la Porte Ottomane. Cette petite guerre continue; elle menace les communications de l'empire avec les vastes provinces au delà du Caucase et qui s'étendent, en vertu du traité de Fourkhmantchaï (1827), jusqu'à l'Araxe et jusqu'au mont Ararat; elle coûte annuellement à l'Etat trente mille hommes destinés à compléter les pertes d'un corps d'armée exposé à des attaques continuelles et aux ravages du climat. Ainsi s'expient les systèmes de rigueur et de coaction; en effet, la nature humaine est élastique et la pression qui la fait fléchir vers la terre ne saurait être constamment la même. Le pied de guerre perpétuelle rend une administration militaire indispensable; hormis quelques améliorations matérielles effectuées à Tiflis et dans ses entours, les populations chrétiennes de ces contrées, à savoir, les Géorgiens et les Arméniens, les Tartares qui peuplent les campagnes et les peuplades de montagnards domptés, ne jouissent encore d'aucun des biens que la domination russe eût dû raisonnablement leur assurer. C'est un régime provisoire martial et exceptionnel qui dure depuis quarante ans et menace de se prolonger

longtemps encore. Les généraux Zizianof, Goudovitch, Rticheff, Yermoloff et Paskévitch ont successivement régné dans ces vastes pays, sans qu'aucun d'eux soit parvenu à leur garantir *sécurité et progrès*.

Et cependant, quels heureux résultats n'est-on pas autorisé de se promettre de l'introduction d'un système civilisateur, non par l'épée, mais par la religion et le commerce! Depuis le traité d'Andrinople en 1829, le littoral asiatique de la mer Noire ayant été définitivement cédé à la Russie, tout motif de traiter les montagnards du Caucase en ennemis instigués par la Porte a cessé d'exister. Il faudrait les humaniser à tout prix, ou les exterminer en masse. On a maintes fois essayé de les dompter par la force, de les intimider par des représailles exercées à outrance, enfin de les réduire à une obéissance passive, en prenant leurs enfants en otages. Tous ces expédients sont demeurés infructueux. Refoulés dans des gorges stériles, coupés de la mer Noire, sans cesse menacés par nos cosaques les montagnards du Caucase débordent parfois du fond de leurs repaires comme des torrents. Avides de vengeance et de butin, ils parcourent les plaines adjacentes et mettent tout à feu et à sang. Une expérience de trente ans conseille hautement au gouvernement russe d'employer, pour réduire les peuplades guerrières du Caucase, des moyens plus doux. Ce sont : *les relations commerciales* qui créent des *besoins* sociaux, et les *missions pacifiques* destinées à répandre parmi eux des *idées religieuses ;* enfin *l'éducation chrétienne des jeunes otages* qui languissent à tour de rôle dans

les forteresses du pays. A chaque pas les cimes et les enfoncements du Caucase offrent des vestiges d'un christianisme récent. Des églises en ruines, mais encore vénérées par les indigènes; une foule de pratiques dévotes, débris traditionnels du culte chrétien. Avec de tels antécédents, pourquoi désespérer du succès? Pourquoi, au lieu du fer et de la flammé, ne pas porter dans ces augustes remparts de la nature les douceurs de la vie et les lumières de la vérité? Pourquoi ne pas tenter de détacher Prométhée de la roche à laquelle il adhère et ne pas arracher le vautour de la barbarie qui lui ronge le sein? Quant aux races antiques et diverses qui habitent la Géorgie et les pays adjacents, tout invite à ce qu'on les traite avec une sage tolérance. Les Géorgiens, chrétiens orthodoxes depuis le quatrième siècle de l'ère chrétienne, restés tels dans les étreintes des deux grandes sectes, chiïte et sunnite du mahométisme, sont un peuple brave, belliqueux, fidèle à ses traditions, mais ignorant et endurci sous les coups de l'adversité. Ils ont déjà fourni un grand nombre de vaillants officiers aux armées russes; que l'on travaille avec persévérance à leur procurer l'instruction nécessaire, à leur inspirer le goût des occupations productives, à leur faire comprendre leur situation politique.

Ils sont trop peu nombreux pour devenir jamais formidables; et par leur religion les Géorgiens sont un ingrédient homogène de la puissance russe en Orient.

A côté d'eux une immense population arménienne encore accrue considérablement depuis la conquête

de l'Arménie proprement dite, exploite à elle seule toutes ces vastes contrées. C'est une nation commerçante, industrieuse et paisible, mais tenace dans ses idées et ses habitudes, éprise de ses traditions et profondément ulcérée par le long abaissement où elle n'a cessé de gémir sous le joug des Persans et des Turcs. Monophysites dans leur croyance, par suite d'un mésentendu dogmatique de treize cents ans, qui remonte au concile de Chalcédoine, les Arméniens ne demandent que quelques concessions civiles, et les menus plaisirs d'une nationalité distincte et reconnue, pour sympathiser intimement avec l'empire qui les protége, pour s'associer à ses intérêts et à sa gloire, peut-être même pour se rallier à sa communion religieuse. En voulant les transformer en Russes modernes, on n'en ferait que des êtres parasites, des traîtres, prêts à déserter la cause de l'Etat au moindre changement de fortune. S'il est imprudent de brusquer les réformes et d'imposer des lois aux peuples vaincus, c'est surtout des Orientaux qu'il ne faut point se jouer, en matière de réorganisation. L'Asie, monument épique d'un monde primitif, adhère au passé avec une constance majestueuse, imperturbable. Jamais un Asiatique, quelle que soit sa croyance religieuse, ne souffrira que la jeunesse commande à l'âge avancé, que la femme sorte de l'intérieur du foyer et s'arroge l'indépendance; jamais il n'admettra que le droit d'aînesse, ne valût-il qu'un brouet aux lentilles, est une vaine chimère; jamais il ne confondra l'*Etat* avec la *famille*, et n'échangera contre les idées nouvelles ses habitudes

séculaires et ses antiques traditions. Les Arméniens forment le véhicule exclusif du commerce de l'Orient. Il importe de les étudier pour les connaître et les gagner aux vrais intérêts politiques et commerciaux de la Russie, tous dirigés vers l'Asie, conformément à la loi des prééminences intellectuelles. Or, la nation arménienne se promettait beaucoup des dernières conquêtes de la Russie. Dès longtemps disséminée à Astracan, en Géorgie, à Moscou, à Pétersbourg, en Crimée et dans tout le midi de l'empire, elle ne rêvait que la délivrance du cloître révéré d'Etchmiadzine, siége du patriarche et centre d'unité de sa communion.

Bien avant cet événement glorieux, les chefs et les meneurs de ce peuple opprimé étaient allés chercher un asile en Russie. Catherine le Grand, à qui rien n'échappait, les accueillit avec une sagacité empressée. Elle autorisa la fondation à Moscou d'un institut des langues orientales doté et administré par l'opulente famille arménienne des Lazareff; fonda sur le Dniestre une ville nommée Grégoripol, où vinrent s'établir les Arméniens échappés aux désastres de la guerre de Turquie, protégea la colonie arménienne de Vahitchévan, fondée non loin de la mer d'Azof, et prépara les voies à l'élévation du candidat de son choix au patriarcat d'Etchmiadzine. Ce moine pieux, exemplaire, patriote ardent, véritable père de sa tribu dispersée, issu d'une ancienne famille princière d'Arménie, s'appelait Joseph Argoutinsky. Il se renia tout entier et ne vécut que pour une pensée : c'était la résurrection religieuse et politique de l'Arménie. Habile à se concilier la fa-

veur des grands, il fut honoré par le prince Potemkin et hautement favorisé par l'empereur Paul. Désirant coopérer au rapprochement des dissidences religieuses en même temps qu'il veillait au bien-être de ses compatriotes, ce prélat publia un catéchisme en langue russe, dans lequel, écartant toute dispute de mots, il confesse les deux natures distinctes en Jésus-Christ et déclare que les expressions du symbole arménien, qui implique l'hérésie des monophysites ou eutychéens, ne doivent être considérées que comme un préservatif contre l'extrême opposé, à savoir, le Nestorianisme. Cet aveu important ne l'empêcha pas d'être élu plus tard patriarche. Joseph Argoutinsky partit pour Etchmiadzine préoccupé des plus vastes projets, religieux, politiques et civilisateurs. Mais une mort subite, ou le poison trancha cette belle vie, et l'antique cloître ensevelit le réformateur avec ses desseins.

Ce sinistre événement ajourna les espérances de la nation arménienne, sans les éteindre. Les Arméniens, demeurés inaccessibles au prosélytisme des missionnaires latins en Orient, continuèrent de sympathiser avec la Russie. Ceux au contraire qui avaient embrassé la communion de l'Eglise romaine à Constantinople, en Syrie, en Pologne, et dans plusieurs pays d'Occident, firent désormais cause commune avec l'Autriche, la France et les puissances italiennes. Plus d'une fois les évêques arméniens-monophysites conçurent le projet d'une réunion avec le siége patriarcal de Constantinople. Chaque fois les intrigues du parti latin et la crainte de donner de l'ombrage à la Porte, firent

échouer cette combinaison salutaire. La Russie a toujours envisagé les défections des Arméniens convertis par les missionnaires latins comme un événement qui lui était étranger. Erreur palpable ! car les Arméniens purs, de même que les orthodoxes grecs du Levant, restent seuls en butte aux vexations du gouvernement turc, pendant que les transfuges s'assurent la protection constante, efficace, des puissances qui travaillent sans relâche à détruire l'influence russe en Turquie.

Quoi qu'il en soit, la force des choses hâtait la décision du sort de l'Arménie du côté de la Perse. Une guerre nouvelle entre la Russie et Abbas-Mirza, héritier présomptif du schah, éclata. Le général Paskévich repoussa la perfide agression des Persans, battit leurs troupes disciplinées par les soins charitables d'un essaim d'officiers anglais, pénétra rapidement dans le cœur de la Perse et ne lui accorda la paix qu'au prix de la cession du Khanat d'Erivan et de tous les territoires contestés, non-seulement jusqu'aux rives de l'Araxe, mais aussi, bien au delà de ce fleuve. Les Arméniens accueillirent partout avec transport les drapeaux russes, précédés par les émissaires de l'archevêque Narsès, vieillard respectable, patriote ardent, qui, pour ainsi dire, tenait le fil des vastes desseins de Joseph Argoutinsky.

Narsès contribua plus qu'on ne pense au brillant et rapide succès de la guerre. Animé du désir de régénérer sa nation sous un sceptre chrétien, ce prélat fonda des écoles en Géorgie, et sut entretenir des relations intimes avec ses frères de religion, courbés sous le cimeterre de la Perse.

Ainsi furent préparés les exploits des campagnes de 1826 et 1827. L'Arménie, soustraite à la domination persane, mais gouvernée provisoirement, attend encore les bienfaits d'un régime distinct, approprié à ses mœurs et au génie de ses habitants. Narsès, le seul homme qui eût pu servir d'interprète aux vœux légitimes de ce peuple chrétien, a dû quitter son diocèse à la suite de quelques démêlés avec le maréchal Paskévitch, aujourd'hui lieutenant impérial en Pologne. En 1828, on transféra Narsès au siége vacant en Bessarabie, où les Arméniens sont en très-petit nombre. Arraché à sa sphère d'activité naturelle, il ne peut plus rien pour la prospérité de ses compatriotes. Et les destinées des vastes provinces situées entre le Caucase et le mont Ararat, demeurent un problème dont la solution semble léguée aux chances douteuses de l'avenir.

De toutes les conquêtes que la Russie a faites depuis un siècle, c'est le grand-duché de Finlande qui est le mieux partagé. Gouverné par un conseil et un secrétaire d'Etat à part, conservant ses vieilles institutions, ses habitudes et son système d'enseignement, cette Suisse du septentrion, au milieu de ses roches, de ses bruyères, de ses lacs et de ses frimas, jouit en paix, à l'ombre du grand empire, des douceurs du repos et des avantages de la nationalité. La pauvreté du sol n'invite personne à y introduire des innovations dangereuses. C'est comme l'oreiller du géant qui sommeille appuyé contre le pôle, et y repose aujourd'hui sa tête hyperboréenne environnée des créneaux naturels de

la Finlande : je veux dire cette cité de Pierre le Grand, naguère menacée par les Suédois, maintenant protectrice de la cité de Constantin.

Essayons de résumer les notions que nous venons de recueillir sur le système qui régit les provinces conquises par la Russie.

Ce système a été celui de tous les conquérants fondateurs. Il consiste en une transaction à peu près uniforme avec les nations conquises, en vertu de laquelle ces dernières conservent le libre exercice de leur religion, l'usage de leur langue, la libre action des lois civiles qui régissent la propriété, et certaines exemptions temporaires, qui servent à les apprivoiser par degrés à la suprématie russe. Pierre I[er], Elisabeth sa fille, Catherine II, Paul I[er] et Alexandre le Béni ont tous successivement adhéré à ce système de concessions équitables, sauf quelques déviations en plus ou en moins, comme nous l'avons indiqué ci-dessus. De nos jours, les principes généraux de cette administration des pays conquis n'ont point subi de changemen manifeste. Mais tout annonce que certaines doctrines du pouvoir ont varié et tendent à modifier le régime établi. Les rébellions suscitées en Pologne par les ennemis de la Russie ont produit de sa part des actes de répression plus ou moins prononcés. La suppression d'un grand nombre de couvents du rit latin dans les provinces dites polonaises, l'établissement à Kiew d'une université russe, la sollicitude avec laquelle on travaille à ramener les Grecs-unis dans le sein de l'Eglise

dominante (1), les mesures prises à l'égard des *schlia-khtes*, ou prolétaires nobles de ces contrées, enfin les restrictions apportées aux privilèges de la noblesse indigène, et la confiscation des biens des perturbateurs, tout décèle un nouveau système d'assimilation coercitive, né des circonstances du moment. Sans désapprouver entièrement des précautions réclamées par la sûreté de l'Etat et par une expérience récente, on ne saurait s'empêcher de regretter que, jusqu'ici, rien n'ait été conçu et exécuté à l'avantage des paysans de ces provinces. Leur affranchissement graduel eût été le moyen le plus efficace pour achever de dompter une aristocratie turbulente, qui dit encore avec assurance : *la Pologne, c'est moi, moi seule*, abstraction faite des croyances et des intérêts des masses qu'elle immole à ses querelles et à ses haines, couvertes du manteau de la liberté. Etrange aberration de l'esprit de caste, qui, refusant au peuple la liberté individuelle, prétend reconquérir à ses dépens la liberté politique.

A l'extrémité opposée du grand empire vers les régions d'où le soleil se lève et d'où la vérité a lui sur l'univers, le système agrégateur de la Russie reste encore sans application. Le Caucase est encore comme un vaste rideau déployé à l'horizon ; il dérobe à l'autorité suprême la vue de ces belles provinces, qu'habitent les Géorgiens, les Arméniens, les Tartares et les

(1) Depuis, la réunion dont nous parlons s'est accomplie, en 1839. Trois évêques du rit grec-uni, avec treize cents prêtres et un million et demi de chrétiens, sont rentrés spontanément dans le sein de l'Eglise.

belliqueux montagnards, issus en partie des croisés. Si la Russie a quelque péril à redouter dans l'avenir par rapport à ses conquêtes, ses plaies intestines, les seules qu'elle doive craindre, s'ouvriront du côté de l'ancienne Pologne et dans les pays situés entre le Caucase et l'Araxe, la mer Noire et la mer Caspienne. La malveillance active de l'étranger aura toujours prise sur ces deux points extrêmes et opposés du territoire russe. On ne peut l'entamer de front que par la ci-devant Pologne, mais on pourrait en même temps le prendre à revers, par la Perse et la Turquie asiatique. La Grèce, telle que l'intervention britannique nous l'a faite, l'Egypte, influencée par la France et l'Angleterre, la Syrie et la Palestine, livrées à un déiste monopoleur, la Perse enfin, constamment travaillée par des émissaires d'Occident, ne sont que les fils du vaste réseau dont on voudrait envelopper la Russie. Une seule idée fixe règne à Malte, Alexandrie et Téhéran; et cette idée enfante une série de combinaisons convergentes, qui toutes menacent la puissance russe, en resserrant chaque jour sa sphère d'influence et d'activité.

C'est bien dans cet orbite qu'une vaste tranchée est ouverte. La première parallèle fut tracée par la France révolutionnaire, sous la Convention, le Directoire et le Consulat, lorsque, devenue maîtresse des îles Ioniennes et de l'Egypte, elle répandait à pleines mains des germes de trouble dans tout le Levant et y leurrait tous les chrétiens de l'espoir d'une chimérique liberté. La seconde et la troisième parallèles sont l'ouvrage de la politique anglaise, qui a ses deux points d'appui en

Grèce et en Perse. La Russie ainsi assiégée au sud et à l'orient, se borne à faire de temps en temps de brillantes sorties; ses cohortes et ses vaisseaux se montrent à Andrinople, à Byranne, à Aenos, aux Dardanelles et aux portes de Trébisonde; mais le vaste blocus se poursuit méthodiquement. Dans tout l'Orient on démoralise systématiquement les masses; on les détache peu à peu de leurs croyances religieuses et politiques; dans moins de vingt ans la face et le fond des choses seront changés; depuis l'Archéloüs jusqu'aux bouches du Nil et de là jusqu'à l'Araxe, au Caucase et aux bouches du Danube, tous les éléments d'une violente réaction seront mûrs. Il serait temps que la Russie imitât les anciens Spartiates et sacrifiât *à la peur, avant le combat*; qu'elle travaillât à dissiper l'orage qu'amoncelle autour de sa tête une haineuse civilisation. A cet effet, il serait urgent de reprendre à certains égards les maximes politiques de Catherine II. Les voici : « Conquérir mo-« ralement plutôt que par les armes; préférer la domi-« nation d'influence à la domination de fait; subor-« donner les alliances passagères aux grands intérêts « de la religion et de la nationalité russes; enfin ne « point assimiler avec effort les provinces conquises « au noyau de l'empire; car les nuances locales sont « un bien et l'uniformité est une chimère lorsqu'on « se flatte de l'introduire sur des espaces immenses, « séparés par les climats, les besoins et les traditions. « Que l'attrait du bien-être soit donc l'unique véhi-« cule d'assimilation; car *l'homme ressemble involon-« tairement à ce qu'il aime*; et rien ne subjugue au-

« tant au dehors que des échantillons de prospérité. »

Il est plus difficile de conserver que d'acquérir. La Russie, pour parcourir avec succès la carrière qui lui est encore réservée par la Providence, a besoin de s'agrandir au dedans par l'affranchissement progressif de ses communes, par le développement de son système religieux et l'affermissement de ses conquêtes. Il lui faut des accroissements de vie sociale, des progrès *en intensité* bien plus *qu'en étendue,* des remparts contre l'occident et des débouchés d'influence religieuse, politique et commerciale vers l'orient et le midi. Le régime que la Russie vient de fonder en Moldavie, en Valachie et en Servie lui profitera plus que de nouvelles acquisitions de provinces difficiles à gouverner, plus difficiles encore à contenter, pourvu qu'étendant les vues d'une sage politique au delà de son horizon visuel, la Russie veille au maintien de son influence légitime et tutélaire dans les vastes régions où s'agitent contre elle les démagogues de la vieille Europe, les niveleurs en politique et en religion qui s'irritent de toute stabilité. La Perse, l'Egypte et la Grèce s'organisent sous une inspiration profondément hostile à la Russie. La Turquie est une alliée peu sûre, et la Pologne, en contact avec cette Allemagne toujours *passive,* avec la France encore révolutionnaire, ne présage à la Russie que des embarras sans cesse renaissants. Espérons que le gouvernement profitera des temps de calme pour se prémunir contre les embûches d'une nuit d'orage et de convulsion qui s'avance et plane déjà sur l'univers.

CHAPITRE IX.

Etat des lettres, des sciences et des arts en Russie.

En dépit des rêveries du physionomiste, on ne lit guère la pensée de l'homme sur son front; on devine rarement les affections qui le dominent par la conformation de ses traits et par les formes corporelles. Mais qu'il parle, et l'on commence à le connaître; que *sa parole* devienne *action*, et l'on ne conserve plus de doute sur ce qu'il est en réalité.

Pourquoi en serait-il autrement des nations? L'étendue du territoire qu'elles occupent, leurs ressources matérielles et artificielles, la statistique en un mot de leur être et de leur bien-être ne nous apprend à les connaître que très-imparfaitement. C'est comme ces armées bien exercées en temps de paix, dont on ne saurait dire si elles seront victorieuses ou vaincues, tant qu'on n'en juge que d'après la tenue et la bonne mine, tant qu'on ignore l'esprit qui les anime.

Veut-on, au contraire, percer l'écorce des phénomènes sociaux, explorer le génie des nations, objets que l'on étudie, il faut écouter attentivement la parole de l'homme collectif, y démêler sa pensée et en tirer le présage certain des actions qui doivent l'illustrer ou l'avilir. Aussi toute ethnographie demeure incomplète

et trompeuse tant qu'elle se borne à dessiner des contours et à peser des ossements. Voilà pourquoi l'on apprend à mieux connaître les peuples anciens en lisant les ouvrages de leurs poëtes, de leurs orateurs qu'en étudiant les historiens et les géographes. Homère, Théocrite, Sophocle, Aristophane nous en apprennent davantage sur ce qu'étaient les Grecs que les récits d'ailleurs recommandables d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon. Et Cicéron, Horace et Virgile sont bien plus utiles que Tite-Live pour nous initier aux mystères de l'existence sociale et religieuse du peuple romain ; car les actions sont muettes et problématiques sans la révélation de la parole, qui nous les montre dans leur source intime, la pensée et le sentiment national.

Toutes les notions que nous avons recueillies sur la Russie seraient donc incomplètes et stériles si nous n'y ajoutions le tableau des progrès de l'intelligence dans la carrière des lettres, des sciences et des arts.

La Russie emprunta les premières connaissances à ses maîtres en matière de religion, les Grecs. L'alphabet slave ou russe est calqué sur celui de la langue grecque, à l'exception des caractères destinés à retracer des sons que l'idiome-modèle ne possède pas. L'Écriture sainte traduite en slavon mit à contribution toutes les ressources de cette langue, alors inculte, mais riche de son propre fonds. Les premiers lingots extraits de cette mine inépuisable, encore vierge, servirent à la confection d'objets consacrés au vrai Dieu. Ainsi la Russie devint lettrée en même temps que chrétienne;

les prémices de sa littérature furent des préceptes divins, de hautes vérités révélées et de saintes prières qui donnèrent un puissant essor au langage national en le sanctifiant. C'est ce fait primordial qui établit une différence palpable entre le russo-slave et les autres dialectes de même origine. En effet, le Bohémien, le Polonais, le Morave et le Dalmate n'ont point commencé ainsi, ou du moins n'ont pas conservé les monuments et les traces vivantes de ce baptême de la pensée, de cette adoption effectuée par la religion du salut.

Les livres sacrés, le culte public et les éléments de la langue écrite, conservèrent leur caractère natif dans ces vastes contrées restées étrangères au langage et aux habitudes introduites par le régime de l'Eglise de Rome. Tel est le germe inaperçu d'une série d'événements mémorables, la cause du divorce entre les peuples frères et le secret des hautes destinées que la Russie est appelée à remplir dans l'ordre religieux, politique et moral!

Pendant plusieurs siècles, les couvents servirent d'académies à la nation russe; et comme dans le reste de l'Europe au moyen âge, *lettré et clerc* furent des termes synonymes (1).

Depuis Wladimir jusqu'à Pierre I[er], la littérature russe ne se composait que de livres de piété, de traductions des saints Pères, de chroniques nationales et

(1) *Clerc*, scribe, *homme lettré* était une même chose en Occident. De même aussi *diak*, dérivé de διάκονος, voulait dire secrétaire en Russie. Et c'était le mot propre jusqu'au règne de Pierre le Grand.

du texte des lois et actes publics. Les monuments littéraires de ce long période sont donc peu nombreux. Ce sont : Nestor le chronographe et ses continuateurs, le code de Yaroslaw le Grand, le poëme fragmentaire retrouvé de nos jours, qui a pour titre : *Légende de l'expédition d'Igor,* production que l'on fait remonter au treizième siècle, les vies des saints traduites du grec et enrichies de quelques biographies indigènes, le testament de Wladimir Monomaque, le *soudebnik* ou code de Jean IV, celui du tzar Alexis, les actes de plusieurs conciles, les mémoires du prince Kourbsky, des fragments de narrations diverses, enfin des contes et chansons populaires, qui, pour la plupart, ne remontent guère à une haute antiquité.

Cette littérature anté-pétrienne russe subit plusieurs variations. Le langage des écrivains antérieurs à l'invasion des Tartares est plus pur, essentiellement biblique, et par conséquent empreint des beautés suaves de la parole de Dieu. Ainsi l'historien Nestor est tour à tour naïf, majestueux et concis; les compilateurs des vies des saints ne nous sont connus que par les travaux postérieurs; le testament de Wladimir Monomaque et la complainte sur la mort de Dimitri Donskoï donnent une favorable opinion de l'éloquence de ces temps reculés. Mais la langue écrite différait beaucoup de la langue parlée; c'était du russe littéral, exotique en même temps, attendu que la version des livres saints avait été importée en Russie des bords du Danube. Au surplus, les hellénismes y étaient trop sensibles, la fidélité à traduire mot à mot les paroles de la Bible, selon

le texte des Septante, fut poussée si loin, que l'on faisait violence au slavon pour le ployer et le façonner à des locutions étrangères; faible inconvénient d'ailleurs, si on le compare aux immenses développements qu'obtenait une langue jusqu'alors inculte, à mesure qu'elle reproduisait les divins accents de la harpe du roi-prophète, les solennelles révélations de Moïse, et les paroles calmes, limpides et profondes de l'Evangile et de l'apôtre saint Paul.

Vint ensuite le second période des lettres en Russie, sous l'influence des Tartares et des Polonais. La domination des premiers influa principalement sur la langue parlée, qui conserve jusqu'à nos jours les traces de l'irruption des Mogols jusque dans la région de la parole. Un grand nombre de mots tartares furent adoptés; mais, chose singulière et digne de remarque, ils sont restés stériles et sans dérivés dans la langue; on les reconnaît à leur isolement. Quant aux relations subséquentes avec la Pologne et la petite Russie, elles altèrent bien plus la langue parlée. Aussi les chroniques qui datent de ces temps de troubles, de fusion et de collision sont d'un style barbare, très-inférieur à celui de Nestor et de ses contemporains. En les lisant, on est frappé du mélange de mots et de désinences ukrainiennes et polonaises qui les dépare. C'est que les langues portent toujours l'empreinte de l'état moral et politique des peuples; l'histoire atteste cette vérité, depuis les premiers symptômes de décadence du grec et du latin, jusqu'à cet idiome révolutionnaire français de 1793, ce néologisme monstrueux qui ef-

frayait le monde en le bouleversant. Les conséquences nécessaires du désordre dans lequel la Russie demeura plongée depuis Godounof et le faux Dimitri jusqu'en 1612, continuèrent de se faire sentir longtemps après cette mémorable époque. La littérature russe, toute religieuse ou gouvernementale, flottait alors entre l'imitation des modèles bibliques et l'ascendant toujours croissant de la langue populaire, qui commençait à prévaloir. D'un côté, l'Eglise mère asservie, dépouillée de ses pompes et de sa puissance, était redevenue, pour ainsi dire, une catacombe chrétienne. Elle ne pouvait plus influer intellectuellement sur celle de Russie, gouvernée par un patriarche indépendant. De l'autre, le schisme des Grecs-unis avait envahi les provinces occidentale, et Kiew, ce sanctuaire de l'antiquité gréco-slave était entre les mains des Polonais. Ces causes réunies concouraient à empêcher tout progrès de la langue et de la littérature nationales. On eût dit que le génie russe faisait halte alors et gardait un religieux silence, en attendant la naissance de Pierre le Grand. Mais cet homme prodigieux maltraita la langue en la remplissant de mots étrangers; il mit la Russie en serre chaude, lui intima de croître et d'atteindre ses aînés d'Occident. Sa parole, toute action, sympathisa peu avec les jouissances des arts et des lettres; il fit, il entassa de grandes choses et laissa à ses descendants le soin de les célébrer. Toutefois, Pierre, ennemi par instinct des formes surannées, posa la première pierre du temple des muses en réformant l'alphabet slavon, seul usité jusque-là. Il fit dessiner sous ses yeux de

nouveaux caractères moins gothiques, plus rapprochés du latin, supprima les abréviations à la grecque et se servit de caractères rajeunis pour faire imprimer la première feuille de gazette officielle à Moscou. Quel phénomène que ce novateur couronné, qui, de la même main, enlevait leurs barbes et leurs robes longues à ses sujets, leur configuration baroque aux lettres slavonnes, et lançait brusquement vingt millions d'hommes dans l'avenir en les arrachant au passé!...

Son règne vit surgir du sein du clergé deux écrivains illustres, Théophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod et saint Démétrius de Rostow. Le premier prêcha avec éloquence et déploya dans son cours de théologie une vaste érudition. Associé à toutes les réformes entreprises par son maître, ce prélat vécut assez pour prononcer l'oraison funèbre de celui qu'il avait si bien servi.

Les ouvrages de Théophane offrent des traits d'éloquence, une dialectique spécieuse, des vues larges et réformatrices. Il eut pour adversaire Etienne, archevêque de Résan, homme non moins savant que lui, mais ennemi des innovations religieuses et profondément dévoué au dogme et aux traditions de l'Eglise orthodoxe. Son livre, *le Rocher de la foi*, atteste ses lumières et son zèle, qui, parfois, l'entraîna trop loin dans la carrière d'une polémique acerbe. Tous deux signèrent la fameuse réponse du synode de Russie à l'épître de la Sorbonne de Paris, remise à Pierre le Grand pendant son séjour dans cette capitale du monde païen.

C'est peut-être le monument littéraire le plus re-

marquable de l'époque que nous étudions. Dignité, urbanité chrétienne, suavité de langage, assaisonnées de ce sel que l'Apôtre recommande d'employer dans nos discours, toutes ces choses y respirent, et font de cette lettre un document précieux à tous égards. Les évêques russes y accueillent avec bienveillance les ouvertures que leur font les théologiens de France; mais ils déclarent ne pouvoir donner suite à aucun projet de réunion sans la participation de l'Eglise mère d'Orient. Telle est la pensée dominante de cet écrit, qui se termine par une comparaison. On fait observer à MM. de la Sorbonne que l'Eglise de Rome est semblable à Marthe, si préoccupée de soucis matériels, au lieu que l'Eglise d'Orient, pareille à sa sœur Marie, demeure immobile aux pieds de Jésus-Christ et entendra peut-être un jour cette parole : *Marie a choisi la bonne part*.

Saint Démétrius de Rostow, qui vécut jusqu'aux temps de l'impératrice Anne, fut élevé à l'ombre des autels. Il consacra sa jeunesse à élaborer et à retoucher les vies des saints. Plus tard, il combattit avec succès les sectaires, en convertit un grand nombre et mourut évêque de Rostow, en odeur de sainteté. Son catéchisme abrégé, ses homélies, ses vies des saints, sont autant de modèles d'éloquence chrétienne et de véritable onction.

Enfin, sous le règne d'Anne naquit la littérature mondaine. Le premier classique russe fut un étranger, le prince Antiochus Cantémir.

Son père, le prince Démétrius Cantémir, Moldave

et hospodar de Moldavie, acquit une grande célébrité par ses talents et ses infortunes. Rival des princes Brancovano de Valachie, qui restèrent attachés à la Porte, D. Cantémir, dominé par l'amour de la religion et des lettres, s'unit à la Russie, seconda de tout son pouvoir la malheureuse expédition du Prout, puis alla se réfugier dans les Etats de Pierre Ier, son généreux protecteur. Son fils, le jeune Antiochus, nourri dans les bonnes lettres par un père aussi grand écrivain que grand homme d'Etat, entra de bonne heure dans la carrière des emplois publics (1).

Sous le règne de l'impératrice Anne, on lui confia successivement deux ambassades: celles de Paris et de Londres. En France, Cantémir se lia d'amitié avec Montesquieu. Rentré dans ses foyers, il composa des satires en russe. On y trouve une peinture animée des travers du temps. La versification de ces satires est défectueuse, car ce ne sont que des polysyllabes rimés, sans prosodie ni mètre fixe. Cantémir versifia d'après des modèles français et polonais, sans se douter que le russe, si riche d'accentuation et de prosodie, a besoin d'un mécanisme poétique plus savant et plus harmonieux. Quoi qu'il en soit, cet homme illustre eut la gloire de s'aventurer le premier dans la carrière de la poésie nationale, gloire que personne ne saurait lui disputer.

Mais bientôt nous allons voir paraître le Pierre le

(1) L'*Histoire de la décadence de l'Empire ottoman*, et la *Description de la Moldavie*, par Cantémir, l'exilé, sont des ouvrages précieux et estimés de nos jours.

Grand des lettres et des sciences en Russie. Michel Lomonossoff, fils d'un pauvre pêcheur, naquit à Kholmogore en 1711, sur les mornes rivages de la mer Blanche. Un curé de village lui apprit à lire, à écrire et à compter. Tourmenté de la soif de s'instruire, Lomonossoff, âgé de seize ans, s'enfuit de la chaumière paternelle et gagna Moscou en s'associant à une caravane de charretiers du pays, qui y portaient du poisson gelé.

Un habitant de Kholmogore établi à Moscou donna l'hospitalité au jeune Lomonossoff; un moine du séminaire de Zaïconospask, charmé de son ardeur pour l'étude, le fit admettre dans cet institut. Au bout de deux ans, le fils du pêcheur versifiait en latin, lisait le grec et brûlait d'envie d'apprendre les mathématiques et la philosophie. On l'envoya se perfectionner à Kiew; de là, il fut choisi pour assister aux leçons des professeurs de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg. Sans négliger les belles-lettres, Lomonossoff fit des progrès étonnants dans les sciences exactes et naturelles. Le gouvernement l'envoya à Marbourg pour y suivre les cours du célèbre Wolf, disciple de Leibnitz. Du fond de cette université germanique, Michel Lomonossoff apprit la nouvelle de la reprise de Hotin par les armées russes sous les ordres du maréchal Munich, en 1739. Sa jeune imagination fut frappée de ce beau fait d'armes; elle s'enflamma, et lui inspira sa première ode, écrite en strophes de dix vers iambiques à huit syllabes. Ce fut comme une révélation subite qui s'opéra dans tous les esprits, lorsqu'on reçut à

Pétersbourg cette ode du pauvre étudiant. Les connaisseurs de la langue ne revenaient pas de leur surprise; car la pureté et la majesté du langage, la beauté du rhythme, l'abondance d'images et d'idées leur révélaient tout d'un coup la naissance d'une nouvelle ère poétique et littéraire pour la Russie. Cependant l'auteur de cette ode fut bientôt oublié. Forcé de quitter Marbourg, où il avait contracté un mariage et des dettes, Lomonossoff prit à pied le chemin de sa patrie, tomba, chemin faisant, entre les mains d'un enrôleur prussien, et fut conduit à la forteresse de Wesel. Après deux mois de service forcé, il déserta au péril de sa vie et n'atteignit le sol natal qu'après avoir passé par les aventures les plus romanesques. Enfin, son génie se fit jour.

L'impératrice Elisabeth, fille de Pierre le Grand, le plaça à l'Académie et le combla de bienfaits. Lomonossof éternisa sa reconnaissance par des odes à la louange de sa bienfaitrice, et consacra le reste de sa vie à d'utiles et glorieux travaux.

Presque seul au milieu d'un essaim de doctes étrangers qui occupaient les bancs de l'Académie, il illustra le nom russe et frappa d'admiration ses collègues par l'universalité de ses connaissances. Tour à tour physicien, mathématicien, chimiste, historien, orateur et poëte, Lomonossoff pénétra dans toutes les régions de l'intelligence, avide, comme Pierre le Grand, de faire regagner à la Russie le temps perdu. Son esprit vaste et infatigable s'occupait en même temps d'expériences sur l'électricité et sur les métaux, de calculs pour un

voyage de découverte au pôle arctique (1), de poésies tout originales et de travaux sur l'histoire de Russie. Sa grammaire russe et sa rhétorique ont fait époque. Il composa en outre les panégyriques de Pierre Ier et d'Elisabeth. Ses paraphrases en vers des odes de David et du livre de Job sont des chefs-d'œuvre qui n'ont point vieilli. Cet homme extraordinaire cultiva toutes les branches des connaissances et devina le génie de sa langue bien mieux que tous ses contemporains. Il mourut en 1765. Son rival Soumarokoff, auteur d'un grand nombre de tragédies, d'odes et de fables, ne put jamais l'égaler. Littérateur aimable, ingénieux, mais servile dans ses imitations des classiques français, Soumarokoff a laissé dix volumes d'œuvres diverses, dont on serait embarrassé de faire un choix. Ses conceptions comme poëte étaient peu de chose, et quant à son style, cinquante ans ont suffi pour le rendre presque illisible, tant il est imparfait et suranné.

A une énorme distance de ces deux hommes d'une portée d'esprit si différente, quoique ayant chacun leur part de génie, de goût et de talent, vient se ranger leur contemporain, le laborieux Frédiacovsky, qui fut le Chapelain ou le Pradon des lettres russes. Il fit ses études à Paris sous le docte et pieux Rollin. Pénétré de vénération pour son maître, Frédiacovsky traduisit son Histoire ancienne, perdit sa traduction par un incendie, et en vint à bout une seconde fois. Heureux s'il n'eût voulu être poëte, car la nature lui avait re-

(1) Ce voyage fut deux fois tenté par l'amiral B. Thitchagoff, d'après les vues de Lomonossoff.

fusé le goût, et les muses ne lui accordèrent jamais leurs faveurs. Sa Télémachide le rendit tellement ridicule, qu'on oublia ses titres à la reconnaissance publique, comme versificateur habile et traducteur zélé. Tant il est vrai que l'éducation humaine ne peut jamais suppléer aux facultés innées qu'elle développe, mais ne saurait créer.

Il en est de même en médecine, en morale, en agriculture : l'homme se flatte en vain d'usurper les droits de son Créateur.

Le règne glorieux de Catherine produisit une phalange d'hommes de lettres, qui marchèrent avec succès sur les traces de Lomonossoff : ce furent de Kniajnine, Bogdanowitch, Khéraskof, Khemnitzer et l'archevêque Platon. Catherine fonda l'Académie russe à l'instar de l'Académie française, et réunit dans son enceinte tous les hommes voués à l'étude et à la culture de la langue nationale. Elle enjoignit aux nouveaux académiciens de composer un dictionnaire complet de la langue. Ce grand ouvrage, auquel tous coopérèrent, fut rédigé par ordre étymologique, et parut sous son règne en six volumes in-4°. Pendant que l'Académie vérifiait ainsi les trésors de la parole, les écrivains que nous venons de citer travaillaient à enrichir la pensée nationale par de nouvelles productions poétiques. Kniajnine composa plusieurs tragédies dont trois seulement, *Didon, Sophonisbe* et *Rosslaw,* annoncent de la verve et du talent dramatique. Mais, plagiaire heureux et fécond en vers brillants et sonores, Kniajnine ne sut point inventer. Il s'essaya dans le genre comique

avec plus de succès et d'originalité. Son *Fanfaron* et son *Colporteur de Zbitène* sont restés au répertoire de la scène russe. Bogdanowitch, poëte aimable et plein de sensibilité, se fit un nom par son charmant poëme de Psyché. Khemnitzer s'illustra par des fables pleines de naïveté et de grâce. Khéraskof, issu d'une famille de réfugiés moldaves, s'essaya dans tous les genres de poésie. Il emboucha la trompette de l'épopée qui, sous le souffle qui l'inspirait, rendit quelques sons éclatants. Sa *Russiade* et son *Wladimir* sont riches de beaux détails; les règles de l'art y sont scrupuleusement observées. Mais, trop humble imitateur du Tasse et de la *Henriade*, il ne produisit que des œuvres sans couleur et sans vie.

Ce rôle subalterne d'imitateur échut en partage au grand nombre des poëtes que le règne de Catherine vit éclore. On ne saurait guère excepter de la commune loi de l'époque que le fabuliste Khemnitzer et Derjavine, poëte lyrique, dont le génie sut prendre un essor indépendant. Ce défaut de la littérature russe s'explique aisément; il prend sa source dans la réforme précipitée que Pierre Ier fit subir à la Russie. Il imita, il copia, il emprunta tout à l'étranger. L'éducation dut être exotique, et façonna les esprits d'après des modèles qui n'avaient rien d'indigène, aucune analogie avec l'esprit et les mœurs de la nation. Lomonossoff seul, génie d'une trempe plus vigoureuse, puisa ses principales ressources en lui-même et ne se forma que d'après la Bible et les auteurs anciens. Après lui, Soumarocof, Kniajnine, Bogdanowitch et Khérascof, bais-

sèrent la tête devant la suprématie de la littérature française, de laquelle émanaient leurs premières impressions. Il était réservé à Derjavine de se frayer une route nouvelle et d'imprimer à ses ouvrages le cachet d'une noble et piquante originalité. Né sur les bords du Volga, d'une famille peu fortunée, Derjavine parvint à force de persévérance aux premières dignités. Quoique dans sa jeunesse il n'eût pas étudié les grands modèles de l'antiquité, son amour pour le beau y suppléa par des études subséquentes. Sa verve audacieuse et féconde franchit tous les obstacles et plana sans effort dans les plus hautes régions de la pensée. Derjavine célébra les grandes actions de Catherine, mais sans se renfermer dans le cadre étroit des pièces de circonstance et des odes d'apparat, comme l'avait fait Lomonossoff. Il peignit son idéal, *Félicie* (Catherine), sous des dehors variés et séduisants, et noya le coloris de l'adulation, moins repoussante lorsqu'elle s'adresse à une femme, dans mille teintes suaves empruntées aux lieux et aux souvenirs nationaux. Il chanta les aspects les plus majestueux de la nature, des délices de la retraite, la nature, les exploits du grand Souvaroff, et reproduisit avec un charme indéfinissable les miniatures érotiques d'Anacréon.

Tour à tour grave et fougueux, enjoué et prophétique, ce grand poëte prédit la douce splendeur du règne d'Alexandre dans cette ode pleine de grâce, où il débute par peindre l'hiver de Russie et convie toutes les vertus au berceau du nouveau-né. Il menaça la tyrannie en proclamant son avénement au trône,

comme il avait stigmatisé Potemkin dans sa fameuse ode : *l'Homme puissant.* On peut justement lui appliquer ces paroles d'Horace :

> *Alcæi minaces,*
> *Stesichorique graves Camenæ.*

Nul poëte n'a mieux rendu l'*Exegi monumentum* du lyrique latin.

Enfin, son plus beau titre à la gloire est sa magnifique ode intitulée *Dieu.* Il faut, au reste, que le lecteur nous croie sur parole; car les essais de traduction qu'on en a faits sont autant de parodies de ce chant sublime du cœur humain.

Derjavine fut pour la poésie russe ce que fut Platon de Moscou pour l'éloquence : deux géants également dignes de l'immortalité.

C'est en commençant par les ouvrages de cet illustre prélat que nous essayerons de passer en revue les prosateurs russes devenus célèbres sous le règne de Catherine le Grand.

Jusqu'à Platon, on ne pouvait cite rcomme modèles de la prose russe que Théophane et Lomonossoff. Platon vint après eux et les surpassa. Moins occupé des mots que des choses, exempt de toute tendance à l'imitation, cet homme, d'une érudition solide, d'un caractère aussi ferme que son génie, se fit une réputation dès son entrée dans les ordres sacrés. Catherine le choisit pour enseigner la religion à l'héritier présomptif du trône, et pour prêcher la parole de Dieu dans la chapelle du palais. Il remplit également bien ces

fonctions importantes, et composa pour le grand-duc Paul sa *Théologie abrégée,* dont on vit plus tard paraître des traductions grecque, latine, française et allemande. Elevé au siége métroplitain de Moscou, Platon y brilla d'un éclat salutaire. Il voua tous ses soins à l'éducation du clergé, fonda dans son couvent de Béthanie un séminaire florissant, et sut inspirer à tout son clergé le goût de la prédication, qui jusque-là avait été singulièrement négligé. Le recueil de ses sermons forme une série de dix-huit volumes ; car la voix de ce grand évêque ne s'éteignit qu'avec le dernier souffle de son existence terrestre. Jamais il ne manqua de prêcher en célébrant la messe. Et ses homélies, toutes graves, majestueuses, édifiantes, pleines d'une mâle simplicité, étaient d'ordinaire le fruit d'une demi-heure de recueillement pendant que le son des cloches appelait les fidèles à l'église. Platon écrivit et publia en outre, dans sa vieillesse, un essai d'histoire ecclésiastique de Russie. Au jour du sacre de l'empereur Alexandre, ce fut le 14 septembre 1801, il prononça un discours dont la sublimité fit sur les cœurs une impression durable et profonde. — La Russie est redevable à Platon de ses plus riches trésors d'éloquence sacrée ; elle lui doit encore tous ces prédicateurs chrétiens, formés par ses préceptes et par son exemple ; et les annales littéraires de la nation rangent ce prélat parmi les grands écrivains. Platon mourut en 1812, après avoir vu fuir et se dissoudre la formidable armée, qui était venue de si loin profaner les sanctuaires de Moscou. Animé d'une foi inébranlable, cet auguste vieillard, repous-

sant tout conseil pusillanime, persista dans son dessein de ne point quitter le monastère de la Trinité, que l'ennemi, disait-il, n'occuperait jamais; et cette vision de l'avenir ne fut pas un vain rêve; la Providence détourna le coup qui menaçait cet antique asile de la religion.

Mouravief, Crachéninnikof, Roumovski se distinguèrent, sous le règne de Catherine, par l'élégance de leur prose, et contribuèrent à former et fixer la langue du goût et du raisonnement. Toutefois ils furent loin d'atteindre au degré de développement de la poésie, qui semblait avoir pris les devants, conformément à la loi commune pour toutes les littératures, si l'on excepte le latin. D'ailleurs la forme du gouvernement, le système judiciaire et les habitudes de la vie privée, tout, en Russie, concourt à ralentir les progrès de l'éloquence écrite et parlée, tout gêne le raisonnement bien plus que l'imagination.

Voilà pourquoi, sous le règne de Catherine, le nombre des poëtes distingués surpasse de beaucoup celui des prosateurs remarquables; et ce rapport est resté à peu près le même sous les règnes suivants.

Avant de poursuivre nos recherches, nous ne saurions omettre ici les noms honorables de Kostraf, traducteur d'une partie de l'*Iliade;* de Pétrof, versificateur habile, qui donna une traduction de l'*Enéide;* de Kœpnist, dont les essais poétiques eurent un moment de vogue et de célébrité. Enfin la prose russe était à la veille de recevoir une impulsion décisive. Dans les dernières années du règne de Catherine, un jeune

homme peu connu, né sur les bords du Wolga, à peine sorti de l'école, entreprit un voyage en Allemagne, en Suisse, en France et en Angleterre. Rentré dans ses foyers, il en publia la relation en forme de lettres. Ce livre, remarquable par la grâce et la facilité du style autant que par la variété des impressions, fut accueilli avec transport. Ce jeune homme était Karamzine. Les éloges ne l'enivrèrent point; les critiques les plus amères ne purent ni l'intimider ni l'irriter. Il poursuivit paisiblement sa carrière intellectuelle; et pendant que son ami Dmitrief acquérait une haute renommée par ses fables, ses contes en vers et quelques odes pleines de verve et d'inspiration, Karamzine entreprit à Moscou de publier un journal littéraire sous le titre de *Messager européen*. Il composa son *Aglaé*, sa *Marfa possadnika*, roman historique, tiré des annales de l'ancienne république de Novgorod, ainsi qu'une foule de productions remarquables par une douce philosophie et une pureté exquise de goût et de sentiment.

Ces deux hommes marquèrent le point de départ de la troisième période des lettres en Russie depuis Pierre le-Grand. Ils furent à leurs contemporains ce que Cantémir et Lomonossoff avaient été pour les temps où ils vécurent. Les talents de Karamzine et le succès de son journal lui valurent enfin, sous Alexandre, la charge d'historiographe de l'empire. Ses ennemis se hâtèrent de proclamer que ce n'était qu'une sinécure, et que jamais un auteur doucereux et sentimental, un corrupteur de langue ne serait capable d'écrire dignement l'histoire de son pays. Derjavine vivait encore,

Dmitrief, nonchalant de sa gloire, en jouissait sans travailler à l'augmenter.

L'amiral Schichkoff, vieux marin, homme d'esprit, connaisseur de la langue slavonne, épris de l'étymologie des langues qu'il faisait dériver toutes du slavon, entra en lice pour défendre les droits de l'antique langage contre cet essaim d'écrivains vulgaires qui le maltraitaient à force de servilité à imiter l'étranger.

Il fit paraître un ouvrage où il établissait un parallèle assez ingénieux entre le style du vieux temps et le style moderne. On le réfuta avec sarcasme.

Il répliqua avec vigueur et talent. Malgré les bévues que commit Schichkoff, à cause de son ignorance du grec et du latin, son livre fut un avertissement salutaire, dont plus d'un écrivain fit son profit, tout en affectant de se moquer du prédicateur. Cependant Karamzine travaillait en silence à la confection de son histoire, et persistait à n'en publier d'avance aucun fragment. Inaccessible aux séductions d'une vanité puérile, il s'ensevelit pendant treize ans dans les études les plus arides, et prouva que la persévérance, inséparable du génie, est un gage d'immortalité. Dès qu'il eut mis la dernière main aux huit premiers volumes de son *Histoire de l'empire russe*, Karamzine se rendit à Pétersbourg (c'était en 1816), fit hommage de son travail à l'empereur Alexandre, obtint la permission de l'imprimer sans passer par la censure, et lança le fruit de ses veilles au milieu de ses détracteurs étonnés. Tous furent entraînés par un sentiment d'admiration irrésistible. Jamais la Russie n'avait pos-

sédé un ouvrage de long cours aussi purement, aussi éloquemment écrit. Les oracles hostiles se turent ou se virent forcés d'avouer que Karamzine venait de créer le style de l'histoire ; que ses recherches avaient été consciencieuses et ses inspirations, comme orateur, infaillibles. L'empereur combla Karamzine de bienfaits et des marques de son estime. Le public applaudit au suffrage du monarque, dont les grandes actions préparaient déjà tant de pages radieuses aux historiens à venir. Quatre volumes subséquents vinrent encore enrichir le domaine de la littérature russe d'un surcroît de modèles à imiter; ils élargirent la sphère des méditations de l'esprit national. Mais ces douze volumes s'arrêtent à 1611. Une mort prématurée enleva Karamzine à sa patrie, à sa famille, aux lettres russes qu'il avait fait avancer à pas de géant.

Pendant que Karamzine jouissait des fruits de sa no ble persévérance, Joucowsky et après lui Batusinchkoff faisaient leurs premiers essais dans la carrière de la poésie nationale. Le premier continuait le journal entrepris par le Tite-Live de la Russie, et offrait en même temps au public ses premières élégies et ses ballades, si pleines de magie et de charme délicat. Ses vers mélodieux, purs, empreints d'une sensibilité exquise, étonnèrent la Russie. La naïveté et la force des expressions, l'inimitable pureté du langage, qui surpassait encore celle de Dmitrief, fit époque et école en même temps. Les grands événements de l'année 1812 enflammèrent l'imagination du jeune poëte; il courut se placer dans les rangs de la valeureuse mi-

lice nationale et composa son fameux dithyrambe : *le Poëte dans le camp des guerriers russes*, production immortelle où brillent les noms des plus vaillants défenseurs de la patrie. En 1814, Joucowsky écrivit son épître à l'empereur Alexandre, épître qui est sans contredit un des plus glorieux monuments de ces temps de gloire et d'enthousiasme.

Prosateur élégant et pur, autant que poëte inspiré et sublime, Joucowsky est tel dans sa vie publique et privée qu'il se montre dans ses ouvrages : bon, religieux, sans fiel, enthousiaste du beau et de l'amitié. L'empereur Nicolas l'appela à diriger les études de son fils, l'héritier du trône ; et Joucowsky s'est consacré avec toute l'ardeur d'une âme aimante à ce sacerdoce de l'avenir. Batusinchkoff, son émule dans la noble carrière de la poésie, doué d'un courage bouillant qu'il déploya sur les champs de bataille, reçut de la nature tous les dons qui constituent le grand poëte, tous, sans en excepter *le malheur*. Sa jeunesse, si féconde en gracieux chefs-d'œuvre, est allée se perdre et s'ensevelir dans les sombres nuages d'une mélancolie incurable, qui tient de l'aliénation. Il vit encore, dans une retraite profonde, oubliant sa gloire qu'aucun Russe n'oubliera, et environné des soins pieux d'une sœur qui ne vit que pour adoucir ses souffrances indéfinissables et son mystérieux isolement.

On remarque dans les ouvrages de Batusinchkoff une tendance prononcée à imiter la poésie italienne. La sienne en a toutes les grâces, les mélodies et la suave langueur.

Son élégie : *le Tasse mourant*, est peut-être son chef-d'œuvre, l'image anticipée de ses propres douleurs. Joucowsky est nourri et pénétré des beautés intimes et fantastiques de la poésie allemande. Jamais poëte n'a plus admirablement traduit que Joucowsky. C'est un magicien protée qui se transforme à chaque instant au gré de ses sympathies. Grâce à lui, la *Jeanne d'Arc* de Schiller et ses plus belles élégies palpitent de vie et de grâce sous un vêtement étranger ; il y a fidélité et parité complète dans ces merveilleuses traductions.

C'est ainsi que la poésie s'est formée en Russie, d'abord sur des modèles servilement copiés ; plus tard elle prend un essor plus hardi, sans pouvoir atteindre toutefois à l'originalité, à la couleur native, qu'un système d'éducation superficielle a presque entièrement effacée. Ozeroff, poëte dramatique du premier ordre, s'il eût été mieux guidé dans ses travaux, offre la preuve de notre assertion. Ses quatre tragédies, à savoir *Œdipe à Athènes*, *Fingal*, *Dimitri Donskoï* et *Polyxène*, respirent une sensibilité exquise et profonde, mais encore asservie au joug des fausses traditions. S'il eût vécu, sa muse, amie de l'homme, se serait progressivement affranchie des entraves que les convenances opposent au génie. Joucowsky et Batuschkof, privés de la connaissance des langues anciennes, ont dû nécessairement chercher des modèles et des rivaux parmi leurs contemporains étrangers. Pouschkine enfin, poëte créateur, tel qu'il se montra dans son premier poëme, mais paresseux et d'une inquiète mo-

bilité d'esprit, semble avoir de préférence imité Byron jusque dans ses écarts. Pressé de vivre et de jouir, comme tous les enfants d'un siècle égoïste, il entasse des productions charmantes, dont chacune fait pressentir une étendue de talent poétique qu'il ne se donne pas la peine de mettre en œuvre. C'est l'impression que laissent au lecteur ses poëmes : *Rouslan et Ludmilla, le Prisonnier du Caucase, la Fontaine de Baktchi-Saraï, Onégine, les Bohémiens et Polkava.*

Mais la langue de Pouschkine est d'une grâce surprenante ; elle jaillit et se ploie sans effort à toutes les nuances de la pensée, à tous les souffles de l'inspiration (1).

Les notions que nous recueillons sur la littérature russe présenteraient une énorme lacune si nous omettions de caractériser le talent et les ouvrages de trois écrivains illustres qui ont vécu de nos jours; nous

(1) Le genre bâtard du roman ne mérite pas que nous nous en occupions. Qu'il suffise au lecteur de savoir que depuis 1828 la littérature russe s'est vue tout à coup inondée de romans, de contes et de nouvelles. Jusqu'à cette époque, on s'était borné à traduire les productions de ce genre et à les importer ainsi du dehors. Thaddé Boulgarine ouvrit l'écluse, et le débordement devint général. Son *Ivan Wygiguine*, roman satirique, roman de mœurs, égaya tellement les oisifs en Russie et obtint un si brillant succès, que ce fut comme un trait de lumière pour tous les lettrés industrieux. Tous se firent romanciers. Un seul, à notre avis, a déployé dans ce genre des talents du premier ordre ; c'est Beslongef, auteur des contes et récits en huit volumes. Son pinceau est animé et son style entraînant.



entendons parler de Krylof, Gneditch et Gryboiedoff. Le premier vit encore, et sa gloire sans rivaux vivra aussi longtemps que les lettres russes.

Né poëte et conteur par essence, Krylof peint les travaux des hommes et de la société dans ses fables dont le tour naïf forme un contraste heureux avec la verve mordante qui l'anime. Les traits satiriques qui lui échappent sont passés en proverbes qui sont dans la bouche de tout le monde. On le cite, on l'aime après qu'il s'est égayé aux dépens de ses plus chauds admirateurs. Ses deux comédies *le Magasin de modes* et la *Leçon aux jeunes filles*, font regretter qu'il ait renoncé aux succès de la scène. Gryboiedoff, jeune homme fougueux, ardent, mais ingénieux et spirituel, périt victime de la perfidie des Persans, après avoir enchanté la Russie par quelques pièces de théâtre pleines de sel et d'urbanité. Son plus bel ouvrage, *les Disgrâces de l'Esprit, Goré ot Ouma*, n'a été joué qu'après la mort tragique et prématurée du jeune auteur. C'est la peinture animée des travers de la société de Moscou, la satire de ces *éteignoirs* officieux qui s'acharnent à poursuivre tous les genres de supériorité morale et ne tolèrent que la vie animale et la bassesse.

Gneditch consacra sa vie à l'étude de l'antiquité et des langues classiques. Poëte lui-même, et riche de son propre fonds, comme le prouve son idylle nationale, *des Pêcheurs sur la Neva*, Gneditch eut le courage d'entreprendre et d'achever la traduction de l'*Iliade*. Il fut le Voss de la Russie. Sans s'effrayer de la répugnance du public pour l'hexamètre, il l'in-

troduisit dans la langue, sut le manier avec art, et reproduisit Homère avec son rhythme, son luxe d'épithètes et sa sublime naïveté. Ainsi parut ce phénomène littéraire à une époque où les prestiges de l'école moderne commençaient à envahir la Russie. Mais nous n'aborderons pas ce sujet de réflexions affligeantes. Si la littérature est devenue de nos jours le lugubre reflet des trompeuses lueurs qui égarent et agitent partout l'ordre social, c'est à la société qu'il faut s'en prendre des écarts du goût et de l'imagination des poëtes.

Quant à la poésie russe, on voit qu'elle est à peine à la moitié de sa course. Précurseur de l'histoire et de l'éloquence, elle a jeté de l'éclat et produit des chefs-d'œuvre dans le genre lyrique, la fable, la ballade et l'élégie ; mais dans le genre dramatique et l'épopée, il lui reste encore une longue carrière à parcourir. Si l'éloquence n'est point encore au niveau de la poésie, c'est qu'elle n'a pas de théâtre où elle puisse s'exercer. Les institutions du pays lui interdisent l'accès du barreau et de la tribune ; il ne lui reste donc que la chaire sacrée et l'atelier du peintre-historien. Jamais langue ne s'est mieux prêtée aux conceptions du poëte et de l'orateur. Déjà la prose russe, telle que l'ont faite Karamzine et quelques autres écrivains, l'emporte sur la prose allemande, pour la clarté, l'élégance et l'harmonie. Un écueil la menace : c'est le défaut d'études classiques dans ceux qui se mêlent de la manier, et l'ignorance toujours croissante des sources slavones, où l'on dédaigne de puiser. A force d'imiter les phrases

en vogue dans les autres langues modernes, phrases que l'on prend pour des idées, à force de rejeter toute inversion et toute entente musicale du langage, on finira par dépouiller la langue russe de ses plus belles prérogatives, par lui ôter sa majesté et sa vigueur. Cette fausse direction des esprits est le résultat du goût imitateur que l'éducation a inoculé à la jeunesse russe. Cette fascination bizarre dure encore et présente l'étrange spectacle d'un homme opulent qui prendrait plaisir à exercer la mendicité. Encore un mal que le *fiat* impérieux de Pierre le Grand a légué à une nation qui méritait mieux que cela, puisqu'elle avait produit ce géant intellectuel. Quittons ici le domaine des belles-lettres et tâchons d'esquisser le tableau des progrès qu'ont faits en Russie les sciences et les arts. Nous commencerons par l'histoire.

Sans remonter aux vieilles chroniques qui sont les sources de l'histoire nationale, nous ne citerons ici que les historiens postérieurs au règne de Pierre le Grand. Fatichtcheff se livra le premier à des recherches et à la critique des monuments et des faits. Après lui, viennent Lomonossoff, Schtcherbatoff et Boltine. Tous adhérents de systèmes opposés, ces écrivains estimables doivent être jugés d'après le caractère de l'époque où ils ont vécu. Pour être équitable, on devrait leur tenir compte des travaux qu'ils ont entrepris pour éclaircir et coordonner l'histoire de leur patrie, et ne rejeter que leurs erreurs. Müller et Bantish-Kamensky, tous deux conservateurs des archives de Moscou, ont bien mérité de la science. Ce dernier écrivit ou plutôt com-

pulsa une histoire du schisme des Grecs-unis. Enfin Karamzine, et après lui Polevoï, ont puissamment élargi l'horizon historique et présenté des corps d'histoire nationale, propres à féconder les réflexions et les recherches de ceux qui marcheront sur leurs traces. Karamzine s'est fait l'apologiste éloquent de l'unité suprême du pouvoir. Polevoï combat en détail les jugements qu'il a portés sur diverses époques, donne aux faits une couleur différente et s'efforce de justifier le mot échappé à Humboldt, pendant son séjour en Russie : *Il n'existe point encore d'histoire du peuple russe.* Mais Karamzine et Polevoï ne révèlent pas leur pensée tout entière ; tous deux laissent beaucoup à faire à celle de leurs lecteurs.

Plusieurs écrivains ecclésiastiques ont contribué à enrichir le domaine de l'histoire. Ce sont : Platon, cité plus haut ; Eugène de Cief, savant prélat, auteur de l'histoire de la hiérarchie russe ; Philarète de Moscou, grand orateur, savant historien, évêque digne de son auguste ministère. Son précis de l'histoire biblico-ecclésiastique, son commentaire sur la Genèse sont des ouvrages de l'ordre le plus élevé. Innocent, mort évêque de Pinza, continua le précis de Philarète, depuis le deuxième siècle de l'ère chrétienne, jusqu'à la fin du dix-septième. De nos jours, Berg, Bronewsky, Katchénorvsky, Calaïdovitch, Kaïdanof, Schoulgnine, Weideméïjer ont défriché avec succès le vaste champ des études historiques, et ont acquis des titres à l'estime de leurs concitoyens. Les voyageurs rentrent dans le domaine de l'histoire. Ceux qui ont exploré la Sibérie,

le Kamschatka, les régions polaires, tels que Krachéninnikof, Lepekhine; ceux qui, sous le règne d'Alexandre, ont achevé le périple de notre globe, les Krusenstern, les Golovnin, les Litke; ceux enfin qui ont visité l'Europe et l'Asie, les Karamzine, les Bronewsky, les Noroff, les deux Mouravieff, toute cette phalange d'hommes studieux et entreprenants méritent une mention honorable. S'ils sont peu nombreux, c'est que, jusqu'à présent, le Russe n'est nullement cosmopolite; il aime son pays tout en le dénigrant, imite les étrangers en se moquant de ses modèles, dédaigne de les servir quoiqu'il envie leur sort, et désire par-dessus tout déposer sa dépouille mortelle dans la terre de ses aïeux.

Les sciences mathématiques sont cultivées avec beaucoup d'ardeur, et plus généralement répandues en Russie que toutes les autres branches des connaissances humaines. Ce fait s'explique aisément. L'instruction nationale a commencé par une Académie des sciences et des écoles militaires nombreuses, appelées *corps des cadets*. Pierre Ier voulait palper, pousser et mouvoir. La tactique et l'art des fortifications, l'architecture civile et navale, la mécanique et l'hydraulique, premiers besoins d'une civilisation matérielle, ascendante, appelèrent à grands cris les sciences exactes à leur secours, mais en ne s'enquérant que de leur application à l'art de la guerre et aux arts de la paix.

Euler et Pallas, Fuss et Werechtchagine, Lomonossoff lui-même, donnèrent une forte impulsion aux études mathématiques, sans lesquelles on ne pou-

vait ni mitrailler les Ottomans, ni en imposer aux Suédois, ni exploiter les mines de la Sibérie. Mais aussi les hautes mathématiques n'ont point enfanté en Russie de génie transcendant. Tout s'est borné à la diffusion des connaissances pratiques, à des traductions de tous les cours d'étude dont on avait besoin. On ne peut citer parmi les Russes que peu de noms recommandables pour la science, bien que les mathématiques soient enseignées et exigées avec rigueur. Ce sont : Voïtiakhowsky, Gourieff, Viscovatoff, Pérevochtchicoff et quelques autres mathématiciens. Dans les sciences naturelles, quelques Russes se sont déjà fait un nom. La physique nomme Wellansky, disciple des philosophes allemands, auteur d'un ouvrage intitulé *la Physique spéculative*, production éminemment remarquable par l'étendue et la profondeur des idées. Pavlof a publié un bon cours de physique expérimentale. Roumovsky, Schtchégloff, Vischnérosky, cultivèrent et cultivent avec succès l'astronomie; Ozeretzkowsky, Sevastianoff, Maximowitch, les diverses branches de l'histoire naturelle; Wrangel et Matuschkine, intrépides navigateurs, ont exploré les côtes de la mer Glaciale avec fruit pour la science. Quant aux sciences politiques et économiques, les savants étrangers naturalisés en Russie y ont bien plus travaillé que les Russes. La mécanique appliquée aux arts a trouvé parmi le peuple des adeptes pleins de génie, tels que Koulybine et plusieurs autres, auxquels il n'a manqué que le secours des connaissances acquises régulièrement. Ferons-nous mention de la philosophie reli-

gieuse? Envisagées comme gymnastique de l'esprit humain, comme un moyen propre à aiguiser les intelligences, la logique et la métaphysique pure ne sont point à rejeter. En Russie, les hautes écoles ecclésiastiques sont les seuls foyers de l'abstraction. Là se reflètent les spiritualismes germaniques. Cette tendance, préférable à celle du dix-huitième siècle, a produit en Russie quelques penseurs, tels que Philarète, Wellansky, Galitch, Théophylacte et Sidonsky. Mais ces philosophes chrétiens ou sceptiques, occupés à forger l'arme de la dialectique dans leur propre langue, ne peuvent encore la manier. La médecine est demeurée dans un état d'inertie, depuis Pierre le Grand jusqu'au règne d'Alexandre. Dans toute la Russie il fallait vivre ou mourir selon les ordonnances des médecins étrangers. Enfin, le célèbre docteur Frank fut invité à se rendre en Russie.

Cet oracle vivant de la science médicale, revenu des erreurs dangereuses du système de Brown, opéra en Russie une révolution salutaire. Accompagné de son fils, le savant Joseph Frank, et d'une troupe d'élite de jeunes médecins, ses disciples, Frank donna une vigoureuse impulsion aux études. Les académies de médecine des deux capitales et l'université de Dorpat devinrent fécondes. C'était encore là un objet de première nécessité, car l'armée, la marine et l'administration manquaient de médecins et d'opérateurs habiles. Heureusement, les séminaires encombrés d'élèves pouvaient céder leur superflu aux facultés médicales. Ainsi se forma une génération entière de médecins et

de chirurgiens nés et instruits dans le pays. Des encouragements furent prodigués à ceux qui se distinguaient dans cette utile carrière. Les plus illustres parmi eux sont encore de nos jours des enfants de la milice sacrée, préparés d'avance à étudier la médecine, par des études classiques régulières, telles qu'on en fait dans les institutions ecclésiastiques.

Les Gaërsky, les Mondroff, les Moukhine, les Arend, les Fchetyrkine se sont fait un nom dans la médecine. Le physicien et philosophe Wellansky appartient également au corps médical. Grâce à leurs lumières et à leurs talents, les préventions contre les médecins indigènes s'effacent peu à peu; et Dorpat fournit à l'Etat un fort contingent de médecins instruits et passionnés pour leur art.

Enfin, pour mieux caractériser le degré de développement auquel les sciences sont parvenues en 1835, il suffira d'ajouter les notions suivantes :

1° La bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, riche de 250,000 volumes et de 12,000 manuscrits, se coordonne dans toutes ses parties; et la section des livres russes s'y élève à près de 15,000 volumes. Mais cet immense dépôt de livres est arriéré de quarante ans.

2° La belle bibliothèque de l'Académie des sciences et les musées d'histoire naturelle, de même que les collections de médailles, ont obtenu de vastes accroissements.

3° M. Stroeff, savant antiquaire russe, explore depuis

huit ans toutes les bibliothèques, archives et documents des monastères de l'empire.

4° De savants voyageurs parcoururent la Russie dans tous les sens, afin d'enrichir le domaine de la science par leurs investigations.

5° Le gouvernement a entrepris, à grands frais, l'érection d'un nouvel observatoire, sur la colline de Poulkowo aux environs de Saint-Pétersbourg.

6° Une société de savants et de gens de lettres publie par livraisons un Dictionnaire encyclopédique qui se composera de vingt-quatre forts volumes et doit embrasser toutes les connaissances humaines dans une même tour de Babel.

L'ordre *alphabétique*, fidèle emblème du désordre des idées, de la mêlée des opinions qui distinguent notre siècle entre tous les autres, va servir en Russie, comme partout ailleurs, à émanciper la pensée nationale, en la plongeant dans le chaos de l'universalité. Cette tendance à juger de tout par des dehors trompeurs est d'autant plus funeste, que le système de l'instruction publique et la hiérarchie des rangs lui ont déjà frayé les voies. Partout en Europe, c'est la spécialité matérielle qui envahit les intelligences et les ferme à la piété comme au dévouement. En Russie, c'est l'encyclopédisme, c'est la manie d'enseigner *tout à tous* qui prédomine et nourrit parmi la jeunesse l'esprit superficiel avec une incurable présomption.

Or, si l'on recherche l'origine du mal, on finira par remonter à la source de tous les phénomènes sociaux dont la Russie est le théâtre. C'est ce système de précipi-

tation qui entraîna Pierre le Grand et influe encore sur ses augustes successeurs. Les universités fondées sous le règne d'Alexandre ne peuvent encore se combiner avec les mœurs et les habitudes nationales. On n'a pas creusé assez avant dans le corps politique pour y jeter les fondements de ces institutions plus brillantes que solides, et néanmoins elles sont les conséquences nécessaires du principe qui présida à la fondation de l'Académie des sciences sous Pierre le transformateur. Aussi, sans le concours et le correctif des écoles dirigées par l'Eglise, si peu vantées et à peine aperçues, de quelle utilité serait, pour la Russie, tout le vaste échafaudage de l'instruction publique?... On dirait une source modeste, cachée dans les entrailles de la terre et vivifiant le sol qui la cache à tous les yeux, pendant qu'à côté d'elle jaillit un bruyant jet d'eau confectionné à grands frais, mais incapable de féconder le paysage auquel il sert d'ornement.

Les pays du nord ne sauraient devenir la patrie des beaux-arts que par un violent effort de l'intelligence et de la volonté humaine. Si la poésie, comme la parole, est de tous les climats, il n'en est pas de même des arts plastiques et du chant. Plus assujettis que la parole aux causes extérieures et physiques, ils ne peuvent se développer librement sous un ciel âpre et brumeux, dans une atmosphère peu propice à la mélodie. Les plus solides monuments d'architecture s'altèrent par le froid et l'humidité, leurs formes élégantes qui se découpent avec tant de grâce dans un ciel serein, paraissent lourdes et mal dessinées sur

un fond de nuages dans les plis d'un brouillard épais. La sculpture subit la même loi, et de plus elle ne sait où prendre ses modèles. Le dessin, qui est la pensée des arts plastiques, et la peinture, qui en est la parole, ont, dans le nord, moins d'ennemis à redouter, il est vrai, mais la nature ne les seconde que faiblement et leur imprime une tendance tour à tour plus maniérée, plus austère ou plus abstraite. La musique enfin, tantôt naïf écho des émotions du cœur, tantôt science des harmonies sonores, peut être cultivée avec succès dans les régions septentrionales, sans toutefois s'épancher en torrent mélodieux, comme sous un ciel bleu et suave, dans ces heureuses contrées où le peuple chante en parlant, et chante parce qu'il respire.

En Russie, l'architecture et la peinture furent importées de Constantinople avec la religion chrétienne et consacrées au culte du Dieu vivant. Les premiers temples à Kief et à Novgorod furent bâtis par des artistes grecs et décorés d'images, selon le goût et le style orientaux. La basilique de Sainte-Sophie, élevée par Justinien, servit d'archétype et de modèle aux constructions entreprises dans le nord devenu chrétien. Il fallut adapter l'intérieur des temples au rituel orthodoxe, séparer le sanctuaire du reste de l'édifice par une cloison décorée d'images et ciselée, que l'on appelle l'Iconostase, et tourner constamment la sainte table vers le soleil levant, conformément à une tradition symbolique observée dans tout l'Orient. Les cinq têtes ou le dôme, et les quatre coupoles inférieures, qui surmontent d'ordinaire les anciennes cathédrales

de Russie, sont aussi un apanage de l'architecture ecclésiastique de ces temps reculés. Quant à la sculpture, elle n'exista point, pour ainsi dire, en Russie, jusqu'à la fondation de l'Académie des beaux-arts par Catherine II, attendu que les statues et reliefs sont proscrits de l'intérieur de nos temples, à cause de leur conformation matérielle qui rappelle l'idolâtrie. La peinture conserve jusqu'à nos temps la roideur des contours et des draperies, et ce coloris olivâtre que les Grecs de Byzance y avaient introduit par scrupule religieux. On répugnait à peindre le Sauveur, la Vierge, les apôtres et les grands saints du christianisme sous des dehors empruntés à la chair et au sang, et toutefois cette austérité de pinceau n'excluait pas toujours la vérité de l'expression.

Quiconque douterait de l'exactitude de notre assertion pourrait aisément s'en convaincre sans sortir de l'Italie, en examinant les vieux tableaux de Cimabué et autres peintres antérieurs à Raphaël; il serait frappé d'y trouver des traits de ressemblance avec l'école byzantine chrétienne : même roideur dans les contours, même austérité de coloris. C'est le reliquaire de l'art et de la dévotion.

Enfin, quant aux arts mécaniques, on en peut voir les plus belles créations soigneusement conservées à Moscou dans la salle du Kremlin, qui est en même temps la salle d'armes et le garde-meuble de la couronne.

Catherine II fonda l'Académie des arts. L'édifice qui la contient est un carré magnifique du style le plus

noble et le plus simple, un des plus beaux monuments de ce grand règne. Là plus de trois cents jeunes gens sont élevés aux frais de l'Etat; chacun d'eux, selon ses inclinations, étudie la peinture, l'architecture, la sculpture et l'art du graveur. Une chapelle et une galerie de tableaux, de dessins et de beaux plâtres, une école de dessin d'après nature, fournissent aux jeunes élèves de quoi former le goût et enflammer l'imagination. On fait voyager les artistes pour leur perfectionnement, et c'est ainsi que les peintres Egoroff, Schébouelf, Varnek, Kyprenski et Brulof ont pris rang parmi les artistes les plus distingués; c'est ainsi que se sont formés les sculpteurs, Rokofief, Kozbewsky et Marlof. Ainsi Voronikhin, Zakharoff, Stassoff et les Brinloff sont parvenus à concevoir et à élever des monuments remarquables. Outkine et Galaktionof se sont fait un nom dans la gravure. Mais les résultats ne sont point encore proportionnés aux efforts d'une autorité éminement tutélaire.

Jusqu'à présent, les artistes étrangers établis en Russie, ou qui viennent y chercher fortune, maintiennent leur supériorité, ou, du moins, jouissent de plus de crédit que les artistes indigènes. Et néanmoins l'église de Notre-Dame de Cesan atteste les progrès que l'Académie a fait faire aux arts; car le plan de l'édifice, son exécution, les tableaux, les bas-reliefs extérieurs, et les statues qui le décorent, sont l'ouvrage d'artistes russes. Et certes, malgré ses défauts, cette basilique, soutenue par cinquante-deux colonnes de granit de Finlande, mérite d'occuper une place dans les an-

nales de l'art. Sous le règne de l'empereur Nicolas, deux temples d'une grandeur et d'une élégance exquise et l'érection de la colonne Alexandrine décèlent une marche ascendante de la civilisation et des ressources nationales. A Moscou et à Arsamas, petite ville de la province de Nijnii, deux écoles de dessin contribuent à propager la connaissance et le goût des arts dans le reste de l'empire. On ne peut en dire autant de la musique. Le peuple, surtout en Petite-Russie, aime le chant et le cultive par tradition et par instinct. L'église est la seule pépinière de musique vocale. Bortniansky, véritable génie musical, n'a composé que pour l'autel et la tombe. Ses chants suaves et profonds servent à former des chœurs d'une perfection étonnante ; la chapelle du palais des tzars et les grandes cathédrales de l'empire sont les théâtres de la paisible gloire de Bortniansky, gloire qui se confond avec les émotions religieuses et par elles sans cesse renouvelée. En un mot, la musique russe est stationnaire, soit que la rigueur du climat s'oppose au développement de la musique vocale, soit que le gouvernement ne l'encourage pas assez, soit enfin que le caractère de la nation se prête mal à la persévérance opiniâtre qu'exige la musique instrumentale. D'ailleurs, la musique est de nos jours un art épuisé. Les réminiscences nombreuses écrasent le génie, et l'égoïsme d'un siècle dégoûté de toutes les jouissances n'accorde aux plus grands talents qu'un hommage éphémère presque aussi rapide, aussi fugitif que le son.

Telles sont les notions que nous avons pu recueillir

sur l'état des lettres, des sciences et des arts en Russie. Nécessairement incomplètes, elles suffiront néanmoins pour donner à nos lecteurs une idée générale des progrès de l'intelligence humaine dans ce vaste et jeune empire, qui, dit-on, pèse sur l'Europe, mais sans l'opprimer ni la craindre. Les muses, trop hospitalières en Russie, ont aussi trop emprunté aux étrangers qui sont venus de loin établir avec elles le commerce de la pensée et hâter leur réveil. C'est pourquoi le poëte, l'orateur, le savant et l'artiste russe, à peu d'exceptions près, manque d'originalité et n'apprécie point assez l'importance du travail. Les conséquences de la brusque réforme opérée par Pierre le Grand, demeurent empreintes dans toutes les productions de la littérature russe. On sent, on devine à chaque page des poëtes, à chaque conception du savant et de l'artiste, que l'impulsion a précédé l'attraction intime, qu'une volonté inflexible comme le destin a hâté la maturité des fruits de l'intelligence et devancé les besoins sociaux.

Encore si les successeurs du grand homme avaient remédié aux graves inconvénients de sa méthode expérimentale, s'ils avaient replacé l'éducation sur des bases classiques et religieuses, — il est hors de doute que l'esprit de la nation mieux dirigé eût repris son essor naturel. Mais, au lieu de pourvoir à l'avenir, on a toujours poursuivi les résultats immédiats et faciles, vivant au jour le jour et bâtissant avec des matériaux d'emprunt, loin de songer à semer et à planter *au moral*. C'est ainsi que la Russie s'est couverte d'institutions vieilles avant l'âge, de ruines modernes, qui

seraient hideuses, si la riche végétation d'un sol vierge ne les entrelaçait de ses vivants contours. Le peuple resté le même fournit une base et des supports à toutes ces combinaisons exotiques, qui crouleraient sans lui.

Dans les premières années du règne d'Alexandre, lorsqu'on méditait la création de six universités et de quarante gymnases, il était encore temps de modifier l'influence du passé, et de rendre aux sciences et aux lettres indigènes leur originalité effacée. Que n'a-t-on suivi à cette époque le conseil du docte Heyne! Ce savant, consulté sur le système d'instruction à introduire dans les écoles nouvelles, répondit : « Le gouvernement russe a-t-il à cœur d'asseoir l'éducation sur ses bases naturelles et de concilier le progrès des lettres avec les développements spontanés de l'esprit religieux et national? Qu'au lieu de l'étude du latin si parfaitement étranger à la religion du pays et à son histoire, il introduise dans ses écoles l'étude de la langue grecque ; qu'il en fasse l'élément constitutif et pour ainsi dire classique de toute instruction. Cette innovation, frivole en apparence, aura d'immenses résultats. La littérature russe ainsi ramenée à son berceau, à une source homogène et féconde, revêtira aussitôt un caractère d'originalité digne d'envie, prendra un essor indépendant, réagira sur la croyance et sur les mœurs populaires et fera époque dans les fastes de l'esprit humain. » Ainsi parla ce savant ingénieux et profond qui connaissait si bien les secrets ressorts du mouvement des intelligences. Sa pensée jouissait d'avance du phénomène intellectuel et social qu'une semblable direction n'eût pas

manqué de produire. Il ne fut ni compris ni écouté, parce que son avis rendait quelques efforts nécessaires et blessait l'amour-propre des fondateurs du nouveau système académique. On préféra rester dans l'ornière du moyen âge, et rouler sur la pente douce et commode pratiquée par les niveleurs et les charlatans du dix-huitième siècle. Que si les fruits de cette détermination ne sont pas aussi amers qu'on aurait pu le présumer, grâces en soient rendues à la divine Providence et au bon sens de la nation.

N. B. Kozlof, poëte plein d'inspiration et de talent, mériterait plus qu'une mention honorable. Devenu aveugle et paralytique, ce beau génie, retrempé à l'école du malheur et de la résignation chrétienne, enrichit de temps en temps la poésie russe par ces poëmes empreints de goût et de sentiment. Kozlof, alité, malade, privé de la lumière du jour, mais environné des soins d'une épouse dévouée, Kozlof, aveugle comme Homère, Milton et Delille, chante pour adoucir ses souffrances, pour épancher les émotions d'une âme résignée. Ses meilleurs ouvrages sont : *le Moine, la Princesse Dolgorouky, l'Insensée, la Fiancée d'Abydos,* traduite de Byron, des cantiques et des élégies où l'oraison se mêle à la poésie, où le barde est absorbé par le chrétien.

MISSIONS DU KAMTCHATKA.

Quelques faits authentiques sur les progrès de l'Église de Russie dans les îles et parages de l'Amérique russe.

Il n'y a pas encore si longtemps que la plupart de nos journaux ont annoncé l'érection d'un nouveau siége épiscopal dans les solitudes glacées du Kamtchatka et des îles Aléoutes et Kourilles. Ces régions voisines du pôle, qui embrassent toute la distance depuis le détroit de Béring jusqu'aux limites de l'archipel échelonné entre l'ancien et le nouveau continent; ce sol en apparence maudit qui se refuse à la production des céréales, reçoit néanmoins *le bon grain* de la parabole évangélique ; il commence à se parer des moissons abondantes de la grâce divine, et les peuplades qui l'habitent, enfants des privations les plus austères, accueillent avec une joie aussi naïve que fervente le don de la croix et de la religion du salut. Chose assez rare dans les annales du christianisme, le missionnaire humble et zélé qui pendant treize années *sema* les germes de la foi dans ces déserts, se voit maintenant appelé à y consommer l'œuvre, à recueillir le fruit de ses longs travaux. Monseigneur Innocent, aujourd'hui

évêque des églises du pôle, naguère prêtre séculier et simple missionnaire, envoyé par l'archevêque d'Ircoutsc, se dévoua en 1823 à desservir l'église d'Ounalachca, principal établissement de la compagnie Américaine-Russe dans les îles de l'Océan septentrional. Après maintes épreuves et plusieurs voyages apostoliques sur une étendue de cinq à six cents lieues de longueur, entrepris dans de frêles esquifs, en traîneaux attelés de chiens ou de rennes, souvent à pied, le révérend Père Véniaminov eut la consolation de voir fructifier ses paroles et ses immenses fatigues. Marchant avec la patience de celui qui convertit les âmes à la recherche du *sel de la terre* (saint Matthieu, v, 13), de l'homme, disséminé çà et là dans de vastes solitudes et sur des îlots assiégés par les glaces, vagues durcies de l'Océan, notre missionnaire parvint à rallier et à raffermir dans la foi ceux des indigènes qui avaient reçu le baptême des mains de ses devanciers ; il commença l'œuvre de la conversion de quelques peuplades demeurées rebelles au joug de Jésus-Christ sous la conduite de leurs *Chamanes ;* il réussit à s'approprier les divers dialectes de la langue aléoute et traduisit en cet idiome le catéchisme abrégé, l'Evangile selon saint Matthieu, une partie de celui de saint Luc, ainsi que les Actes des apôtres. Ces prémices de la révélation dans une langue inculte et barbare, sont aujourd'hui à leur seconde édition.

Mais les livres saints trouvent-ils des lecteurs ? Oui, et plus qu'on ne pense. Nous pouvons en dire autant de l'exhortation aux nouveaux convertis, publiée dans

leur langue, puis traduite en russe, et qui est intitulée : *le Chemin du Ciel.*

Pour mieux initier le lecteur aux résultats surprenants d'une civilisation si récente et néanmoins si religieuse, nous croyons devoir emprunter l'exposé des faits aux récits du pieux missionnaire. On l'entendra parler lui-même avec une humilité profonde et une simplicité tout évangélique des merveilles que Dieu a opérées par son ministère dans des contrées lointaines, où la nature, ennemie de l'homme, détruirait bientôt sa fragile existence si la Providence divine ne venait constamment à son secours.

Le Père Véniaminov, durant son premier apostolat, écrivit deux ouvrages, dont l'un en trois volumes est consacré à l'étude des mœurs, des langues, des traditions religieuses et de la topographie de l'Amérique russe ; l'autre, beaucoup plus succinct, ne présente que le fidèle tableau des progrès du christianisme parmi les peuplades du Cadiac, des îles Aléoutes et Kourilles et du littoral de la Californie. Après avoir ainsi rendu compte de sa laborieuse mission sous le point de vue scientifique et religieux, l'auteur fut appelé à Saint-Pétersbourg. Ses supérieurs, de l'aveu du gouvernement, l'élevèrent à la dignité épiscopale ; et maintenant le missionnaire devenu pasteur a repris le chemin de son diocèse aux extrémités de la terre pour y consommer son sacrifice. C'est à cette source authentique que nous allons puiser quelques détails empreints de vérité et de charité. Le lecteur jugera s'ils sont dignes d'occuper une place dans les annales de la cité de Dieu.

Dès l'année 1787, le sieur Chélékhov, fondateur de la compagnie Russo-Américaine revint à Saint-Pétersbourg de ses premières expéditions, pour solliciter l'envoi d'une mission ecclésiastique dans ces régions glaciales, où le commerce ne pouvait prospérer qu'à l'ombre de la croix. Cette démarche honore la mémoire de Chélékhov; elle décèle en lui une conviction religieuse, des vues plus profondes que celles qui préoccupent d'ordinaire les grands spéculateurs. Il fut écouté : une mission composée de huit religieux, dont la plupart étaient prêtres, ayant à leur tête un archimandrite nommé Josaphat, partit l'année 1793 pour les îles de l'océan Glacial. La pieuse milice essuya des privations et des fatigues incroyables; plusieurs missionnaires, en revenant des îles Aléoutes pour regagner la terre ferme, périrent dans la traversée. Mais il y en eut trois, savoir : le Père Macarius, le Père Juvénal et un simple moine nommé Germain, qui obtinrent des succès consolants dans la prédication de l'Evangile. Le premier planta la croix dans l'arrondissement d'Ounalachca, y fonda une église, prêcha et baptisa pendant une année dans les îles voisines avec un succès dont la rapidité tenait du miracle. Son confrère, le Père Juvénal, s'enfonça dans les régions désolées du Cadiac, où il annonça la parole divine, qu'il devait bientôt sceller de son sang. Déjà une foule de néophytes rendaient témoignages à l'ardeur de son zèle et à la puissance invisible qui le soutenait, lorsque vint pour lui l'heure glorieuse et désirée du martyre. Dans le pieux dessein de consolider l'œuvre de Dieu, le

Père Juvénal proposa aux nouveaux chrétiens de lui confier quelques-uns de leurs enfants pour être élevés dans les établissements de la compagnie. Ses disciples lui obéirent; il était déjà reparti avec son précieux dépôt, lorsqu'une troupe d'indigènes furieux de ce qui leur semblait un enlèvement, se mit à sa poursuite. Ils l'atteignirent bientôt et fondirent sur sa petite escorte. Alors le ministre du Dieu de paix et de miséricorde défendit à ses gens de combattre et se remit entre les mains des meurtriers, en demandant pour toute grâce qu'il ne fût fait aucun mal à ceux qui l'accompagnaient; après quoi il fut massacré. En rapportant cet événement si glorieux pour l'Eglise, le père Vénianinov ajoute que le saint martyr vit dans la mémoire des habitants et leur est apparu plus d'une fois, selon une tradition populaire qui atteste la puissance du remords. On verra dans la suite que ce sang ne fut pas versé inutilement et quelle a été sa fécondité (1). Quant au dernier des trois champions de la croix dont nous traçons l'histoire, le moine Germain se fixa dans un ermitage à quelque distance de la colonie et y passa le reste de ses jours à instruire les enfants des Aléoutes convertis, leur enseignant à lire, à prier, à chanter les louanges du Sauveur qui s'était révélé à leurs pères. Il mourut en 1838, après une vie humble et cachée en Dieu, comme ces lampes

(1) D'abord officier du corps des mines, puis moine et prêtre, missionnaire enfin, le Père Juvénal fut conduit dans les déserts du Cadiac pour y cueillir la palme du martyre.

que le passant se souvient d'avoir vues brûler et luire, oubliées dans quelque chapelle solitaire !

Cependant plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis que les premiers missionnaires avaient répandu sur le sol américain les semences de la foi, destinées en apparence à ne porter aucun fruit faute de culture. A l'exception du chef-lieu de la compagnie, tout fut livré au plus triste abandon qu'aggravait encore l'énormité des distances. Des bords du Baïcal, les évêques d'Ircoutsc, déjà surchargés du soin de leur vaste diocèse, ne pouvaient guère étendre leur sollicitude jusqu'à l'extrême nord et aux confins de la Californie. L'évêque désigné pour le Kamtchatka ayant fait naufrage, le découragement et l'oubli couvrirent l'Amérique russe d'un voile épais, semblable aux longues nuits du pôle. Le jour ne recommença à poindre qu'en 1826, lorsque l'évêque d'Ircoutsc jeta les yeux sur le Père Véniaminov pour une nouvelle mission aux îles Aléoutes. Après quelques hésitations et des combats intérieurs, ce digne prêtre se dévoua sans restriction à la vocation qui lui venait d'en haut et qui s'accomplit en lui jusqu'à ce jour, par des effusions toujours croissantes de la grâce divine (1). Ecoutons le Père Véniaminov : « Arrivé dans ma nouvelle paroisse après un long et

(1) Lorsque avant son départ le Père Véniaminov, flottant et combattu, paraissait vouloir se rétracter et *regarder en arrière*, son évêque ne lui dit que ces mots : « J'aimerais à vous garder ici auprès de moi, mais si vous reculez, souvenez-vous seulement de la parole de l'apôtre saint Pierre : *Ce serait mentir, non aux hommes, mais à Dieu* (actes 5, v. 4). »

« pénible voyage, je me hâtai de faire connaissance
« avec le troupeau confié à mes soins. Il se composait
« de Russes et d'Aléoutes au service de la compagnie,
« et de quelques Coloches ou Coluges, nouvellement
« convertis. J'eus bientôt la consolation de m'aperce-
« voir que les Aléoutes étaient fervents, assidus à l'of-
« fice divin et d'une docilité peu commune. Pleins
« d'une confiance touchante et respectueuse envers
« leurs pasteurs, ils honorent et servent volontiers
« leurs parrains, écoutent avec avidité la parole de
« Dieu et se confessent avec une délicatesse de con-
« science poussée jusqu'au scrupule. Leur empresse-
« ment naïf à s'accuser des moindres fautes au tribu-
« nal de la pénitence ne s'effacera jamais de mon
« souvenir. Lorsque je les catéchisais, tous, jusqu'aux
« femmes, abandonnaient leurs demeures et même
« leurs enfants au maillot, pour venir prêter l'oreille
« aux leçons de l'Evangile. Je soutiens qu'il n'est pas de
« prédicateur zélé qui ne se lasse avant d'avoir fatigué
« l'attention de ces bons Aléoutes. C'est que l'école de
« l'adversité, des misères et des privations, a été pour
« eux comme une préparation évangélique. Aussi la
« patience et la compassion aux souffrances d'autrui
« forment-elles les traits saillants et distinctifs du carac-
« tère national. J'ai vu les indigènes, dans les temps
« de famine qui reviennent périodiquement, je les ai
« vus partager leurs dernières provisions de poisson
« sec avec le prochain, en se réservant à peine de quoi
« faire subsister leurs propres familles. Quant à leur
« patience, elle a toujours été pour moi un sujet d'ad-

« miration; car l'Aléoute ne se venge d'une injure
« que par un silence obstiné qui dure souvent plu-
« sieurs jours de suite.

« Je m'appliquai avec ardeur à l'instruction des
« néophytes, comme à la conversion de ceux qui de-
« meuraient encore, selon l'expression du prophète,
« *assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.*
« Afin d'étendre le royaume de Jésus-Christ, je résolus
« d'annoncer la parole aux Coluges, peuplade moins
« docile que les Aléoutes, d'une trempe plus énergi-
« que et dominée par les préventions que les *Chamanes*
« ne cessent de leur inspirer. Quelques familles habi-
« taient les environs de la colonie et les îles voisines;
« moins farouches que les autres, ils m'invitèrent à les
« visiter dans leurs huttes; je promis de m'y rendre;
« je ne sais quoi me retenait, bien que je me repro-
« chasse souvent les retards sans motif que j'apportais
« à l'accomplissement d'un devoir impérieux et sacré.
« Vinrent les fêtes de Noël; mes scrupules redoublè-
« rent, et je me promis à moi-même d'aller prêcher
« aux Coluges immédiatement après l'Epiphanie. Ce-
« pendant dès le 3 janvier, la petite vérole, fléau ter-
« rible qui frappe et enlève dans ce pays les généra-
« tions entières, se déclara dans le hameau. A cette
« nouvelle je me hâtai d'aller visiter les pauvres vic-
« times de l'épidémie, tout en rendant grâce à la Pro-
« vidence qui m'avait empêché d'y aller plus tôt; car
« le fléau venant à les frapper immédiatement après
« ma visite, les Chamanes n'eussent pas manqué d'at-
« tribuer la maladie à quelque maléfice des chrétiens.

« Maintenant je pouvais leur porter sans crainte des « paroles de paix et de consolation avec les secours de « l'art que leur prodigua le chirurgien-major de notre « colonie. Grâce à lui quelques malades furent arra- « chés à la mort, et les individus vaccinés par ses soins « demeurèrent préservés de la petite vérole. C'est de « cette époque mémorable que datent les prémices de « la conversion des Coluges ; à la vérité l'œuvre n'a- « vance que lentement, mais l'impression salutaire « n'est point effacée, et la grâce divine achèvera, je « l'espère, ce qu'a commencé la terreur. »

Durant son apostolat de treize années, le Père Véniaminov entreprit trois fois le voyage du Cadiac. Il alla y chercher les vestiges du généreux martyr son devancier. Quelle fut sa joie (joie que le monde ne peut ni donner ni ravir) lorsqu'à vingt ans d'intervalle, il retrouva dans ces déserts des chrétiens, restés fidèles à leur foi comme à la mémoire de leur premier apôtre ! Notre missionnaire leur administra les sacrements, conféra le baptême à treize catéchumènes et défendit aux Russes, leurs parrains, de leur donner des chemises et autres présents d'usage, afin d'écarter de ces fonctions saintes l'appât grossier de la cupidité. Après la célébration du saint baptême, dit le Père Véniaminov, je les revêtis de leurs habits de fourrures et leur donnai de simples croix de bois en signe d'adoption et de réunion à l'Eglise. Trois ans plus tard, le pieux missionnaire reparut dans les solitudes du Cadiac et aussitôt ceux qu'il avait baptisés accoururent à la station russe avec femmes et enfants pour qu'on les

instruisît à leur tour et qu'on leur conférât le baptême.

Le nouveau diocèse, désormais confié à l'évêque Innocent, ne renferme que quatre églises paroissiales, toutes bâties aux frais de la compagnie, sans compter celles du Kamtchatka. On y évalue le nombre des chrétiens à dix mille; quoique la population y soit clair-semée, souvent en proie à la famine et décimée par la petite vérole, on peut néanmoins se promettre à l'avenir une moisson abondante, maintenant qu'elle aura des ouvriers animés du même esprit que leur intrépide évêque. Sous ses yeux et par ses soins, deux écoles déjà fondées prospéreront; les Aléoutes, dociles à sa voix, et dont un sur six sait lire, grâce à leurs rapports avec la compagnie et aux travaux du Père Germain, les Aléoutes, disons-nous, entraîneront à leur suite les autres peuplades polaires dans la voie du salut, vers la céleste patrie dont un homme apostolique leur montre le chemin. Que si nous portons nos regards vers les missions des bords du Jénîcéi auxquelles l'archimandrite Macarius se dévoue depuis quinze ans; si nous contemplons dans la province d'Arkangel les progrès rapides de la conversion des Samoïèdes et les paisibles conquêtes de la croix dans quelques gorges du Caucase, tout nous autorise à espérer que l'Eglise de Russie ne tardera plus à remplir l'auguste mission qui lui est spécialement réservée par la divine Providence. L'exemple donné par le Père Véniaminov ne saurait demeurer stérile; sa patience et sa charité ont déjà triomphé d'obstacles qui sem-

blaient insurmontables. Par son ministère et par la continuité de son sacrifice, la doctrine invariable, l'antique et grave discipline du vieil Orient orthodoxe envahit les glaces du pôle et pénètre dans le nouveau monde. Un prêtre créole, élevé dans le séminaire d'Ircoutsc, seconde les efforts et complète les travaux du Père Véniaminov; il l'aide à continuer la version des Evangiles dans la langue dominante du pays, qui se fractionne elle-même en six dialectes plus ou moins homogènes. Les enfants en apparence déshérités d'une nature marâtre, rentrent dans leur droit acquis par Notre-Seigneur Jésus-Christ; ils goûtent dans leur propre langue la douceur de cette parole qui invite *tous ceux qui souffrent et qui sont chargés du fardeau des péchés et des misères de la vie.*

Unissons nos vœux pour que l'œuvre avance et se consolide, à la gloire de la religion et de la Russie.

Puissent nos missionnaires, de jour en jour plus nombreux et plus fervents, rencontrer enfin quelque part ceux qui sont aussi venus de loin propager la foi sur la terre. Quiconque n'est pas contre nous est pour nous (saint Marc, IX, 40). Tel devrait être le mot d'ordre du missionnaire chrétien hors de l'enceinte du christianisme, jusqu'au temps promis et désiré où le bon pasteur qui a donné son âme pour ses brebis rassemblera les siens en une seule famille.

K. DE STOURDZA.

Paris, imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.



